



CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIXIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Freres.

M. DCC. LVII.
AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS

Sur les préjugés en general & sur quelques préjugés particuliers. *

UN Auteur moderne a défini la Coutume, *le resultat des passions & des préjugés de plusieurs, & des vûës d'un petit nombre d'hommes, le singe de la raison, dont elle usurpe les droits, & exerce l'empire.*

 Cette

* Traduites de l'Anglois.

Cette définition nous donne occasion de parler de diverses coutumes absurdes & mauvaises, qui ont eu lieu en différens tems & en différens pays, & sur-tout de celles qui malheureusement sont reçuës dans ma patrie, & qu'on peut bien appeller le *resultat des passions & des préjugés de plusieurs, & des vuës d'un petit nombre.*

Il est certain, que dans aucun tems les droits de la raison n'ont été mieux soutenus, & les erreurs & les préjugés plus vivement attaqués, que dans le notre, par les meilleurs Ecrivains. Mais je demande, si l'on n'a pas poussé trop loin ce que l'on a dit sur ce sujet, ou du moins, si l'on n'a pas mal à propos manqué de distinguer quelques cas particuliers ?

Un *Préjugé* n'est pas nécessairement une erreur, comme on se l'imagine pour l'ordinaire. Au contraire, ce peut être une vérité indubitable, quoique ce soit toujours un préjugé chez ceux qui l'ont admise sans examen, & la conservent par habitude. Il y a même des préjugés fondés sur l'erreur, que l'on doit non seulement admettre, mais même chercher à établir; la societé retirant plus d'avantage

des

des effets qu'ils produisent, qu'elle n'en retireroit s'ils venoient à être dissipés.

La raison humaine, lors même qu'elle est cultivée par les Sciences, & qu'elle n'est point troublée par les passions, n'est cependant pas un guide infaillible, quoiqu'elle soit le meilleur : mais lorsqu'elle n'est pas cultivée par l'étude, & que les passions l'altérent & la corrompent, c'est le plus dangereux de tous les guides, parce qu'elle fait naître une obstination invincible, & qu'elle donne de la dignité à l'erreur, qu'elle la consacre même & la sanctifie.

La plus grande partie des hommes n'ont ni le loisir ni les talens suffisans pour se faire une raison toujours droite; pourquoi donc leur enseigne-t-on à raisonner? Un instinct honnête & prompt, & quelques préjugés sains, ne seroient-ils pas pour eux un meilleur guide qu'un demi-raisonnement?

Le pouvoir qu'a le Magistrat de punir les méchans, & l'autorité de ceux qui étant d'un rang supérieur donnent de bons exemples, lorsqu'ils sont exercés comme il faut, procureroient vraisemblablement plus d'avantages à la société que les plus savantes dissertations des

Théologiens, des Moraliſtes, des Philoſophes & des Caſuiſtes. Par exemple.

Un brave Savetier dans ſa boutique, croit qu'il eſt un bon proteſtant, & il ſe donne ce nom; s'il demeure du côté de la cité de Londres, il va probablement à l'Egliſe de ſa paroiſſe tous les dimanches: y auroit-il de la prudence & de la ſageſſe à lui dire: » Mon ami, » vous croyez être membre de l'Egliſe Anglicane, mais vous ne l'êtes pas réellement, » puiſque vous ne l'êtes que par habitude & » par préjugé, & non point par examen & » par réflexion. Etudiez les meilleurs Auteurs » ſur la controverſe, Papiſtes & Proteſtans; » liſez *Bellarmin*, *Chillingworth*, & *Stillingfleet*; » alors vous pourrez vous apeller avec raiſon ce » que vous n'êtes pas à préſent, un *proteſtant*.

Si notre Savetier ſuivoit cet avis, (ce qu'il ne fera pas, je penſe) on perdroit certainement un bon Savetier, qui ſeroit changé en un controverſiſte inutile, & un pauvre Logicien.

J'en dis de même à l'égard de la Morale. Notre Savetier a apris de ſes parens le meilleur & le plus court de tous les préceptes Chrêtiens & moraux; *Faites ce que vous voulez qu'on vous faſſe*; il l'a admis ſans examen, & il l'a

ſuivi

suivi scrupuleusement dans tous les cas, si vous en exceptez peut-être quelques-uns rélatifs à son métier. Mais si quelque Philosophe, par zéle pour la vérité & pour les sciences, venoit lui dire » que sa probité n'est qu'un préjugé & » une habitude, parce qu'il n'a jamais bien » considéré le raport & la convenance des » choses, ni contemplé la beauté de la vertu; » mais que s'il lisoit attentivement les *Caractéristiques*, la *Philosophie morale*, & trente ou » quarante autres volumes sur ce sujet, il pour» roit alors, & alors seulement, se donner à » juste droit le titre d'*honnête-homme*; « je ne sai pas trop ce que deviendroit la probité de ce Savetier; mais ce que je sçai bien, c'est qu'il ne seroit plus mon Savetier. Je le citerai encore deux fois, & ensuite je l'abandonnerai à ses préjugés honnêtes & utiles, qui, j'espére, ne seront jamais dissipés par des demi-connoissances & des demi-raisonnemens.

Mon Savetier est aussi un politique. Il lit tous les papiers publics qu'il rencontre, curieux de connoitre l'état de l'Europe & les vols qui se commettent dans Londres. Il n'a pas analysé, je pense, les intérêts des divers Princes de l'Europe, ni ceux de son pays; en-

core moins est-il informé par systême des devoirs d'un Citoyen ou d'un sujet, mais son cœur & ses habitudes supléent à ce défaut; il brule de zéle pour l'honneur & le bien de son pays; il se battra pour lui, s'il le faut; il boira à sa prospérité; peut-être même un peu trop souvent. Ne doit-on pas souhaiter que nous eussions six millions de citoyens si braves & si zélés, quoique si peu au fait des affaires?

Toutes ces opinions admises sans examen par mon Savetier, quoique préjugés chez lui, sont cependant en elles-mêmes des vérités très certaines, & l'on doit voir avec plaisir qu'elles soient reçuës, quelque nom qu'on puisse leur donner. Je vai citer un autre exemple d'un préjugé très commun dans ce pays, qui est fondé sur l'erreur, mais que tout homme de sens se gardera bien de dissiper.

Mon brave Savetier est fermement convaincu, comme ses Ancêtres l'ont été depuis longtems, qu'un Anglois peut battre trois François; dans cette persuasion, il ne manqueroit pas l'occasion d'en faire l'expérience. Quoique je croye, par des raisons déduites de la Physique, qu'un Anglois ne peut battre que deux François de taille & de force égales,

les, * je me garderai cependant bien de désabuser mon Savetier sur une erreur, qui a surement fait triompher ses compatriotes dans les plaines de Poitiers & de Creci.

Mais il y a des préjugés qui ne sont pas de la nature de ceux dont nous venons de parler; préjugés, non seulement fondés originairement sur l'erreur, mais qui ont donné lieu aux coutumes les plus absurdes, les plus folles, & les plus impies.

L'HONNEUR, ce nom sacré, qui ne doit se donner qu'au mérite & à la vertu, est prophané de nos jours, puisqu'il ne consiste que dans la promptitude à se battre en duel, sur un affront réel ou imaginaire, & à ne pas tromper au jeu. Il n'y a point de vices, point d'actions contraires aux bonnes mœurs, qui ternissent ce caractére devenu à la mode, qui même ne lui prêtent de la dignité & qui ne l'embellissent. Ce qui devroit bannir un homme de toute société, l'introduit dans les plus brillantes compagnies : il peut même, avec honneur, réduire à la misére les négociants, qui, par leur industrie, fournissent, non seulement

* Traduit de l'Anglois.

ment à ſes beſoins, mais encore à ſes débauches; il peut ſéduire la femme, la fille, la ſœur de ſon ami; en un mot il peut ſe livrer à toutes ſortes d'excès, pourvû qu'il ſoit toujours prêt à ſe battre, & qu'il obſerve ſcrupuleuſement les régles du jeu.

Ce ſont là des préjugés que l'eſprit tourne en ridicule, que la ſatyre attaque, que les loix puniſſent, &, ce qui ſeroit bien plus à déſirer, que la mode devroit décrier & proſcrire.

Cette coutume de ſe battre en duel eſt évidemment *le réſultat des paſſions de pluſieurs hommes & des vuës d'un petit nombre*; mais le reſte de la définition ne lui convient pas, puiſque, loin d'être le *ſinge de la raiſon*, elle s'éléve ouvertement contr'elle. Cette coutume eſt née de la cruauté & de la folie, & elle porte la livrée de ces deux monſtres qui lui ont donné le jour.

Comme je ne veux pas offenſer le beau monde, qui forme la plus grande partie de mes lecteurs, je ne veux pas ſeulement inſinuer qu'il y ait de l'impieté dans cette coutume; je ne chercherai pas même à montrer combien elle repugne à la nature, à la raiſon, & à toute obligation morale; examinée du côté criminel, elle

elle excite l'horreur; du côté absurde, elle est une source féconde de ridicule. De meilleures plumes que la mienne en ont fait voir le crime; je me contenterai d'en montrer le ridicule & la folie.

Il faut que les Anciens n'ayent connu que bien imparfaitement ce que c'est que l'*honneur*, puisqu'ils ne connoissoient point les Duels. Nous voyons, il est vrai, dans l'Histoire des Grecs & des Romains, des exemples de meurtres, occasionnés par l'intérêt & l'esprit de vengeance, & qui se commettoient sans la moindre politesse attique ou urbanité romaine. On n'envoyoit point de lettres pour inviter poliment un homme à venir se faire couper la gorge le lendemain matin; & nous voyons que *Milon* n'observa pas les régles de la décence, en donnant à *Clodius*, le plus scélerat de tous les hommes, le plus dangereux des citoyens, & son ennemi mortel, les moyens de le faire périr lui-même...

Cette délicatesse de sentiment, ce rafinement de savoir vivre, étoit reservé à des gens plus polis, aux Goths, aux Visigoths, aux Ostrogoths, aux Vandales, &c. c'étoit à eux à l'introduire & à le perfectionner. J'avouë qu'on

a assez

a aſſez generalement regardé ces peuples comme des nations barbares, & qu'il y a bien des raiſons de les regarder comme tels; ils ont fait une guerre ouverte aux Sciences, & ils ont détruit tous les monumens des beaux arts; mais d'un autre côté, ils ont élevé ſur leurs ruines la ſublime & noble ſcience de l'*Homicide*, ils lui ont donné de la dignité, ils l'ont appellé le *véritable honneur*, ils en ont fait une Divinité, ils l'ont adoré, ils lui ont offert des hécatombes de victimes humaines.

Dans ces tems heureux, l'*Honneur*, c'eſt-à-dire, le combat ſingulier, étoit la grande pierre de touche des droits civils, des actions morales & des ſaines doctrines: l'Egliſe le ſanctifia; dans de certaines occaſions on le permettoit aux Eccleſiaſtiques; nous liſons dans l'Hiſtoire pluſieurs exemples de duels entre des Laïques & des Prêtres. Il étoit encore, & même ſans appel, la preuve infaillible de la chaſteté des femmes. Si une Princeſſe ou quelque Dame de diſtinction, étoit ſoupçonnée d'incontinence, quelque brave champion, qui pour l'ordinaire étoit du ſecret, ou quelquefois ſon ſéducteur, prenoit auſſitôt ſa défenſe, & ſoutenoit ſon innocence à la pointe de ſon épée

épée ou de sa lance: si, par son agilité, son adresse, sa force ou son courage, il mettoit à mort l'accusateur, la Dame étoit sans tache; mais si son champion étoit vaincu, on ne doutoit plus qu'elle ne fût coupable du crime dont on l'accusoit. C'est sans doute de cette héroïque galanterie, qui faisoit prendre la défense des belles, qu'est venuë cette association d'idées de *Brave* & de *Belle*; car il est évident qu'il convenoit alors à toute personne du Sexe, qui avoit à cœur sa réputation, de choisir un amant d'une adresse, d'une force & d'un courage extraordinaire.

Lorsque les Arts & les Sciences reparurent en Europe, on cultiva davantage & on perfectionna la Science de l'homicide. Si d'un côté elle fit quelques pertes rélativement à l'étendue de sa jurisdiction, de l'autre, elle acquit plus de précision, de clarté, de beauté, par les soins & les travaux des meilleurs Auteurs Italiens & Espagnols, qui en formérent un corps régulier, & qui éclairerent le monde par le moyen de leurs codes, de leurs digestes, de leur pandectes *della Cavallerescа*, contenus dans une centaine de volumes. Ils y ont examiné & établi tous les cas possibles sur l'*Honneur*; ils ont dis-

diſtingué trente-deux ſortes de menſonges, & ils ont marqué avec la plus grande préciſion les ſatisfactions que l'on doit exiger ſuivant chacun de ces menſonges. Ils ont déclaré qu'un coup de pied donné avec un eſcarpin attaquoit plus l'honneur (quoique le mal fût moindre) qu'un coup de pied donné avec un ſabot; en un mot, on a fait cent obſervations de ce genre, toutes auſſi utiles à la ſociété, dans ces tréſors volumineux ſur l'*Honneur*.

Aujourd'hui que tout a dégénéré, on tourne en ridicule ces loix fondamentales de l'*Honneur*; on regarde le Duel comme un moyen très incertain de décider de la proprieté des biens, de la vertu du Sexe, & des accuſations criminelles; mais je demande très humblement quelle en eſt la cauſe? Le Duel ne peut-il pas auſſibien décider de toute autre choſe que de la véracité, qui eſt à préſent preſque le ſeul cas pour lequel il ſemble réſervé? Je ſuis convaincu qu'il y a plus d'hommes qui mentiront & ſe battront auſſi, qu'il n'y en a qui mentiront & ne ſe battront pas; parce que je crois qu'il y a plus d'hommes qui ont du courage, qu'il n'y en a qui en manquent. Si cependant le Duel eſt une preuve de véracité, ceux de

mes

mes Lecteurs qui ſont des perſonnes de condition, me pardonneront ſi je leur dis, qu'à l'avenir, lorſque je ferai des recherches ſur la vérité, je ne m'adreſſerai qu'aux trois régimens des gardes.

Il y a une raiſon qui me fait ſoupçonner qu'un Duel n'eſt pas toujours une preuve infaillible de véracité; c'eſt qu'il eſt rare qu'un des combattans n'ait pas quelqu'avantage ſur l'autre. Qu'il me ſoit permis de poſer un cas, qui eſt très poſſible, & qui arrive même fréquemment, auquel les loix de l'honneur n'ont pas encore pourvu, dont elles ne ſont pas même mention.

Un jeune garçon, plein d'*honneur*, leſte, maigre & mince, qui ne péſe peut-être pas douze pierres, * & qui a pris dès ſa jeuneſſe des leçons d'*homicide* d'un maitre très habile en cet art, a, ou croit avoir un point d'honneur à diſcuter avec un gentilhomme de moyen âge, zélé partiſan de l'honneur, gras & gros, peſant vingt-quatre pierres, & qui dans ſa jeuneſſe n'a peut-être pas eu le bonheur de pouvoir

* Une *Pierre* eſt un poids d'Angleterre, dont on ſe ſert; il y en a de huit & de quatorze livres.

voir s'apliquer à l'excellente étude d'*homicide*. Le jeune homme maigre envoye à l'homme gras une lettre très polie, par laquelle il l'invite à venir se battre le lendemain en duel avec lui ; si celui-ci accepte le défi, il va inévitablement se faire tuer ; ne pourroit-il pas, sans manquer à l'*honneur*, répondre à l'invitation du jeune homme en ces termes.

MONSIEUR,

» Je vois par votre lettre que vous me faites la justice de croire que j'ai de justes idées de l'*honneur*, comme il convient à un gentilhomme ; & j'espére que je ne démentirai point auprès de vous cette maniére de penser sur mon compte ; comme j'ai aussi de vous cette opinion avantageuse, je dois supposer que vous ne demandez pas de nous battre avec des avantages inégaux, ce qui arriveroit si nous nous battions demain ; malheureusement je pése actuellement vingt-quatre pierres, & je pense que vous n'en pesez pas douze ; mon poids est donc double du vôtre ; mais outre cela vous êtes leste, & je suis lourd ; voici donc ce que je vous propose, c'est que dès aujourd'hui nous em-

ployions

» ployions tous les moyens possibles, moi, pour » perdre de ma graisse, & vous pour en ga- » gner, jusques à ce que nous pesions chacun » dix-huit pierres; je ne perdrai point de tems » de mon côté, étant impatient de vous prou- » ver que je ne suis pas tout-à-fait indigne » de la bonne opinion que vous avez de vô- » tre très humble serviteur. «

P. S. » Je crois qu'il ne sera pas mal que » nous nous communiquions de tems en tems » l'un à l'autre nos augmentations & nos di- » minutions, & qu'il ne faudra pas regarder à » deux ou trois livres de plus ou de moins.

Ce cas, entre plusieurs autres que je pourrois raporter, suffit pour prouver non seulement qu'il convient, mais encore qu'il est nécessaire de rétablir, & de perfectionner les régles & les statuts du Duel, tel qu'il fleurissoit au quinziéme & seiziéme siécle.

La *Naissance*, envisagée comme on a coutume de le faire, est aussi le *résultat des préjugés de plusieurs & des vuës d'un petit nombre*; c'est l'enfant de l'orgueil & de la folie, unis par ce coquin industrieux que l'on nomme l'*amour propre*. Elle est certainement l'exemple le plus frapant, comme le soutien le plus foi-

ble de la vanité humaine. S'il faut lui attacher quelqu'idée, je dirai, que c'eſt la deſcente en droite ligne de quelqu'homme dont les talens ou la bonne fortune, le mérite ou peut-être les crimes, ont mis en état ſes deſcendans de vivre inutiles à la ſocieté, & de tranſmettre aux leurs leur orgueil & leur patrimoine.

La diſtinction que l'on fait ordinairement entre gens *qui ont de la naiſſance* & ceux *qui n'en ont pas*, embarraſſera ptobablement les Critiques & les Antiquaires du trentiéme ou du quarantiéme ſiécle, lorſque dans leurs judicieuſes & pénibles recherches ſur les coutumes de notre tems, ils auront quelque raiſon de croire que l'Iſle de la Grande-Bretagne étoit habitée pendant les ſeptiéme, huitiéme & neuviéme ſiécles par deux ſortes de gens, dont les uns étoient *nés* & non pas les autres. * On croira ce fait, quelqu'incroyable qu'il paroiſſe; la ſeule difficulté ſera de l'expliquer; cela attirera, comme il arrive en pareils cas, toute l'attention des Savans. Les hommes de *Cadmus* ſerviront merveilleuſement à prouver la poſſibilité du fait, & la vérité en ſera atteſtée par les Archives le l'Univerſité d'Oxford, qui témoi-

* Anglois. *Born & Unborn.*

moigneront qu'une perſonne *non née*, & qui pour cette raiſon étoit apellée *Fils de la terre*, amuſoit toutes les années cette Univerſité par une harangue ſur le Théatre.

Je ſaiſis donc avec plaiſir l'occaſion d'expliquer & d'éclaircir cette difficulté, en faveur de mes ſucceſſeurs dans la République des Lettres les plus éloignés, en leur donnant la véritable ſignification de ces expreſſions, *Naiſſance illuſtre*, *Naiſſance noble*, *Naiſſance*, & *non-Naiſſance*.

L'*illuſtre naiſſance* eſt certifiée & rendue authentique par un arbre généalogique conſervé ſoigneuſement dans la famille, & qui, lorſqu'il eſt déroulé, après une heure de tems, montre vingt *entre-mariages* * de vaillans & puiſſans *Geoffreys* & *Hildebrands*, avec autant de pieuſes & chaſtes *Blaunches* & *Mauds*, avant la conquête, & par-ci par-là quelques traits des *Plantagénétes*. Mais ſi malheureuſement des vers avoient été aſſez inſolens pour ronger l'arbre généalogique, comme ils ont rongé les perſonnes de l'illuſtre famille, on peut ſuppléer à cela par les Archives authentiques du bureau des *Héraults*, ces précieuſes repoſitaires du

B 2 bon

* C'eſt le mot Anglois.

bon ſens & des connoiſſances utiles. Si cette grande naiſſance eſt encore illuſtrée par une pairie, tant mieux; ſinon, il n'y a pas grand mal; car, étant par elle-même un bien ſi ſolide, elle peut ſe paſſer d'avantages empruntés; ce qui doit être une ſource de ſentimens délicieux pour une grande ame.

Le titre de *Pair* dans une famille fait la *naiſſance noble*. Les Ancêtres ne ſont point néceſſaires pour cette ſorte de naiſſance; la patente en eſt la ſage-femme, & le premier deſcendant eſt *noble*. Les armes, quoique modernes, acquiérent de la dignité, par une couronne & un manteau; mais on met ſouvent de côté, pour de bonnes raiſons, la livrée de la famille.

J'ignore juſqu'où s'étend poſitivement la *Naiſſance*, ſans épithéte, mais elle s'arrête là où commencent les arts utiles & l'induſtrie. Les marchands, les laboureurs, les fermiers, les gens de métier, ne ſont pas *nés*, ou le ſont d'une façon ſi mépriſable, qu'ils ne méritent pas qu'on les regarde comme tels: c'eſt peut-être pour cette raiſon que l'on dit que leur mére a *été délivrée*, & non pas, qu'elle a *accouché*. Les *Baronets*, les *Chevaliers*, & les *Ecuiers* ont l'honneur d'être *nés*. J'a-

J'avoue qu'avant d'avoir la clef de ce langage à la mode, j'étois très embarrassé de la distinction entre la *naissance*, & la *non-naissance*: n'ayant d'autre guide que ma foible raison, je me trompois grossiérement sur ce sujet. Je m'imaginois follement qu'être *bien né*, c'étoit, être né avec un esprit sain dans un corp sain, un tempérament fort & robuste, joint à du bon sens & un bon cœur; je ne pouvois pas soupçonner qu'il fût possible que cela ne désignat que le fruit ridé & sans gout d'un vieil arbre généalogique. Je communiquai mes doutes sur ce sujet à feuë ma digne & curieuse amie Madame *Kennon*, dont la riche collection de fossiles & de mineraux qui a été vendue depuis peu, démontre l'habileté & les recherches profondes des choses les plus cachées de la nature: elle m'assura avec cette franchise & cette bonté qui lui étoit naturelle, que tout cela étoit un préjugé, une erreur vulgaire, qui énorgueillissoit cependant les nobles & les gentilshommes; qu'elle n'avoit jamais remarqué que les enfans de condition fussent plus sains ou plus robustes que les autres; qu'elle avoit même observé le contraire. (Ce qu' elle attribua à de certaines causes dont je

ne parlerai pas ici.) Ce que me dit cette bonne amie me confirma dans l'erreur philosophique dont j'ai parlé; cependant n'étant pas entiérement satisfait, & croyant qu'il y avoit quelque chose de plus dans ce que l'on estimoit si universellement, je pris la résolution de faire d'autres recherches: je m'adressai, pour cet effet, à un homme d'une vaste, prodigieuse, immense *naissance*, qui descendoit *atavis regibus*, & avec qui j'avois l'honneur d'être lié. Il ne me fut pas difficile de trouver l'occasion de le mettre sur un sujet sur lequel il disserte sans cesse; je lui proposai en toute humilité mes doutes; il me parla en ces termes.

» Je pense, Mr. Fitz-Adam, que vous n'i» gnorez pas quelle est l'antiquité de ma famil» le; je puis vous prouver par des actes au» thentiques que je remonte jusqu'au Roi *Al*» *fred*; une partie de son sang coule actuelle» ment dans mes veines, & je ne vous ca» cherai pas que je trouve dans cette idée une » source de plaisirs bien vifs & bien délicieux. » Que les gens qui *ne sont point nés* rient tant » qu'ils voudront de ces idées, elles ne sont » point imaginaires, & quiconque est *bien né* » est très charmé de l'être. Un marchand, un

» arti-

» artisan, un fermier, un laboureur, & tels au-
» tres gens de cette sorte, peuvent peut-être avoir
» une probité ordinaire & des vertus vulgai-
» res; mais soyez sûr de ce que je vous dis,
» c'est que les purs sentimens d'honneur, de
» courage & de grandeur d'ame ne se trou-
» vent que dans un sang noble & ancien. Qu'est-
» ce qui portera un négociant, ou tel autre
» homme de basse extraction, à des vertus gran-
» des & héroïques? Sera-ce les exemples de
» ses ancêtres? il n'en a point. Sera-ce le
» sang ignoble qui croupit bien plus qu'il ne
» circule dans ses veines? Non! la naissance
» ancienne, la naissance noble, sont les seu-
» les véritables sources des grandes vertus.
» Les brutes même en sont une preuve; elles
» ne dégénérent jamais qu'en faisant des allian-
» ces indignes de leur noblesse. Ne garde-t-on
» pas soigneusement la généalogie des chevaux,
» des coqs, des chiens, &c. comme étant une
» preuve infaillible de leur agilité & de leur
» courage? Je le répéte; la *naissance* est un
» avantage inestimable, mais qu'il faut possé-
» der pour en sentir tout le prix. «

Mon ami alloit continuer; mais, comme il commençoit à m'ennuyer, je pris la liberté de

l'interrompre, en reconnoissant la force de ses argumens, & l'évidence des faits qu'il m'avoit cités; je lui dis qu'il avoit entiérement dissipé mes doutes, que je sentois le prix d'une naissance illustre; mais j'ajoutai malheureusement que ma vanité en étoit extrémement flattée, parce que je descendois en droite ligne du premier homme. Là-dessus, mon ami prit un air sérieux, & me parut choqué, soit qu'il crût que je raillois, soit qu'il craignit que je ne prétendisse être d'une famille plus ancienne que la sienne; il se contenta de me dire séchement; » Mr. Fitz-Adam, votre conséquen-» ce n'est pas nécessaire, puisque j'ai lû quel-» que part qu'il y avoit des *Préadamites*; » opinion qui me paroit assez vrai semblable.

N'ayant rien à repliquer à cela, je me retirai en faisant des réflexions sur le pouvoir étonnant de l'amour-propre, qui peut puiser du plaisir & de la consolation dans les préjugés les plus absurdes & les plus extravagants. En tout autre cas mon ami n'est ni fol ni imbécille; mais telle est la nature de l'esprit & du cœur humain, qu'on ne doit pas former d'eux un jugement général, sur une erreur manifeste, ou sur quelque qualité brillante.

ARTICLE DEUXIEME.

REFLEXIONS SUR LA FABLE.*

La Fable eſt une inſtruction déguiſée ſous l'allégorie d'une action. C'eſt ainſi que la Mothe l'a définie : il ajoute ; *c'eſt un petit poëme épique, qui ne le céde au grand que par l'étendue.* Idée du P. le Boſſu, qui devient chimérique dès qu'on la preſſe.

Les ſavans font remonter l'origine de la *fable*, à l'invention des caractéres ſymboliques & du ſtyle figuré, c'eſt-à-dire à l'invention de l'allégorie dont la *fable* eſt une eſpéce. Mais l'allégorie ainſi réduite à une action ſimple, à une moralité préciſe, eſt communément attribuée à Eſope, comme à ſon premier inventeur. Quelques-uns l'attribuent à Héſiode & à Archiloque ; d'autres prétendent que les *fables* connues ſous le nom d'Eſope, ont été compoſées par Socrate. Ces opinions à diſcuter ſont heureuſement plus curieuſes qu'utiles. Qu'importe

te

* Encyclopédie. Cet article eſt de Mr. *Marmontel.*

te après tout pour le progrès d'un art, que son inventeur ait eu nom *Esope*, *Hésiode*, *Archiloque*, &c. ? l'auteur n'est pour nous qu'un mot ; & Pope a très bien observé que cette existence idéale qui divise en sectes les vivans sur les qualités personnelles des morts, se réduit à quatre ou cinq lettres.

On a fait consister l'artifice de la *fable*, à citer les hommes au tribunal des animaux. C'est comme si on prétendoit en général que la comédie citât les spectateurs au tribunal de ses personnages, les hypocrites au tribunal de Tartufe, les avares au tribunal d'Arpagon, *&c.* Dans l'apologue, *les animaux sont quelquefois les précepteurs des hommes*, la Fontaine l'a dit : mais ce n'est que dans le cas où ils sont représentés meilleurs & plus sages que nous.

Dans le discours que la Mothe a mis à la tête de ses *fables*, il démêle en Philosophe l'artifice caché dans ce genre de fiction : il en a bien vû le principe & la fin ; les moyens seuls lui ont échappé. Il traite, en bon critique, de la justesse & de l'unité de l'allégorie, de la vraisemblance des mœurs & des caractéres, du choix de la moralité & des images qui l'envelopent : mais toutes ces qualités réunies ne font qu'une

fable

fable réguliére; & un poëme qui n'eſt que régulier, eſt bien loin d'être un bon poëme.

C'eſt peu que dans la *fable* une vérité utile & peu commune, ſe déguiſe ſous le voile d'une allégorie ingénieuſe; que cette allégorie, par la juſteſſe & l'unité de ſes rapports, conduiſe directement au ſens moral qu'elle ſe propoſe; que les perſonnages qu'on y employe, rempliſſent l'idée qu'on a d'eux. La Mothe a obſervé toutes ces régles dans quelques-unes de ſes *fables*; il reproche avec raiſon à la Fontaine de les avoir négligées dans quelques-unes des ſiennes. D'où vient donc que les plus défectueuſes de la Fontaine ont un charme & un intérêt, que n'ont pas les plus réguliéres de la Mothe?

Ce charme & cet intérêt prennent leur ſource non-ſeulement dans le tour naturel & facile des vers, dans le coloris de l'imagination, dans le contraſte & la vérité des caractéres, dans la juſteſſe & la préciſion du dialogue, dans la variété, la force, & la rapidité des peintures, en un mot dans le génie poétique, don précieux & rare, auquel tout l'excellent eſprit de la Mothe n'a jamais pû ſuppléer; mais encore dans la naïveté du récit & du

du ſtyle, caractére dominant du génie de la Fontaine.

On a dit : *le ſtyle de la fable doit être ſimple, familier, riant, gracieux, naturel, & même naïf.* Il falloit dire, *& ſur-tout naïf.*

Eſſayons de rendre ſenſible l'idée que nous attachons à ce mot *naïveté*, qu'on a ſi ſouvent employé ſans l'entendre.

La Mothe diſtingue le naïf du naturel; mais il fait conſiſter le naïf dans l'expreſſion fidéle, & non réfléchie, de ce qu'on ſent; & d'après cette idée vague, il appelle naïf le *qu'il mourût* du vieil Horace. Il nous ſemble qu'il faut aller plus loin, pour trouver le vrai caractére de naïveté qui eſt eſſentiel & propre à la *fable*.

La vérité de ce caractére a pluſieurs nuances qui la diſtinguent d'elle-même : ou elle obſerve les ménagemens qu'on ſe doit & qu'on doit aux autres, & on l'appelle *ſincérité*; ou elle franchit, dès qu'on la preſſe, la barriére des égards, & on la nomme *franchiſe*; ou elle n'attend pas même pour ſe montrer à découvert, que les circonſtances l'y engagent & que les décences l'y autoriſent, & elle devient imprudence, indiſcrétion, témérité, ſuivant qu'elle eſt

est plus ou moins offensante ou dangereuse. Si elle découle de l'ame par un panchant naturel & non réfléchi, elle est simplicité; si la simplicité prend sa source dans cette pureté de moeurs qui n'a rien à dissimuler ni à feindre, elle est candeur; si à la candeur se joint une innocence peu éclairée, qui croit que tout ce qui est naturel est bien, c'est ingénuité; si l'ingénuité se caractérise par des traits qu'on auroit eu soi-même intérêt à déguiser, & qui nous donnent quelque avantage sur celui auquel ils échappent, on la nomme *naïveté*, ou *ingénuité naïve*. Ainsi la simplicité ingénue est un caractére absolu & indépendant des circonstances; au lieu que la naïveté est relative.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée,

ne seroit dans Agnès qu'un trait de simplicité, si elle parloit à ses compagnes.

Jamais je ne m'ennuie,

ne seroit qu'ingénu, si elle ne faisoit pas cet aveu à un homme qui doit s'en offenser. Il en est de même de

L'argent qu'en ont reçu nôtre Alain & Georgette, &c.

Par

Par conféquent ce qui eft compatible avec le caractére naïf dans tel tems, dans tel lieu, dans tel état, ne le feroit pas dans tel autre. Georgette eft naïve autrement qu'Agnès ; Agnès autrement que ne doit l'être une jeune fille élevée à la cour, ou dans le monde : celle-ci peut dire & penfer ingénuement des chofes que l'éducation lui a rendues familiéres, & qui paroitroient réfléchies & recherchées dans la premiére. Cela pofé, voyons ce qui conftitue la naïveté dans la *fable*, & l'effet qu'elle y produit.

La Mothe a obfervé que le fuccès conftant & univerfel de la *fable*, venoit de ce que l'allégorie y ménageoit & flattoit l'amour-propre : rien n'eft plus vrai, ni mieux fenti ; mais cet art de ménager & de flater l'amour propre, au lieu de le bleffer, n'eft autre chofe que l'éloquence naïve, l'éloquence d'Efope chez les anciens, & de la Fontaine chez les modernes.

De toutes les prétentions des hommes, la plus générale & la plus décidée regarde la fageffe & les mœurs : rien n'eft donc plus capable de les indifpofer, que des préceptes de morale & de fageffe préfentés directement.

Nous

Nous ne parlerons point de la ſatyre; le ſuccès en eſt aſſuré: ſi elle en bleſſe un, elle en flate mille. Nous parlons d'une philoſophie ſévère, mais honnête, ſans amertume & ſans poiſon, qui n'inſulte perſonne, & qui s'adreſſe à tous: c'eſt préciſément de celle-là qu'on s'offenſe. Les Poëtes l'ont déguiſée au théatre & dans l'épopée, ſous l'allégorie d'une action, & ce ménagement l'a fait recevoir ſans révolte: mais toute vérité ne peut pas avoir au théatre ſon tableau particulier; chaque piéce ne peut aboutir qu'à une moralité principale; & les traits acceſſoires répandus dans le cours de l'action, paſſent trop rapidement pour ne pas s'effacer l'un l'autre: l'intérêt même les abſorbe, & ne nous laiſſe pas la liberté d'y réfléchir. D'ailleurs l'inſtruction théatrale exige un appareil qui n'eſt ni de tous les lieux, ni de tous les tems; c'eſt un miroir public qu'on n'éléve qu'à grands fraix & à force de machines. Il en eſt à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives auſſi fidéles & plus commodes, où chaque vérité iſolée eût ſon image diſtincte; & delà l'invention des petits poëmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvoit nous peindre

dre à nos yeux ſous trois ſymboles différents ; ou ſous les traits de nos ſemblables, comme dans la *fable* du Savetier & du Financier, dans celle du Berger & du Roi, dans celle du Meunier & ſon fils, *&c.* ou ſous le nom des êtres ſurnaturels & allégoriques, comme dans la *fable* d'Apollon & Borée, dans celle de la Diſcorde, dans les contes orientaux, & dans nos contes de fées ; ou ſous la figure des animaux & des êtres matériels, que le poëte fait agir & parler à notre maniére : c'eſt le genre le plus étendu, & peut-être le ſeul vrai genre de la *fable*, par la raiſon même qu'il eſt le plus dépourvû de vraiſemblance à notre égard.

Il s'agit de ménager la répugnance que chacun ſent à être corrigé par ſon égal. On s'apprivoiſe aux leçons des morts, parce qu'on n'a rien à démêler avec eux, & qu'ils ne ſe prévaudront jamais de l'avantage qu'on leur donne : on ſe plie même aux maximes outrées des fanatiques & des enthouſiaſtes, parce que l'imagination étonnée ou éblouie en fait une eſpéce d'hommes à part. Mais le ſage qui vit ſimplement & familiérement avec nous, & qui ſans chaleur & ſans violence ne nous parle que le langage de la vérité & de la vertu, nous laiſſe

laisse toutes nos prétentions à l'égalité : c'est donc à lui à nous persuader, par une illusion passagére, qu'il est, non pas au-dessus de nous (il y auroit de l'imprudence à le tenter), mais au contraire si fort au-dessous, qu'on ne daigne pas même se piquer d'émulation à son égard, & qu'on reçoive les vérités qui semblent lui échapper, comme autant de traits de naïveté sans conséquence.

Si cette observation est fondée, voilà le prestige de la *fable* rendu sensible, & l'art réduit à un point déterminé. Or nous allons voir que tout ce qui concourt à nous persuader la simplicité & la crédulité du poëte, rend la *fable* plus intéressante; au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne-foi de son récit, en affoiblit l'intérêt.

Quintilien pensoit que les *fables* avoient surtout du pouvoir sur les esprits bruts & ignorans; il parloit sans doute des *fables* où la vérité se cache sous une enveloppe grossiére; mais le goût, le sentiment & les graces que La Fontaine y a répandus, en ont fait la nourriture & les délices des esprits les plus délicats, les plus cultivés, & les plus profonds.

Or l'intérêt qu'ils y prennent, n'eſt certainement pas le vain plaiſir d'en pénétrer le ſens. La beauté de cette allégorie eſt d'être ſimple & tranſparente, & il n'y a guére que les ſots qui puiſſent s'applaudir d'en avoir percé le voile.

Le mérite de prévoir la moralité que la Mothe veut qu'on ménage aux lecteurs, parmi leſquels il compte les ſages eux-mêmes, ſe réduit donc à bien peu de choſe : auſſi La Fontaine, à l'exemple des anciens, ne s'eſt-il guére mis en peine de la donner à deviner; il l'a placée tantôt au commencement, tantôt à la fin de la *fable*; ce qui ne lui auroit pas été indifférent, s'il eût regardé la *fable* comme une énigme.

Quelle eſt donc l'eſpéce d'illuſion qui rend la *fable* ſi ſéduiſante? On croit entendre un homme aſſez ſimple & aſſez crédule, pour répéter ſérieuſement les contes puérils qu'on lui a faits; & c'eſt dans cet air de bonne-foi que conſiſte la naïveté du récit & du ſtyle.

On reconnoit la bonne-foi d'un hiſtorien, à l'attention qu'il a de ſaiſir & de marquer les circonſtances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il employe à exprimer ce qu'il ſent; c'eſt-là ſur tout ce qui met La Fontaine

au-

au-dessus de ses modéles. Esope raconte simplement, mais en peu de mots; il semble repéter fidélement ce qu'on lui a dit: Phedre y met plus de délicatesse & d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croiroit en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté, qu'un style dénué d'ornemens; cependant La Fontaine a répandu dans le sien tous les thrésors de de la Poésie, & il n'en est que plus naïf. Ces couleurs si variées & si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la nature se peint dans les écrits de ce poëte, avec une simplicité merveilleuse. Ce prestige de l'art paroit d'abord inconcevable; mais dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vû; il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à l'action, & qui veut vous y rendre présent vous-même. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, & de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader; & ce sont tous ces efforts, c'est le sérieux avec

lequel il mêle les plus grandes choſes avec les plus petites, c'eſt l'importance qu'il attache à des jeux d'enfans; c'eſt l'intérêt qu'il prend pour un lapin & une belette, qui font qu'on eſt tenté de s'écrier à chaque inſtant, *le bon homme!* On le diſoit de lui dans la ſociété, *ſon caractére n'a fait que paſſer dans ſes fables.* C'eſt du fond de ce caractére que ſont émanés ces tours ſi naturels, ces expreſſions ſi naïves, ces images ſi fidéles; & quand la Mothe a dit, *du fond de ſa cervelle un trait naïf s'arrache*, ce n'eſt certainement pas le travail de la Fontaine qu'il a peint.

S'il raconte la guerre des vautours, ſon génie s'éléve. *Il plut du ſang*; cette image lui paroit encore foible. Il ajoûte pour exprimer la dépopulation :

Et ſur ſon roc Prometée eſpéra
De voir bien-tôt une fin à ſa peine.

La querelle de deux coqs pour une poule, lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeſte :

Amour, tu perdis Troye.

Deux chévres ſe rencontrent ſur un pont trop étroit, pour y paſſer enſemble; aucune des

deux ne veut reculer : il s'imagine voir

Avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler :

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube. On vit un étalage
De corps sanglans & de carnage ;
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liqui-
de, &c.

La Mothe a fait à notre avis une étrange méprise, en employant à tout propos, pour avoir l'air naturel, des expressions populaires & proverbiales : tantôt c'est Morphée qui fait *litière de pavots* ; tantôt c'est la Lune qui est *empêchée* par les charmes d'une magicienne ; ici le lynx attendant le gibier, prépare ses dents *à l'ouvrage* ; là le jeune Achille *est fort bien moriginé* par Chiron. La Mothe avoit dit lui-même, *mais prenons garde à la bassesse, trop voisine du familier*. Qu'étoit-ce donc à son avis que *faire litière de pavots* ? La Fontaine a toujours le style de la chose :

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre.

. . . .

Les tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joye.

Ce n'est jamais la qualité des personnages qui le décide. Jupiter n'est qu'un homme dans les choses familiéres ; le moucheron est un héros lors qu'il combat le lion : rien de plus philosophique, & en même tems rien de plus naïf, que ces contrastes. La Fontaine est peut-être celui de tous les Poëtes qui passe d'un extrême à l'autre avec le plus de justesse & de rapidité. La Mothe a pris ces passages pour de la gaïeté philosophique, & il les regarde comme une source du riant ; mais La Fontaine n'a pas dessein qu'on imagine qu'il s'égaye à rapprocher le grand du petit ; il veut que l'on pense, au contraire, que le sérieux qu'il met aux petites choses, les lui fait mêler & confondre de bonne-foi avec les grandes ; & il réussit en effet à produire cette illusion. Par-là son style ne se soûtient jamais, ni dans le familier, ni dans l'héroïque. Si ses réflexions & ses peintures l'emportent vers l'un, ses sujets le raménent à l'autre, & toujours si à propos, que le lecteur

teur n'a pas le tems de désirer qu'il prenne l'essor, ou qu'il se modére. En lui, chaque idée réveille soudain l'image & le sentiment qui lui est propre; on le voit dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise pour ses peintures, la *fable* d'Apollon & de Borée, celle du Chêne & du Roseau; pour le dialogue, celle de l'Agneau & du Loup, celle des compagnons d'Ulysse; pour les monologues & les harangues, celle du Loup & des Bergers, celle du Berger & du Roi, celle de l'Homme & de la Couleuvre; modéles à-la-fois de philosophie & de poësie. On a dit souvent que l'une nuisoit à l'autre; qu'on nous cite, ou parmi les anciens, ou parmi les modernes, quelque poëte plus riant, plus fécond, plus varié, plus gracieux & plus sublime, quelque philosophe plus profond & plus sage.

Mais ni sa philosophie, ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté: au contraire, plus il met de l'une & de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, & plus par conséquent il nous paroit simple & crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être

de paroître persuadé; le second, de rendre sa persuasion amusante; le troisiéme, de rendre cet amusement utile.

Pueris dant frustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.
Horat.

Nous venons de voir de quel artifice la Fontaine s'est servi pour paroître persuadé; & nous n'avons plus que quelques réflexions à ajoûter sur ce qui détruit ou favorise cette espéce d'illusion.

Tous les caractéres d'esprit se concilient avec la naïveté, hors la finesse & l'affectation. D'où vient que *Janot Lapin*, *Robin Mouton*, *Carpillon Fretin*, *la Gent-Trote-Menu*, &c. ont tant de grace & de naturel? d'où vient que *don Jugement*, *dame Mémoire*, & *demoiselle Imagination*, quoique très bien caractérisés, sont si déplacés dans la *fable*? Ceux-là sont du bon homme; ceux-ci de l'homme d'esprit.

On peut supposer tel pays ou tel siécle, dans lequel ces figures se concilieroient avec la naïveté: par exemple, si on avoit élevé des autels au Jugement, à l'Imagination, à la Mémoire, comme à la Paix, à la Sagesse, à la Justice, *&c.*

&c. les attributs de ces divinités feroient des idées populaires, & il n'y auroit aucune fineſſe, aucune affectation à dire, *le dieu Jugement*, *la déeſſe Mémoire*, *la nymphe Imagination*; mais le premier qui s'aviſe de réaliſer, de caractériſer ces abſtractions par des épithétes recherchées, paroit trop fin pour être naïf. Qu'on réfléchiſſe à ces dénominations, *don*, *dame*, *demoiſelle*; il eſt certain que la premiére peint la lenteur, la gravité, le recueillement, la méditation, qui caractériſent le Jugement: que la ſeconde exprime la pompe, le faſte & l'orgueil, qu'aime à étaler la Mémoire: que la troiſiéme réunit en un ſeul mot la vivacité, la legéreté, le coloris, les graces, & ſi l'on veut le caprice & les écarts de l'Imagination. Or peut-on ſe perſuader que ce ſoit un homme naïf qui le premier ait vû & ſenti ces rapports & ces nuances?

Si la Fontaine employe des perſonnages allégoriques, ce n'eſt pas lui qui les invente; on eſt déja familiariſé avec eux. La fortune, la mort, le tems, tout cela eſt reçû. Si quelquefois il en introduit de ſa façon, c'eſt toujours en homme ſimple; c'eſt *que-ſi-que-non*, frére de la Diſçorde; c'eſt *tien-&-mien*, ſon pére, *&c.*

La

La Mothe, au contraire, met toute la finesse qu'il peut à personifier des êtres moraux & métaphysiques: *Personifions*, dit-il, *les vertus & les vices: animons, selon nos besoins, tous les êtres*: & d'après cette licence, il introduit la vertu, le talent, & la réputation, pour faire faire à celle-ci un jeu de mots à la fin de la *fable*. C'est encore pis, lorsque *l'ignorance grosse d'enfant*, accouche *d'admiration*, *de demoiselle opinion*, & qu'*on fait venir l'orgueil & la paresse* pour nommer l'*enfant*, qu'*ils appellent la vérité*. La Mothe a beau dire qu'il se trace un nouveau chemin, ce chemin l'éloigne du but.

Encore une fois le poëte doit jouër dans la *fable* le rôle d'un homme simple & crédule; & celui qui personifie des abstractions métaphysiques avec tant de subtilité, n'est pas le même qui nous dit sérieusement que *Jean Lapin* plaidant contre *dame Belette*, *allégua la coûtume & l'usage*.

Mais comme la crédulité du poëte n'est jamais plus naïve, ni par conséquent plus amusante que dans des sujets dépourvûs de vraisemblance à nôtre égard, ces sujets vont beaucoup plus droit au but de l'apologue, que ceux qui sont naturels & dans l'ordre des

pos-

possibles. La Mothe après avoir dit,

Nous pouvons, s'il nous plait, donner pour véritables
Les chimeres des tems passés,

ajoûte :

Mais quoi? des vérités modernes
Ne pouvons-nous user aussi dans nos besoins?
Qui peut le plus, ne peut-il pas le moins?

Ce raisonnement du *plus au moins* n'est pas concevable dans un homme qui avoit l'esprit juste, & qui avoit long-tems réfléchi sur la nature de l'apologue. La *fable* des deux Amis, le Paysan du Danube, Philemon & Baucis, ont leur charme & leur intérêt particulier: mais qu'on y prenne garde, ce n'est là ni le charme ni l'intérêt de l'apologue. Ce n'est point ce doux soûrire, cette complaisance intérieure qu'excite en nous *Janot Lapin*, la mouche du coche, *&c.* Dans les premiéres, la simplicité du poëte n'est qu'ingénue & n'a rien de ridicule: dans les derniéres, elle est naïve & nous amuse à ses dépens. C'est ce qui nous a fait avancer au commencement de cet article, que les *fables*, où les animaux, les plantes, les êtres inanimés parlent & agissent à nôtre maniére,

niére, ſont peut-être les ſeules qui méritent le nom de *fables*.

Ce n'eſt pas que dans ces ſujets même il n'y ait une ſorte de vraiſemblance à garder, mais elle eſt relative au poëte. Son caractére de naïveté une fois établi, nous devons trouver poſſible qu'il ajoûte foi à ce qu'il raconte; & delà vient la régle de ſuivre les mœurs ou réelles ou ſuppoſées. Son deſſein n'eſt pas de nous perſuader que le lion, l'âne & le renard, ont parlé, mais d'en paroître perſuadé lui-même; & pour cela il faut qu'il obſerve les convenances, c'eſt-à-dire qu'il faſſe parler & agir le lion, l'âne & le renard, chacun ſuivant le caractére & les intérêts qu'il eſt ſuppoſé leur attribuer: ainſi la régle de ſuivre les mœurs dans la *fable*, eſt une ſuite de ce principe, que tout y doit concourir à nous perſuader la crédulité du poëte. Mais il faut que cette crédulité ſoit amuſante, & c'eſt encore un des points où la Mothe s'eſt trompé; on voit que dans ſes *fables* il viſe à être plaiſant, & rien n'eſt ſi contraire au génie de ce poëme:

Un homme avoit perdu ſa femme,
Il veut avoir un perroquet.
Se conſole qui peut: plein de la bonne dame,

Il veut du moins chez lui remplacer son caquet.

La Fontaine évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie; s'il lui en échape quelque trait, il a grand soin de l'émousser:

A ces mots l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme, & le poëte s'en seroit tenu là, s'il avoit voulu être fin; mais il vouloit être, ou plûtôt il étoit naïf: il a donc achevé,

C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme: on pourroit aisément s'y tromper.

De même dans ces vers qui terminent la *fable* du rat solitaire,

Qui désignai-je à vôtre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? non, mais un dervis,

il ajoute:

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner; la naïveté, à dire tout ce qu'on pense.

La Fontaine nous fait rire, mais à ses dépens, & c'est sur lui-même qu'il fait tomber

le

le ridicule. Quand pour rendre raiſon de la maigreur d'une belette, il obſerve qu'*elle ſortoit de maladie* : quand pour expliquer comment un cerf ignoroit une maxime de Salomon, il nous avertit que *ce cerf n'étoit pas accoutumé de lire* : quand pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, & les dangers qu'il avoit courus, il remarque qu'*il avoit même perdu ſa queue à la bataille* : quand pour nous peindre la bonne intelligence des chiens & des chats, il nous dit :

Ces animaux vivoient entr'eux comme couſins ;
Cette union ſi douce, & preſque fraternelle,
Edifioit tous les voiſins,

nous rions, mais de la naïveté du poëte, & c'eſt à ce piége ſi délicat que ſe prend notre vanité.

L'Oracle de Delphes avoit, dit-on, conſeillé à Eſope de prouver des vérités importantes par des contes ridicules. Eſope auroit mal entendu l'oracle, ſi au lieu d'être riſible il s'étoit piqué d'être plaiſant.

Cependant comme ce n'eſt pas uniquement à nous amuſer, mais ſur-tout à nous inſtruire, que la *fable* eſt deſtinée, l'illuſion doit ſe terminer au développement de quelque vérité utile : nous diſons *au développement*, & non pas

à

à la preuve; car il faut bien obſerver que la *fable* ne prouve rien. Quelque bien adapté que ſoit l'exemple à la moralité, l'exemple eſt un fait particulier, la moralité une maxime générale; & l'on ſait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité ſoit une vérité connue par elle-même, & à laquelle on n'ait beſoin que de réfléchir pour en être perſuadé. L'exemple contenu dans la *fable*, en eſt l'indication & non la preuve; ſon but eſt d'avertir, & non de convaincre; de diriger l'attention, & non d'entraîner le conſentement; de rendre enfin ſenſible à l'imagination ce qui eſt évident à la raiſon: mais pour cela il faut que l'exemple méne droit à la moralité, ſans diverſion, ſans équivoque; & c'eſt ce que les plus grands maîtres ſemblent avoir oublié quelquefois:

La vérité doit naître de la fable.

La Mothe l'a dit & l'a pratiqué; il ne le céde même à perſonne dans cette partie: comme elle dépend de la juſteſſe & de la ſagacité de l'eſprit, & que la Mothe avoit ſupérieurement l'une & l'autre, le ſens moral de ſes *fables* eſt preſque toûjours bien ſaiſi, bien déduit, bien pré-

préparé. Nous en exceptons quelques-unes, comme celle de l'*eſtomac*, celle de l'*araignée* & du *pélican*. L'eſtomac patit de ſes fautes; mais s'enſuit-il que chacun ſoit puni des ſiennes? Le même auteur a fait voir le contraire dans la *fable* du chat & du rat. Entre le pélican & l'araignée, entre Codrus & Néron, l'alternative eſt-elle ſi preſſante qu'*héſiter ce fût choiſir*? & à la queſtion, *lequel des deux voulez-vous imiter*? n'eſt-on pas fondé à répondre, *ni l'un ni l'autre*? Dans ces deux *fables* la moralité n'eſt vraie que par les circonſtances; elle eſt fauſſe dès qu'on la donne pour un principe général.

La Fontaine s'eſt plus négligé que la Mothe ſur le choix de la moralité; il ſemble quelquefois la chercher après avoir compoſé ſa *fable*, ſoit qu'il affecte cette incertitude pour cacher juſqu'au bout le deſſein qu'il avoit d'inſtruire; ſoit qu'en effet il ſe ſoit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un ſujet moral il eſt facile de tirer une réflexion morale. Cependant ſa concluſion n'eſt pas toujours également heureuſe; le plus ſouvent profonde, lumineuſe, intéreſſante, & amenée par un chemin de fleurs; mais quelquefois auſſi commune, fauſſe ou mal déduite.

déduite. Par exemple, de ce qu'un gland, & non pas une citrouille, tombe sur le nez de Garo, s'ensuit-il que tout soit bien ?

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde ;
L'adroit, le vigilant & le fort sont assis
A la premiére, & les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Rien n'est plus vrai ; mais cela ne suit point de l'exemple de l'araignée & de l'hirondelle : car l'araignée, quoiqu'adroite & vigilante, ne laisse pas de mourir de faim. Ne seroit-ce point pour déguiser ce défaut de justesse, que dans les vers que nous avons cités, La Fontaine n'oppose que les *petits* à l'*adroit*, au *vigilant* & au *fort ?* S'il eût dit, *le foible*, *le négligent* & *le mal-adroit*, on eût senti que les deux derniéres de ces qualités ne conviennent point à l'araignée. Dans la *fable* des poissons & du berger, il conseille aux Rois d'user de violence : dans celle du loup déguisé en berger, il conclut,

Quiconque est loup, agisse en loup.

Si ce sont là des vérités, elles ne sont rien moins qu'utiles aux mœurs. En général, le res-

pect de La Fontaine pour les anciens, ne lui a pas laiſſé la liberté du choix dans les ſujets qu'il en a pris; preſque toutes ſes beautés ſont de lui, preſque tous ſes défauts ſont des autres. Ajoûtons que ces défauts ſont rares, & tous faciles à éviter, & que ſes beautés ſans nombre ſont peut-être inimitables.

Nous aurions beaucoup à dire ſur ſa verſification, où les pédans n'ont ſu relever que des négligences, & dont les beautés raviſſent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés, & les hommes de goût les plus délicats.

Du reſte, ſans aucun deſſein de loüer ni de critiquer, ayant à rendre ſenſibles par des exemples les perfections & les défauts de l'art, nous croyons devoir puiſer ces exemples dans les auteurs les plus eſtimables, pour deux raiſons, leur célébrité & leur autorité; ſans toutefois manquer dans nos critiques aux égards que nous leurs devons; & ces égards conſiſtent à parler de leurs ouvrages avec une impartialité ſérieuſe & décente, ſans fiel & ſans dériſion; mépriſable recours des eſprits vuides & des ames baſſes. Nous avons reconnu dans La Mothe une invention ingénieuſe, une compoſition réguliére, beaucoup de juſteſſe & de ſagacité.

Nous

Nous avons profité de quelques-unes de ses réflexions sur la *fable*, & nous renvoyons encore le lecteur à son discours, comme à un morceau de poëtique excellent à beaucoup d'égards. Mais avec la même sincérité nous avons crû devoir observer ses erreurs dans la théorie, & ses fautes dans la pratique, ou du moins ce qui nous a paru tel; c'est au lecteur à nous juger.

Comme La Fontaine a pris d'Esope, de Phédre, de Pilpay, &c. ce qu'ils ont de plus remarquable, & que deux exemples nous suffisoient pour développer nos principes, nous nous en sommes tenus aux deux Fabulistes François.



ARTICLE TROISIEME.

LE PHAETON,

POEME HEROI-COMIQUE. *

CHANT PREMIER.

JE chante le malheur d'une belle téméraire, qui, marchant ſur les pas des Amazones, oſa diriger les plus fiers des animaux créés par *Neptune*. Je dirai comment précipitée de ſon *Phaëton*, elle illuſtra par ſa chute un lac poiſſonneux auquel elle donna ſon nom.

O Muſe, qui inſpires les Poëtes lorſqu'ils entonnent la trompette pour annoncer à toute la terre les combats des rats & des grenouilles, ou pour placer parmi les étoiles la boucle de cheveux de *Belinde*; Muſe folâtre, jette ſur moi un regard propice; ou ſi ce n'eſt pas toi, que ce ſoit au moins *Seline* qui daigne me ſourire.

Le Colonel *Hans Tromm*, hautement aſſis dans ſon fauteuil élaſtique, ne ſe ſentoit plus ſoula-

* Traduit de l'Allemand.

soulagé par la mollesse des coussins qu'il faisoit gémir: Devenu insensible aux sons harmonieux du clavecin & aux charmes de la voix mélodieuse de *Diane* sa fille, il languissoit sous la tyrannie d'une Déesse redoutable. La Goutte, cette cruelle fille de l'Enfer, lui faisoit sentir la piquûre envenimée de ses serpens. Ses jambes couvertes de bandes épaisses, étoient emprisonnées dans des lits de duvet, & des béquilles soutenoient ses bras énervés. Ce fut au milieu de ses douleurs qu'il se ressouvint des combats où il s'étoit signalé contre les Turcs en Hongrie, & contre les François en Flandre. Il ne se rappella pas moins les victoires qu'il avoit remportées parmi les enfans de la joye, sur les tendres Blondes & sur les Brunes piquantes. Il ne pouvoit se cacher combien elles avoient servi, ainsi que les vins spiritueux, à attaquer chez lui le principe de la vie, & à faire passer un poison cruel dans ses membres.

Depuis qu'il souffroit ainsi, le Soleil du midi avoit déja grillé deux fois les fermiéres basanées, & rappellé autant de fois à la calebasse rafraichissante les valets alterés du travail. Déja deux fois des canards, des beccasses au long bec & des coqs-d'Inde, avoient inutilement

tourné devant le feu leurs croupions engraissés. *Tromm* poussoit des cris de douleur, & sa table en deuil n'étoit plus servie pour lui. Enfin, au retour du troisiéme midi, *Diane* adresse à *Jeanneton* sa soubrette ces paroles héroiques : » Va chercher les champignons que Pier» re, le vacher, a cueillis ce matin dans le » bois; c'est l'unique mets qui puisse tenter » mon pére; prens ensuite un tablier de toile » dans mon armoire, où les cornettes, les » chemises & les nappes se trouvent entassées » par douzaines. Va, & te prépare à me sui» vre dans la cuisine; car je veux moi-même » apprêter ce mets pour mon pére. » A ces paroles *Jeanneton* saisie d'effroi léve ses mains au Ciel, & répond avec une voix entrecoupée par ses sanglots : » Ah, ma bonne mai» tresse, quelle Divinité ennemie excite dans » votre ame un projet aussi téméraire? L'ai-je » bien entendu? Quoi, vous voulez descendre » vous-même dans la cuisine? Qu'est devenu » ce soin que vous preniez de vos attraits? » Le feu va détruire la fraicheur de votre teint, » & vos yeux noirs comme du jais vont être » rougis par la fumée. Comment votre illustre » nez soutiendra-t-il l'odeur qu'exhalent les

» en-

» entrailles des canards ? Eh ! pourquoi donc » vous aller confondre avec les dégoutantes » cuisiniéres ? Pourquoi chercher à être effrayées » par les mines enfumées des marmitons ? » *Brandifs* le cuisinier, ne sort-il pas de la » cuisine d'un Prince de l'Empire ? Pourquoi » ne point vous reposer sur lui du soin de pré- » parer les champignons ?

Ainsi parla *Jeanneton*; mais ses remontrances furent inutiles. *Diane*, déja munie d'un tablier, la regarde avec un souris mêlé de fierté. Sui-moi, ame timide, lui dit-elle : la soubrette obéit, & elles descendent dans la cuisine.

Semblables au courageux *Ulysse* & au pieux *Enée*, elles entrérent dans un enfer rugissant, rempli de feu & de flammes. Quels effrayans spectacles s'y offrent à leurs yeux ! Nouvel *Ixion*, le *fripon de Conrad*, attaché à un tournebroche, faisoit cuire un gigot qui ne rotissoit pas pour lui. Ici des carpes éventrées nagent dans leur propre sang. Bientôt des flots de vinaigre bouillant vont se répandre sur leurs écailles luisantes, & les teindre de la couleur du Ciel. Là une servante à bras charnus, plus cruelle encore que robuste, occupe ses mains

ſanguinaires à faire paſſer à un pauvre lièvre la peau ſur les oreilles. Le malheureux ne les dreſſera plus derrière les collines ou dans les choux friſés; il n'excellera plus parmi ſes compagnons à faire des cabrioles bouffonnes. *Brandiſs* étoit le maître & le tyran de cet enfer: il s'étoit enrichi & engraiſſé par les tourmens & les morts cruelles qu'il faiſoit journellement ſubir aux animaux. Pour marque de ſa férocité, il portoit dans ſes mains terribles une fourche branchue, & des couteaux trenchans étoient ſuſpendus à ſa ceinture. Injuſtement vétu de blanc, ce nouveau *Pluton* auroit dû porter l'uniforme de la nuit.

Tout ſe proſterna devant *Diane*; & lorſque, telle qu'une beauté céleſte, elle approcha du foyer, le bonnet de *Brandiſs* quitta rapidement ſon chef tondu. A peine la jeune maîtreſſe a-t-elle donné ſes ordres, que les mains endurcies du cuiſinier retirent de la flamme des tiſons ardens, & les arrangent en ſe jouant. C'eſt ainſi que bravant la fureur d'un incendie, le téméraire pompier ſe jette dans les braſiers, paſſe ſur des poutres brulantes, & ne paroît que ſe chauffer dans une maiſon qui s'écroule ſous lui. Ainſi un Profeſſeur hardi,

di, se tenant près d'une barre électrique, provoque le tonnerre, & détourne la foudre changée en étincelles.

Déja les champignons étoient imbibés de beurre ardent, & les joues de *Diane* teintes de pourpre resplendissoient de l'ardeur de la flamme qui les bruloit. En vain *Jeanneton*, étendant d'une main tremblante un mouchoir, avoit tâché de les garantir de la violence du feu. Le grand ouvrage est enfin consommé, & les mets délicieux fument dans un plat de vermeil, en attendant l'honneur de servir de victime.

Les douleurs aigues qui déchiroient les jambes du Colonel, avoient commencé à s'adoucir, & l'estomach de *Tromm* soupiroit après quelque ragoût piquant, lorsque *Diane* parut, portant dans ses mains le mets qu'elle avoit préparé. » Ah, mon pére, dit-elle d'une voix touchante, » que ne m'ont point fait souffrir » vos douleurs? Toute la fureur de votre mal » a passé dans mon ame. Voici le troisiéme » midi que *Brandiss* épuise inutilement ce qu'il » y a de plus secret dans son art; il est in» consolable de voir que vous trouvez les bec» casses insipides, & que vous dédaignez ses

» pâ-

» pâtés ; cependant je me flatte que vous gou-
» terez de vôtre plat favori ; c'eſt moi qui
» viens de l'apprêter pour le plus aimé des pé-
» res. « Elle dit. A ces paroles la joie ſembla rajeunir le vieillard. Tout ſon corps ſe ranima, & les boucles de ſes cheveux argentés flottérent autour de ſa rouge trogne. » Vous avez
» bien deviné, répondit-il tendrement à ſa fille, » voilà mon rêve accompli, ma chére
» *Diane* ; c'eſt préciſément ce que je déſirois
» de manger. Ni les pâtés, ni les faiſans, ni
» les truites bigarrées ne ſçauroient réveiller mon
» appetit ; mais des champignons, ma chére
» fille, des champignons ! J'en mangerai, ou
» je ne m'appelle pas *Hans Tromm*. « Lors qu'il juroit ainſi, ſon ſerment étoit auſſi inviolable que ceux que les Dieux faiſoient autrefois par le Styx. Qu'on mette le couvert, dit-il.

A ces mots, deux grands laquais, fiers des galons de ſoie qui publient leur ſervitude, mettent avec empreſſement devant le vieillard la table où le Précepteur & la Gouvernante Françoiſe, ſquelette décharné, viennent prendre place. On ſervit ſur un vaſe d'argent un chapon dans un jus que-là, vertu de ſes os avoit rendu délicieux ; mais ſemblable à un avare

avare qui n'ose toucher à ses biens, il n'en jouïssoit pas. Un pâté de francolins le suivoit. Ensuite parurent un levraut plus hérissé de lard qu'un pédant de Grec, & des truites qui d'une bouche armée de dents tenoient leurs propres queues. Bientôt elles descendirent dans l'estomach du Précepteur, qui les fit nager dans de bon vin du Rhin.

Cependant le Colonel *Tromm* mangeant ses champignons avec sensualité, releva par une gracieuse approbation l'art de sa chére *Diane*, & transporté de joie, ordonna d'apporter du vin de Tokai. Il remplit lui-même les verres de perles d'or, but à la santé de *Diane*, & fit la nique à la goutte. Le Précepteur saluant *Diane* à son tour, avala impitoyablement le vin précieux. De grands flots se précipitérent dans son gosier, comme dans les concavités des montagnes se précipitent des torrents dont le lit s'est trouvé resserré. La joie du pére montant enfin à son plus haut degré, il embrassa tendrement sa fille, & lui dit : » Vous » m'avez fait revivre, ma chére *Diane*, & la » goutte m'a quitté; demandez à vôtre pére » tout ce qui peut vous faire plaisir, je jure » que je vous l'accorderai. « Une modeste rougeur

geur colora les joues de *Diane*; elle se leva de son siége, fit une profonde revérence, & répondit à son pére: » Si vous m'áimez & que » vous ne regardiez point votre *Diane* comme » indigne du héros qui lui a donné le jour; » s'il est vrai, comme vous me l'avez assuré tant » de fois, que jamais garçon ne sçut monter » un cheval avec plus d'habileté que moi, de- » main, où j'accomplis ma quatorziéme an- » née, vous me permettrez de conduire, sans » le secours d'aucun homme, le nouveau PHAE- » TON où personne n'est encore entré, & je » choisirai moi-même les chevaux à l'écurie. «

A ces mots, le vieillard, accablé de tristesse, déchira sa robe de chambre, & la gouvernante frappa son sein desséché. » Enfant de » malheur, repliqua le vieillard, que me de- » mandez-vous? N'y aura-t-il donc jamais » que les dangers qui ayent droit de vous plai- » re? Votre entreprise marque la grandeur de » votre ame, mais elle est trop périlleuse pour » un âge si tendre, & pour les foibles bras » d'une demoiselle. Il n'y a que moi & *An-* » *dré* notre cocher, qui sçachions conduire » les chevaux que vous entreprenez de diriger. » Que ne nâquites-vous garçon? Cette intré-

» pidité

» pidité vous feroit honneur ; mais je vois bien
» que vous ressemblez en tout à vôtre mére,
» à cette brave *Serini*, qui m'accompagna tou-
» jours au champ de bataille, mais qui enfin
» hâta sa mort en voulant conduire elle-même
» des coursiers indomptés. Hélas! faut-il donc
» que je vous perde aussi! “

Les larmes dont il accompagna ce discours se perdirent dans les rides sombres de son visage, ainsi que la neige fondue se perd dans les sillons des champs. » Mon pére, reprit *Dia-*
» *ne*, cessez de craindre pour moi, puisque je
» ne crains rien moi-même. N'ai-je pas dès
» mon enfance monté des chevaux farouches,
» & ne vous ai-je pas déja servi de cocher plus
» d'une fois? Mais je vois bien que vous ne
» craignez que pour votre PHAETON, parce
» qu'il est tout neuf. Je vous conjure de me le
» confier, je le raménerai sans le moindre dom-
» mage.

Elle se tut, & ses charmes naissans achevérent de persuader le vieillard qui craignoit de lui causer quelque chagrin. » Soit, dit-il,
» je le permets, j'ai juré & je tiens ma pa-
» role. Prenez le PHAETON, & choisissez vous
» même les chevaux qui obéissent à la bride

» avec

» avec le plus de docilité; mais j'ajoute la » condition que vous n'irez pas plus loin qu'à » la terre voisine de la Comtesse vôtre parente. « Aussi-tôt la jeune héroïne, dans les transports de sa joie, lui baise les mains, s'incline devant lui, & vole dans l'instant faire les préparatifs de son voyage. En vain le Précepteur l'appelle à l'étude, & la Gouvernante au travail. Elle s'enfuit, & cherche sa *Jeanneton*.

CHANT SECOND.

Jeanneton! *Jeanneton*! s'écrioit *Diane*. Les murs & les échos répétoient *Jeanneton*. Enfin *Jeanneton* paroît, tenant dans ses mains un bas qui n'étoit encore formé qu'à moitié. » Réjouï-» toi, lui dit sa jeune maîtresse, & admire, » avec moi, la bonté de mon pére. Il me per-» mèt de conduire seule le PHAETON neuf. » Demain, trainée par des coursiers hennissans, » j'irai en triomphe rendre visite à la Comtesse » ma cousine. Semblable à un ouragan rapi-» de, je courrai au grand galop, & les roues » bruyantes feront trembler tous les carreaux » des fenêtres ébranlées. Prépare-moi tout ce » qu'il me faut pour m'habiller en Amazone, &

» toi-

» toi-même dispose-toi à m'accompagner dans » ma course. « A ces mots, *Jeanneton* pâlit, laisse tomber son bas, & demeure quelque tems immobile. » O Ciel, replique-t-elle enfin, » vous ai-je bien entendue? ou bien est-» ce un songe affreux qui me fait illusion? » Vous voulez conduire vous-même un PHAE-» TON! Vous ne songez donc pas à quels » dangers vous voulez vous exposer. Mais al-» lez, courez; quant à moi je ne suis pas en-» core lasse de la vie, & je n'ai nul désir » de me faire briser si jeune. Ah! femelle ti-» mide, ame tremblante! reprend la courageuse *Diane*: » Est-ce que tu vaux mieux que » moi? Qui est-ce qui prétend te briser? Folle » que tu es! Ne crain rien avec moi, & re-» çoi pour prix de ta complaisance cette robe » de moère, que je n'ai portée que trois fois. «

Le courage & la joie se répandirent tout à coup dans l'ame de *Jeanneton*. Enhardie par le présent, elle flatte sa jeune maîtresse; c'est avec raison qu'elle se croit capable de conduire le PHAETON, & il n'est pas possible qu'elle ait moins d'adresse qu'*André*, ce lourdaut qui n'a d'imposant que sa moustache.

Satisfaite de ces éloges, *Diane* descend l'escalier

calier comme un éclair, & *Jeanneton*, comme un autre *Achate*, la suit jusqu'aux écuries hennissantes, où *André* reçoit les héroïnes à la porte. Il les salue humblement, en adoucissant sa voix accoutumée à ne parler qu'aux chevaux. *Diane*, le remerciant d'un sourire de protection, entre, & la timide *Jeanneton* attend son retour.

Dans ces belles écuries, de superbes chevaux placés en longues files, agitant leurs queues traînantes & faisant retentir leurs chaînes, mangeoient l'avoine dorée dans des auges travaillées en forme de coquilles. Chaque coursier étoit séparé des autres, & le nom de chacun étoit écrit en lettres d'or sur les colonnes Doriques qui les séparoient. O Muse, rappelle-moi ces illustres noms. *Centaure*, sauteur léger & à la jambe fine, hennissoit de joie à l'approche de *Diane*. Son voisin étoit un cheval blanc dont la vanité étoit de se faire passer pour Espagnol, & qui, méprisant son origine, désiroit au moins d'être bâtard. La *Perle*, jument Danoise, dressoit gayement les oreilles, & de son dos pommelé tomboit jusques sur le carreau une queue magnifique. *Muck*, Hongrois bai, mutilé par les Turcs, étaloit ses nobles blessures. *Farouche*,

che, Polonois, accoutumé à la chasse, frappoit près de lui le pavé. Ses naseaux inquiets annoncent la chaleur de son saug; il hennit au moindre son du cor, & souvent lui-même se déchire les veines. Fiers de n'avoir jamais été mis soug le joug, ces coursiers méprisoient les chevaux d'attelage comme de vils esclaves qui deshonoroient leur espéce. Six de ces derniers se ressembloient parfaitement; leurs tailles & leurs crins étoient les mêmes. Ils formoient l'attelage chéri de leur maître, & on les appelloit *les Maures*.] Mais deux étalons blancs comme la neige faisoient la gloire de l'écurie. On ne pouvoit leur disputer l'honneur d'être de race Espagnole, & ils égaloient en beauté les chevaux du Soleil, Ces superbes animaux n'avoient pas encore sept ans accomplis. Elevés dans le même manége, une tendre amitié les avoit unis pour toûjours. L'un s'appelloit *Castor*, l'autre *Pollux*. Ces noms leur avoient été donnés par leur premier Ecuyer. *Diane* s'approcha de ce noble couple, qui reconnut sa voix; elle leur fit les plus tendres caresses. » Beaux coursiers, leur dit-elle, il y a long-» temps que vous êtes mes amours, & que » j'ai désiré de vous conduire. Enfin mes vœux

» ſont exaucés. Mon pére vient de permettre » que je ſorte demain dans le beau PHAETON » neuf. C'eſt vous que je choiſis pour cette » glorieuſe courſe, quoique les *Maures* en mur» murent, & qu'ils vous envient les harnois cou» leur de pourpre dont vous ſerez parés. Trop » nobles, trop fiers pour être dirigés par un » cocher, je vous conduirai moi-même, & je » vous ferai traverſer rapidement la plaine. Si » vous m'obéiſſez pendant douze jours, vous » mangerez votre avoine ſans paille hachée, » & vous ſerez toujours mes favoris. «

Elle ſe tut. *Pollux* lui baiſa galamment la main, & le courageux *Caſtor* lui promit, par un henniſſement, de la gloire & de l'obéiſſance. En les quittant, *Diane* dit au barbu *André* : » Graiſſe les roues du PHAETON, je le » conduirai demain moi-même, pour aller voir » ma couſine. Nettoye auſſi les harnois de pour» pre, & poli ſurtout les boucles & les boſſet» tes. « *André* ouvre ſa grande bouche édentée, & reſte long-tems ſans pouvoir la refermer, dans l'étonnement où il eſt du deſſein témeraire de ſa jeune maîtreſſe.

Remontée dans ſon appartement, *Diane* ſe jette dans un fauteuil, & ordonne à *Jeanneton*

ton de préparer ſes ajuſtemens. La ſoubrette docile va tirer d'une commode un habit d'Amazone. Il eſt d'un verd tendre. De riches ganſes entrelaſſées de clinquant & des olives d'or en garniſſent les devants. *Jeanneton*, pour relever davantage l'air de ſa maîtreſſe, ajoûte à cet habillement un chapeau, orné d'un plumet éclatant, & tel que les portent les fiers nourriſſons des Muſes, qui ſur les bords de la Saade & de la Leine limoneuſe défendent courageuſement leurs libertés.

Notre jeune héroïne contemploit ſa parure avec complaiſance, lorſque *Kahlmann* (le précepteur) s'approcha d'elle, & lui dit : » Votre » grandeur daignera-t-elle entendre mes re» préſentations? L'hiſtoire rapporte qu'un jeune » téméraire, fils du Soleil..... Mon cher maî» tre, Monſieur *Kahlmann*, lui dit *Diane*, vous » me parlez un langage trop ſçavant. J'entre» vois cependant ce que vous voulez me dire, » & vous pouvez garder pour vous vos con» ſeils. Je ne ſuis pas fille du Soleil, & ce » ne ſont point des courſiers céleſtes que j'entre» prends de conduire. D'ailleurs, ma réſolu» tion eſt priſe, & vous la combattriez en vain. «

A ces mots, Maître *Kahlmann* ſe tut & ſe

retira, en jettant un regard paſſionné ſur la ſoubrette. Il l'aimoit depuis long-temps, & *Jeanneton* répondoit à ſes feux. Elle le ſuivit & le mena contre une croiſée. „ Quel entête-„ ment imprudent! lui dit-elle. *Diane* eſt in-„ fléxible. Elle-même veut conduire le PHAE-„ TON, & je dois l'accompagner. Veuille le „ Ciel détourner les malheurs qui nous mena-„ çent!" Ces mots furent ſuivis de torrens de larmes, & la ſalle retentit des ſanglots & des baiſers de ce couple attendri. L'extaſe de nos amans duroit encore, lorſque *Diane* fit entendre ſa ſonnette d'argent. A ce ſon l'on quitte ſon amant, l'on eſſuye ſes larmes, & l'on compoſe ſon viſage.

CHANT TROISIEME.

Cependant la trompette de la Renommée, ſi ſouvent à la ſolde, tantôt d'un partiſan, tantôt d'un pédant infatué de ſon mérite, avoit publié l'entrepriſe ambitieuſe de *Diane*. L'envie n'en fut pas plutôt inſtruite, que tous les ſerpens qui compoſent ſon affreuſe chevelure ſe mirent à ſifler.

Quoi, dit-elle, tout l'univers conſpire donc contre mon empire, & la gloire ſera donc le

char-

charme de tous les cœurs! Ce n'eſt point aſſez que les Rois gouvernent eux-mêmes leurs peuples, & gagnent en perſonne des batailles! Il faut encore que les femmes briguent des honneurs que j'avois refuſé à leur ſexe! J'ai déja vû avec dépit la beauté de Vienne voler ſur des courſiers qu'animoient les acclamations d'un peuple qui l'adore. Verrois-je encore, ſemblables aux héros de l'antiquité, des femmes conduire elles-mêmes des chars, & joindre les graces d'un mâle courage à l'éclat éblouïſſant de leurs charmes. Non, je ne ſerois plus l'Envie, ſi je pouvois le permettre. Que la promenade de *Diane* ait donc une fin tragique!

Ainſi parla le Monſtre. Il étend enſuite ſes aîles, & s'éléve au-deſſus de l'antre horrible qu'il habite. Déja la nuit profonde deſcendoit du Ciel ſur les cabanes des campagnards endormis; déja des ſpectres giganteſques, délivrés de leurs chaînes, ſe promenoient dans les carrefours & dans les maiſons; maint hibou & maint corbeau préſageoient par leurs cris, que la ſuperſtition rend agréables aux Curés, des morts au village, lorſque l'*Envie*, qui porte par-tout la corruption, s'abattit ſur le château du Baron, amant déclaré de *Diane*. Pour entrer

trer dans l'appartement de l'*Adonis*, le Monſtre ſe change en Sylphe riant, & adreſſe au Baron ces paroles : „ Le plus beau des mortels, que vous dormez tranquillement ! Les „ graces régnent ſur vos joues, même en dormant, & votre front ſerein annonce vos victoires. Vous méritez ſans doute d'être aimé „ de *Diane*. Mais vous ignorez le funeſte projet qu'elle vient de former. Elle prétend conduire ſans le ſecours d'aucun homme un „ PHAETON traîné par les courſiers les plus „ farouches. N'eſt-ce pas là, Baron, vous mépriſer, ainſi que vos feux ? N'eſt-ce pas uſurper ſur vous & ſur tout votre ſexe la prérogative ſacrée de conduire des chevaux ? Si „ vous lui abandonnez les brides de *Caſtor* & „ de *Pollux*, vous êtes indigne du plumet blanc „ & du glorieux nom de Chevalier. Si vous „ pouvez conſentir que, ſemblable à l'aurore, „ elle brille toute ſeule dans le PHAETON, il „ ne manquera plus à votre honte que de filer „ la quenouille de votre *Omphale*. "

Après avoir ſoufflé ce diſcours au Baron amoureux, elle l'abandonna aux rêves les plus effrayans, pour ſe rendre à l'écurie du Colonel *Tromm*. Le palfrenier qui étoit de garde, ronfloit

floit profondément, & les chevaux faisoient leur repas de la nuit, lorsque l'*Envie* arriva. Elle prit la forme du barbu *André*, & dit ainsi à *Castor* & à *Pollux* : „ Coursiers de race Espa-
» gnole, vous savez que votre *André* vous a
» toujours aimés d'une maniére distinguée, &
» qu'il a soin d'attester l'autenticité de vôtre gé-
» néalogie. Le Sauteur qui prétend aussi être
» Espagnol, peut-t-il se mettre en paralléle
» avec vous, ou aspirer aux prérogatives que
» vous accordent le Colonel & votre guide fi-
» déle. Jamais un fouet ignoble n'est tombé
» sur vous, & jamais vos oreilles généreuses
» n'ont été blessées de paroles offensantes. J'o-
» se dire que nous avons vécu en amis. Com-
» bien de jours n'avons-nous pas passés ensem-
» ble à causer familiérement ? Et maintenant il
» faut que j'aye la douleur de voir flétrir vô-
» tre gloire au point qu'on vous confie à un
» enfant comme des chevaux de bois. Une
» fille, enfin, une fille, prétend mener des
» coursiers que le Colonel lui-même ose à pei-
„ ne conduire ! Quelle honte pour vous & pour
„ votre *André* ! Ah ! chers camarades, ne souf-
„ frez point qu'une main féminine vous gou-
„ verne. Prenez le mords aux dents ; qu'elle

„ pâliſſe d'effroi, & n'oſe plus vous dégrader. "

En achevant ce diſcours ſéditieux, l'Envie laiſſa tomber quelques gouttes de ſon poiſon dans l'avoine des étalons, & diſparut. La nourriture envenimée échauffe le ſang des courſiers; ils deviennent furieux, ſe cabrent, henniſſent, & frappent des pieds.

Le Baron, agité par des rêves ſiniſtres, avoit quitté ſon lit avant l'aube du jour, pour ſe rendre auprès de l'objet de ſes vœux. Il réveille ſon palfrenier, & trois coups d'un ſifflet perçant font retentir tous les coins du château ſolitaire, trembler toutes les fenêtres, & aboyer tous les chiens de chaſſe. Le palfrenier paroit auſſi-tôt. Vite, *Pierre*, lui crie ſon jeune maître, ſelle les chevaux, je pars dans l'inſtant pour aller voir le Colonel. Déja les éperons d'argent retentiſſent aux bottes fortes du Baron, & il étoit occupé à achever ſa parure à la hâte, lorſqu'il vit entrer ſa tante, matrone ſurannée qui l'aimoit auſſi tendrement qu'une mére peut aimer ſon fils. Le terrible ſifflet l'avoit réveillée en ſurſaut, & attirée dans l'appartement de ſon neveu, „ Où allez-vous de ſi grand matin? lui dit-elle: „ Chez *Diane*, répondit *Frederic* empreſſé. O

„ Ciel,

„ Ciel, repliqua la matrone, avant que le jour
„ ait paru! J'eſpére au moins que vous ne ſor-
„ tirez pas à jeun. Oublieriez-vous ainſi ce que
„ vous devez à votre famille & à votre naiſ-
„ ſance! Feu votre pére qui ſçavoit vivre ne
„ ſortit jamais ſans s'être muni d'un bon dé-
„ jeuné, & il laiſſoit avec raiſon les fatigues
„ accablantes au vil payſan. Que voulez-vous,
„ mon fils? Ordonnez." L'ardent Baron n'écoute rien; il baiſe la main de ſa tante, deſcend l'eſcalier avec précipitation, & s'élançant avec adreſſe ſur ſon cheval, il part comme un trait, ſuivi de *Pierre*. La matrone ſe lamente, & ſes yeux baignés de larmes ſuivent ſon cher neveu auſſi loin que ſa vûe éraillée peut s'étendre.

CHANT QUATRIEME.

L'Aurore, étendant ſes doigts de roſe, avoit levé le ſombre rideau de la nuit. Elle ſortoit radieuſe de ſa couche odoriférante, & l'on voyoit les aſtres diſparoître. L'étoile du matin chaſſant devant elle leurs troupes brillantes, fermoit la marche, & ſortoit la derniére du Ciel. Au fond du village, abondant en troupeaux, le pâtre matinal faiſoit retentir ſa corne bruy-

ante,

ante, & réveilloit les fermiéres par le claquement perçant de son fouet. Les bœufs & les génisses sortant des étables couroient rapidement grossir le troupeau. On en voyoit de noirs, de rouges, de bigarrés; & tous avoient quelque chose, soit dans la taille, soit dans la couleur, qui désignoit le lieu de leur origine. *André*, le cocher, entra dans la remise, ôta la toile cirée du PHAETON, saisit le timon, & avança tout seul la brillante voiture dans la cour.

On n'a jamais rien vû de plus beau, & l'aurore elle-même en parut jalouse pour son char, qui, mis auprès, ne paroissoit qu'un équipage gothique. La forme en est pittoresque. Une coquille dorée en compose le corps. Derriére s'éléve un Négre; sa tête est ornée d'un turban d'argent, & le parasol entouré de franges d'or qu'il tient dans sa main, sert d'impériale. Les roues couleur de pourpre sont plus légéres que celles du char de *Neptune*.

Le rapide PHAETON ne laissera point de traces dans le sable, &, semblable aux doux zéphirs, à peine courbera-t-il les tendres pointes de l'herbe couverte de rosée. Par les soins d'*André*, un goudron balsamique abreuve les

roues

roues altérées, & la broſſe enléve ſous ſes mains la pouſſiére cachée dans les enfoncemens de la ſculpture & entre les rayons artiſtement travaillés. Le vigilant cocher achevoit ſon ouvrage, & venoit d'aſſurer les aiſſieux, lorſque le généreux Baron parut ſoudain dans la cour du Château, où il entra au grand galop.

Frappé de la vûe du PHAETON, & craignant l'accompliſſement du ſonge qu'il vient d'avoir, il dit bruſquement au cocher: „Qui „va ſe ſervir de cette voiture? *Diane*, lui répond *André*. » *Diane*! reprit le Baron, & » ſon pére peut le permettre!“ *André* hauſſa les épaules, & ne dit mot.

„Bon jour, bon jour, Baron, s'écria le Colonel, dont la voix ſe fit entendre au même inſtant. „D'où viens-tu de ſi grand matin? continua-t-il en chargeant ſa pipe. „Monſieur le „Comte, répondit le Baron, je viens ſauver „votre fille. Vous êtes bien ſenſé, Monſieur „le Comte! Comment avez-vous pu lui per„mettre de conduire elle-même cette voitu„re? J'ai un preſſentiment funeſte de la témé„rité de *Diane*, &, s'il faut ajouter foi aux „ſonges, l'avanture ne peut être que tragi„que. Tu parles bien, mon garçon, répondit

dit le vieillard ; „ mais quand tu parlerois en„ core mieux, j'ai donné ma parole. Si tu „ peux, mon fils, la détourner d'une entrepri„ se aussi périlleuse, je t'en aurai une obliga„ tion éternelle ; mais si elle persiste à vou„ loir la tenter, je ne suis plus maître de m'y „ opposer. Au moins, répondit le Baron, par„ tagerai-je les périls avec elle. Je veux bien „ qu'elle conduise son char. Mais, en cas „ que les impétueux étalons tentent de pren„ dre la fuite & de se mettre en liberté, mes » mains plus robustes & plus exercées que cel» les de *Diane*, seront prêtes à saisir la bri» de, & à détourner des malheurs que je ne » prévois que trop. «

Il dit ; & le pére joyeux l'embrassa avec tendresse. Cependant le cœur du Baron palpitoit du désir de voir sa belle *Diane* ; mais elle étoit encore à sa toilette, où de nouveaux appas naissoient pour elle sous les mains industrieuses de *Jeanneton* ; elle parut enfin. Son habillement, semblable à celui de la Déesse de la Guerre, ne nuisoit point à ses charmes, dont la douceur & l'éclat l'auroient fait prendre pour *Cythérée*.

De grosses boucles noires nouées négligemment

ment par un ruban couleur de perle, flottoient sur ses épaules. Sa gorge éblouïssante étoit entourée d'un col de satin noir, & un panache éclatant ombrageoit sa tête. Des gants d'homme déroboient à la vûe ses mains délicates, & donnoient de la grace à l'air impérieux avec lequel elle tenoit un long fouet, dont la verge de baleine étoit enrichie d'or. Ainsi parée, elle se présenta d'un air héroïque devant son pére. Il ne put s'empêcher de lui sourire, & le Baron resta interdit à la vûe de ses nouveaux attraits. *Jeanneton* servit bientôt le caffé, & la surprise fit place à la conversation. » Gracieuse *Diane*, dit le Baron, » c'est avec étonnement que j'ai » appris l'entreprise périlleuse que vous avez » formée. Un songe affreux m'arrachant au » sommeil, j'ai pensé crever mes chevaux pour » arriver avant que vôtre témérité eût rendu » mes avis inutiles. Ecoutez-les, chére *Dia-* » *ne*, si vous m'aimez. Supposé que vous soy- » ez inébranlable dans la résolution de condui- » re vous-même des coursiers farouches, per- » mettez au moins que je prenne place à vos » côtés. « Ces mots firent briller un rayon d'espérance dans le cœur de *Jeanneton*, qui ne s'étoit qu'à regret déterminée à accompagner no-

tre

tre héroïne. Elle composa son visage, & addressant la parole à *Diane* : » Le beau Baron, lui dit-elle » vous prieroit-il en vain ? Il est » de votre gloire qu'il se place à vos côtés. » Quel nouveau triomphe pour vous, lorsqu'a» bandonnant à vos mains des rênes que les » siennes devroient tenir, il semblera par son » inaction reconnoître la supériorité de vôtre » addresse ! « Ce discours séduisant flatta la vanité de *Diane* ; son cœur parut s'épanouïr, & l'incarnat de la joye se répandit sur son visage. Ainsi, lorsque l'haleine caressante du Zéphire entr'ouvre le sein de la rose, elle déploye ses feuilles vermeilles & se pare de tous ses trésors. Le Colonel se joignit à *Jeanneton*, le Baron redoubla ses instances, & *Diane* fut enfin forcée de se rendre à leurs désirs. Elle consentit donc qu'il se plaçat à ses côtés ; mais elle lui fit en même tems promettre qu'il ne prendroit les rênes que dans le dernier danger. Le Baron transporté de joie baisa la veste de l'Amazone.

Dans le même instant, on entendit les étalons pétulans conduits par la main connue de leur cocher, danser, sauter & faire retentir le pavé sous leurs courbettes. *Castor* hennit le pre-

premier; *Pollux* à la belle criniére le suivit bientôt. A l'ardeur impatiente avec laquelle ils secouoient les aigrettes dont leurs têtes étoient ornées, *Diane* sentit son courage ébranlé, & se félicita intérieurement de la compagnie du Baron.

Déja les deux amans sont montés dans la voiture, & *Diane* s'est emparée des rênes. Les étalons partent au premier signal, & font voler le PHAETON dans la plaine.

CHANT CINQUIEME.

Comme un ouragan furieux, courant sur les vagues écumantes de l'Océan, mêle la lueur affreuse des éclairs & de la foudre à l'obscurité dont il envelope le Ciel, ainsi les coursiers, en traversant les campagnes, souffloient le feu par leurs naseaux, & couvroient le Baron & *Diane* d'un nuage de poussiére. L'intrépide héroïne n'abandonne point les rênes, & s'aplaudit de l'inaction à laquelle son adresse condanne le cavalier qui l'accompagne. Ainsi, lorsque les deux armées sont aux prises, l'on voit, aux échecs, la fiére épouse maîtriser le Roi, & décider de sa destinée: tandis qu'elle met en œuvre des stratagêmes nouveaux, qu'elle en-

entre dans là mêlée, & que traverſant comme un torrent toutes les régions de l'échiquier, elle porte la mort de toutes parts, le Monarque, entouré d'une troupe d'eunuques, étale une pompe inutile, & laiſſe travailler pour ſa gloire. Le Baron ne ſupporta cependant qu'avec indignation la honte de ne pas donner lui-même la loi à de ſi nobles courſiers. Ils s'effarouchérent trois fois, & trois fois il chercha à faire paſſer les guides des mains de *Diane* dans les ſiennes; mais la Belle, jalouſe de ſes droits, ſçut les conſerver, & continua de voler au grand galop.

L'Envie ne put voir ſon courage ſans frémir, & jura de nouveau ſa perte.

Non loin du chemin que tenoit *Diane*, étoit ſur la droite un étang couronné d'aulnes & de peupliers. Une blonde Siréne, nommée *Waſſer-Nixe*, en habitoit les eaux, & venoit ſouvent ſur les bords peigner ſes cheveux dorés. La perfide Nymphe avoit attiré déja par ſon chant enchanteur maint & maint beau garçon venu ſur ces rives pour pêcher à la ligne ou pour ſuivre les canards ſauvages à travers des roſeaux. Après les avoir charmés par ſa voix ſéduiſante, elle les entraînoit ſous les eaux &

les

les transportoit dans son palais souterrain. Là, comme en font foi les nourrices & les sevreuses, ces jeunes victimes, renfermées dans des étables, sont engraissées avec des dragées & des gâteaux, & couvrent ensuite la table de la Syréne. L'Envie l'alla trouver, & lui dit: » La plus belle des *Nixes*, ne vous occupez-» vous donc plus qu'à peigner vos cheveux dorés? » Voyez ce nuage de poussiére qu'élévent des » coursiers rapides, & au travers duquel perce » l'éclat d'une brillante voiture. Une jeune mor-» telle conduit dans son char un jeune homme, » beau comme l'Amour. Si ce bel *Adonis* ten-» te vos désirs, excitez la curiosité de la belle » par votre voix enchanteresse. Si, pour la » satisfaire, elle approche de ces bords, je me » charge de répandre l'épouvante sur les che-» vaux fougueux. Ils s'affranchiront avec im-» pétuosité des foibles mains de leur conductri-» ce, le char se brisera, l'amant chéri roulera » dans les flots, & ma vengeance sera satis-» faite. «

La *Nixe* sourit, & bientôt les rivages couverts de verdure retentirent des chants séducteurs de la Syréne. Les brochets voraces quittérent leur proye pour l'entendre, & les car-

pes cessérent de fuir devant ces tyrans des eaux. Ainsi les poissons élevérent autrefois leurs têtes au-dessus de l'onde pour honorer *Saint Antoine*, & pour écouter ses édifians Sermons. *Diane*, appercevant de loin la Nymphe aux cheveux dorés, voulut l'entendre de plus près. En vain le Baron l'avertit tendrement du danger; entiére dans ses volontés, elle pousse le PHAETON sur les bords de l'étang. Le poison de l'avoine infectée avoit passé dans le sang des coursiers. Il bouillonnoit dans leurs veines gonflées, & les étalons effarouchés par l'Envie qui leur présentoit ses serpens, prirent la fuite en écumant de fureur. Le courageux Baron s'empare des guides, & déja leur course commençoit à se rallentir, lorsqu'une roue quitta l'aissieu. *Diane* tremblante glisse, & tombe dans l'étang. Le Baron saute du char & la retire des eaux dans l'instant où la *Nixe* accouroit pour se saisir de sa proye. *Diane* toute mouillée se trouve dans les bras du héros. Le premier regard qu'elle jetta sur lui, exprima toute sa reconnoissance. » Mon cher Fréderic, lui dit-elle en reprenant ses esprits égarés, » cher amant, qu'il est doux pour moi de vous » devoir la vie! C'est avec justice que le sort

» con-

» confond mes projets audacieux ; ſans vous, » je ſucombois à un châtiment mérité. Ah, » cher *Frederic*, avec quel excès ne dois-je » pas vous aimer ! « Le Baron enchanté remercia la Belle attendrie par un baiſer plein de feu. Enſuite, après avoir appuyé ſa maîtreſſe chancelante contre un orme diſcret, il vole aux courſiers qui s'étoient arrêtés près du chemin. *Frederic* s'en approche en les flattant ; il les raméne, ainſi que le char délabré, aux pieds de *Diane*. Le Baron retire la roue qui étoit tombée dans l'eau, & qui heureuſement n'avoit point quitté les bords de l'étang. Il rajuſte la voiture du mieux qu'il peut, y remet ſa charmante *Diane*, & s'empare lui-même des guides.

Les étalons ſentant alors le bras nerveux de leur conducteur, obéiſſent à ſa voix impérieuſe. *Frederic*, fier d'avoir ſauvé du trépas l'objet qu'il adore, raméne la belle *Diane* au château du Comte ſon pére, tel que *Pluton* qui conduiſit la fille de *Cérès* ſur les bords du *Styx*, en dépit de *Cyané* qui s'oppoſoit à ſon ardeur. L'Envie, furieuſe d'avoir échoué dans les projets de ſa rage, alla de déſeſpoir s'emparer

de l'ame d'un *Bentley*, * qui jaloux des notes de quelque érudit plus jeune que lui, eſt mécontent de ſon propre individu & de toute la race humaine.

Au bruit du PHAETON rentré dans la cour du château, le Colonel vint recevoir ſa fille, qui pleine de confuſion perça la foule pour ſe jetter dans ſes bras.

Cependant, le Baron, indigné de la trahiſon des courſiers, léve ſon bras vengeur, & punit les rebelles. Le fouet tombe ſur eux à coups redoublés, & des ruiſſeaux de ſang coulent de leurs dos écorchés. Le Baron les remet enſuite à *André*, qui en les remenant à l'écurie ſecoue leurs mords avec violence, & déchire les bouches indociles des mutins.

Jeanneton conduiſit ſa maîtreſſe devant ſa toilette, & lui ôtant ſon habillement guerrier, lui fit reprendre des ajuſtemens plus convenables à ſon ſexe. Elle ſe revêtit, comme les Anges, de la couleur de l'innocence, & une cornette modeſte lui rendit cette douce timidité

* *Bentley*, Commentateur farouche qui a eu des querelles ſi vives & ſi groſſiéres avec *Cuningham*, autre Commentateur, qui étoit plus jeune que lui.

té dans laquelle la plus belle moitié de l'Univers doit toujours mettre sa puissance.

Un festin, auquel présida la joye, suivit la toilette, & l'union des jeunes amans y fut arrêtée. L'étang conserve encore par son nom le souvenir du malheur arrivé sur ses bords, & on l'appelle jusqu'à ce jour le *Lac de Diane*: nom instructif & redoutable pour les Belles qui, trop hardies dans leurs désirs, veulent franchir les bornes préscrites à leur séxe.



ARTICLE QUATRIEME.

OBSERVATIONS SUR LA VRAIE PHILOSOPHIE. *

PResque tous les siécles ont eu des dénominations particuliéres, tirées des objets ou des événements qui les ont remplis. Aucun n'a été aussi consacré à la Philosophie que celui où nous vivons; on parle d'elle, on s'en occupe, les conversations s'y rapportent, les écrits en sont pleins, les hommes de tous les états y prétendent, les femmes s'en piquent; & des diverses conditions qui partagent la société, celle des Philosophes, autrefois la moins nombreuse, est aujourd'hui la plus étendue & la plus accréditée. On ne peut d'abord qu'y applaudir; la Philosophie est la mére de toutes les sciences, la source de toutes les vertus; & s'il n'y a pas plus d'abus dans la chose que dans le

* Par Mr. l'Abbé *Pernetti.* Le portrait du vrai Philosophe ressemble à tous égards à celui qui l'a tracé dans ce discours.

le mot, si la vérité répond au titre, ce siécle est le plus savant & le plus vertueux de tous les siécles.

Mais comme on abuse des meilleures choses, que les plus excellentes sont précisément celles qui courent le plus de risque, qui s'accommodent le moins de l'imperfection humaine & qui souffrent de la plus petite altération, établissons les vraies notions de la Philosophie, faisons-en un tableau qui lui ressemble, & laissons ensuite cette foule de Philosophes nouveaux apprécier leur mérite, ajouter ou retrancher à la qualité qu'ils prennent, & s'exécuter eux-mêmes sur un attribut d'autant plus honorable qu'il comprend l'homme tout entier, soit qu'il pense, soit qu'il agisse; l'objet de la Philosophie étant également de penser juste & de faire bien. Ces derniers mots regardent deux facultés, que la Philosophie se propose de perfectionner: deux places, qu'elle doit remplir dans l'homme, pour arriver au terme de ses désirs bienfaisants pour l'humanité, je veux dire l'esprit & le cœur. Défions-nous de toute Philosophie qui n'opère que sur l'un ou sur l'autre; la premiére n'empêche pas la production des monstres, & la seconde celle des en-

 tou-

touſiaſtes, pareillement éloignés de la vraye Philoſophie, qui fait les ſages.

Il faut l'avouer : on a donné dans tous les temps trop d'étendue au mot *Philoſophie*, ou, pour mieux dire, on s'eſt trompé ſur la fonction qui lui eſt propre; on a cru la voir où elle n'étoit pas. Ce nom, le plus beau des noms, a été prodigué; on en a récompenſé les hommes extraordinaires & ſinguliers; on l'a avili en le prodiguant, & il s'eſt vû accordé à une infinité de gens qui ne le méritoient pas, qui le deshonoroient, qui l'expoſoient aux ſatyres les plus améres, aux traitements les plus mépriſants.

On ne change point la nature eſſentielle des êtres, quelqu'application qu'on en faſſe; ſi la métamorphoſe du fer en or paroît encore impoſſible à de très-grands Phyſiciens, les êtres ſpirituels, moins à la portée des mains des hommes, ſont plus à l'abri de tout changement, & leur conſtitution eſt immuable.

Les diverſes Sectes des Philoſophes, leurs ſyſtêmes, leurs inventions même ſe décorent mal à propos de la Philoſophie, qui les condamne preſque tous; leurs contradictions, leur ſucceſſion, leur chute dépoſent contre eux: la

plû-

plûpart de ces Auteurs, à ne les envisager que sous l'aspect le plus avantageux, n'ont droit tout au plus qu'au titre d'hommes laborieux, savants, ingénieux; ils ont fait plus de mal que de bien; ils ont établi des erreurs; ils auroient moins nui à la Nature en restant dans l'inaction qu'en produisant ces volumes immenses, qui ne disent rien, ou qui ne disent que ce qui n'est pas.

Il n'en est point de la Philosophie comme de ces Sciences formées de plusieurs connoissances dirigées à un même objet; on peut être plus ou moins savant, sans cesser de l'être absolument. Il est impossible de conserver le nom de Philosophe, en raisonnant mal ou en agissant mal sur quelque point que ce puisse être: en un mot, la Philosophie n'est point une science, c'est un moyen d'y parvenir; ne la tirons point de sa véritable essence, elle n'a pas besoin qu'on lui cherche des prérogatives étrangéres; toute occupée de l'esprit & du cœur de l'homme, elle s'employe à rectifier l'un & à purifier l'autre; elle porte un flambeau qui éclaire l'esprit, pour le préserver de l'erreur, & qui échauffe le cœur pour l'animer à la vertu. Comme elle ne peut souffrir dans le premier au-

aucun principe erroné, elle ne laiſſe dans le ſecond aucun vice.

Qu'on ne m'accuſe pas d'une ſévérité mal entendue, je m'en rapporte à la définition avouée de la Philoſophie : être Philoſophe, c'eſt aimer la ſageſſe ; cette ſageſſe a deux branches, ſageſſe de raiſon & ſageſſe de conduite. Ainſi donc les erreurs de l'entendement & la corruption des mœurs ſont incompatibles avec la Philoſophie, l'éloignent, lui font une véritable guerre & la détruiſent tout-à-fait. Comment parvenir, dira-t-on, à cet état ſublime? On ne peut donc être Philoſophe ſans ſavoir tout, & ſans être exempt de paſſions? Quel eſt l'homme ici-bas qui oſe y prétendre? Objection frivole, & dont la réponſe ne ſervira qu'à éclaircir la vraie nature de la Philoſophie. On peut être Philoſophe ſans ſcience, & l'on peut être Philoſophe avec des paſſions. La Philoſophie n'eſt inacceſſible à perſonne ; elle n'éxige point de prodiges. Tout homme qui raiſonne juſte eſt Philoſophe ; tout homme qui ſurmonte ſes paſſions l'eſt auſſi. N'éxagérons ni ne bornons la Philoſophie ; rapportons-nous-en à ſes opérations les plus grandes & les plus ſimples.

Tou-

Toutes les Sciences, tous les Arts ont des ſphéres particuliéres qui les renferment; leurs travaux ſont auſſi différents que les objets qui les occupent. La Philoſophie ſeule embraſſe tout, préſide à tout, perfectionne tout. Le beſoin, le hazard même ont fait des découvertes: que deviendroient-elles ſans la Philoſophie qui les conduit, à qui il appartient de les mener à la perfection? Elle a ſur les eſprits cette monarchie univerſelle, dont il n'y a point d'éxemple ſur la terre; les facultés de l'ame, qui paroiſſent les plus indépendantes d'elle, ne peuvent s'affranchir de ſes loix; le monde entier eſt un objet proportionné à ſa puiſſance; le Ciel, la terre & les mers ſont ſoumis à ſon empire; elle marque de ſon ſceau tout ce qui s'y paſſe de grand, de bon & d'utile aux hommes; ce qui ne porte pas ſon empreinte n'a que l'éclat de ces feux qu'on voit naître & périr. Le temps, qui détruit tout, reſpecte les monuments qu'elle a élevés; l'immortalité même eſt ſon ouvrage.

De ces vues générales, ſi avantageuſes à la Philoſophie, paſſons aux effets qui la couronnent & qui ſont la preuve de ſa gloire. Le Roi ſur ſon trône a beſoin d'elle pour rendre

ſon peuple heureux, & pour l'être lui-même: vous ne ſerez heureuſes, diſoit l'Antiquité à toutes les Nations, que lorſque les Rois ſeront Philoſophes, ou que les Philoſophes ſeront Rois. N'eſt-ce pas elle qui apprend à ces Maîtres du monde l'objet eſſentiel de leur état, qui leur ſuggère les moyens les plus efficaces de le remplir, qui écarte les préjugés monſtrueux de l'éducation intéreſſée qu'on leur donne, qui léve le maſque à l'hypocriſie & à la flatterie qui les entourent, & qui leur préſente le miroir de la vérité qui peut les éclairer?

Le Laboureur ſe ſert de la Philoſophie ſans la connoître; il ne doit peut-être la ſtérilité de ſon champ qu'à l'opiniatreté héréditaire de ne vouloir pas faire autrement que ſes Péres. Que n'ont pas valu aux hommes l'expérience & l'obſervation, deux reſſorts que la Philoſophie employe pour découvrir la vérité? Progreſſion lente, mais aſſurée, aſſortie au caractére de l'eſprit & la moins ſujette à l'illuſion.

Je la vois guider le Géometre dans le labyrinthe des calculs, lui apprendre ceux qu'il doit préférer pour parvenir plus facilement à la démonſtration qu'il cherche; je la vois, ce

qui

qui eſt plus précieux encore, lui montrer à rendre ſa ſcience utile; c'eſt elle qui le tire de ſes méditations abſtraites, qui l'engage à faire des établiſſements nouveaux, à conſtruire des machines inattendues, qui accélèrent ou qui forment même l'abondance.

C'eſt avec ſon flambeau que le Phyſicien examine les ſyſtêmes du monde, qu'il étudie la nature, & qu'il ſe forme les idées les plus claires qu'il peut en avoir; malheur à lui s'il le laiſſe éteindre, & ſi au lieu de la lumiére pure qu'il en tiroit, il ne ſe ſert que des lueurs que lui fournit une imagination échauffée par la curioſité & enorgueillie par l'amour propre.

Elle conduit le Téleſcope, qui fait deſcendre le firmament ſous nos yeux; & la Bouſſole, qui guide le Pilote au milieu des eaux. L'Aſtronomie eſt née, ſi l'on veut, de l'oiſiveté, & la Navigation de l'intérêt. Leur naiſſance ne les dégrade point aux yeux de la Philoſophie; elle aide à leurs progrès; elle ne craint point de faire ſervir les paſſions à enrichir l'eſprit.

La Morale, qui s'occupe à les vaincre, emprunte de la Philoſophie ces oracles qui conſtituent les gouvernements, qui aſſurent les

avanta-

avantages de la ſociété. Les Légiſlateurs, qui ont éterniſé leurs noms par leur ſageſſe, lui doivent la célébrité dont ils jouïſſent.

L'éxamen des Etres, de leurs attributs, de leurs facultés, la génération des idées, leur ſucceſſion, les compoſés qui en réſultent, ſoumettent encore à la Philoſophie la Métaphyſique, cette ſcience profonde, qui fait abſtraction des corps, qui paroit ne vivre que dans une région céleſte, & qui, ſans la Philoſophie dont nous parlons, reſſembleroit plutôt au délire d'un homme qui rêve, qu'à la méditation d'un homme qui raiſonne.

On feroit tort à la Philoſophie, ſi l'on croyoit que la ſcience, qui a Dieu même pour objet, mépriſe ſon ſecours; elle emprunte ſes armes pour terraſſer ſes ennemis. La Philoſophie apprend encore à l'Orateur à dépouiller les vérités qu'il annonce, des ornements faſtueux qui les étouffent; elle le guide dans le choix des moyens de perſuader; elle lui défend de courir après cette gloire humaine, qui enléve à la Religion celle qu'elle mérite, & la ſeule qu'il doit rechercher.

Les Loix, qui ſont ſon ouvrage, reclament ſon ſecours dans le Temple de la Juſtice; elle

en

en est l'interprète véritable. Que les hommes n'imputent qu'à eux les victoires odieuses que remporte tous les jours la chicane.

C'est pour n'être pas écoutée que les disputes s'éternisent dans les écoles où elle devroit régner, que les opinions les plus insensées ont eu des Sectateurs & des Martyrs.

Quoiqu'elle voye couler avec peine le sang des hommes, elle instruit le militaire qui l'implore; elle dirige sa valeur; défendre & attaquer sont ses leçons : la Victoire lui doit le plus grand nombre de ses trophées, & le Héros l'admiration qu'il mérite.

Toute sévére qu'on peint la Philosophie ou qu'on la suppose, elle sourit aux productions agréables de l'esprit. Les Talents & les Arts, qui recherchent son secours, sont assurés de leurs succès. Le Goût, qui immortalise les ouvrages, le Goût, qu'on croit indépendant des régles, supérieur aux raisonnements, ne peut se passer d'elle: nous nous tromperions nous-mêmes, si la beauté de ses productions éblouissoit nos yeux, & ne nous permettoit pas d'y voir le doigt de la Philosophie qui le conduit.

Quelle image se fait-on de la Philosophie, faute de la connoitre? La dureté, la sécheresse,

ſe, la triſteſſe ſemblent être ſon apanage, & ce ſont ces mêmes affections de l'ame qu'elle cherche à corriger.

Parce qu'elle gémit de ne pouvoir rendre tous les hommes juſtes & ſages, il ne faut pas croire qu'elle ſupporte ſans peine ceux qui ſont ſauvages, miſantropes, inſociables; elle n'avoue pas tous ceux qui ſe diſent ſes diſciples: l'eſprit, qu'elle guide, mérite ſeul de plaire; comme elle l'éléve à ce qu'il y a de plus ſublime, elle ne refuſe pas de le former à ce qu'il y a de plus aimable.

Demander s'il faut employer la Philoſophie par-tout, c'eſt demander s'il faut ſe ſervir toujours de ſes yeux: qu'eſt-elle donc cette Philoſophie, ſi elle n'eſt pas faite pour aider l'eſprit depuis les plus petites opérations juſqu'aux plus grandes? Heureux les enfants qui la ſucent en naiſſant, & les vieillards qui meurent dans ſon ſein! Vous méconnoiſſez le beſoin que vous en avez & la valeur des ſecours qu'elle fournit, ſi vous croyez qu'il y a un temps de la vie qui peut ſe refuſer à ſa conduite.

Loin d'ici ces diſtinctions imaginaires entre la Philoſophie naturelle & la Philoſophie acquiſe; il n'y en a qu'une, ſoit qu'elle ſoit l'effet d'un

d'un esprit juste & précis qui tient toujours le chemin le plus droit pour aller à la vérité; soit qu'elle dépende d'une exacte application des principes qu'elle donne pour discerner le vrai du faux, le bien du mal, l'honnête de ce qui ne l'est pas; soit enfin que renfermant ces deux espéces, elle se forme de l'une & de l'autre, & devienne cette lumiére vive, qui s'aide de ce que les qualités de l'esprit peuvent lui fournir & de ce qu'elle tire de l'étude & du travail. Reconnoissez-la à cette image, vous qui la cherchez encore, ou qui, la formant d'après vos idées fausses, l'avilissez au lieu de l'ennoblir, la peignez ce qu'elle n'est pas, & la proposez plutôt pour revolter les hommes contre elle que pour lui gagner tous les cœurs. On n'est point Philosophe parce qu'on croit l'être; c'est un nom qu'il faut mériter; & il en coute pour dépouiller son esprit des nuages qui l'obscurcissent, & pour préserver son cœur des déréglements qui le corrompent.

Se plaindre qu'on pousse l'esprit philosophique trop loin, c'est sans doute faire le procès aux Hommes; il ne peut être fait à la Philosophie, elle n'abuse de rien: si les Hommes

ſont foibles & ſujets à l'erreur, ce n'eſt pas à elle qu'on doit s'en prendre; elle ne doit pas être accuſée des chûtes de ceux qui ſe diſent Philoſophes, ils ceſſent de l'être au moment même qu'ils tombent dans l'erreur; s'écarter du vrai, c'eſt s'éloigner d'elle, c'eſt l'offenſer que de faire des fautes.

Etre trop Philoſophe dans le ſens qu'on le dit ſouvent, c'eſt donc ne l'être pas aſſez, puiſque ce n'eſt pas ſe ſervir de la Philoſophie pour corriger les excès dont on eſt coupable. Laiſſons comparer la Philoſophie au Soleil, qui éclaire l'univers; elle opére ſur les eſprits ce qu'il n'opére que ſur les corps; elle n'eſt point ce feu qui, en contribuant à la production des êtres, les conſume quelqueſois; qui ne ſait proportionner ni ſa flamme ni ſa chaleur, qui réglé à la vérité dans ſa courſe, ignore le bien & le mal qu'il fait; prodigue de ſes dons il en laiſſe le ſuccès au hazard & ne peut apprendre à perſonne à s'en ſervir. La lumiére bienfaiſante de la Philoſophie ne ſe contente pas d'éclairer ceux qui aſpirent à la vérité, elle régle encore leur marche, elle fixe leurs connoiſſances.

L'homme reſteroit aveugle, malgré ſa curioſi-

riosité; l'infinité des objets qui s'offrent au désir qu'il a de savoir, l'éblouït, le dégoûte, le confond, ou ne lui donne qu'une science difficile, qui produit un cahos inexplicable. Il y a peut-être plus d'écueils à craindre dans le chemin de la Science que dans l'état d'ignorance: cette vérité, si c'en est une pour la multitude, n'en est pas une pour ceux dont la Philosophie assure la conduite, & elle devroit assurer celle de tous les hommes.

L'ordre & la méthode sont les garants des succès qu'elle annonce; ce n'est point la Nature qui lui a servi de modéle dans ses ouvrages, sa maniére est obscure; nous ne jugeons d'elle que par ses productions, & nous soupçonnons plutôt qu'elle est admirable dans sa pratique que nous ne le voyons en effet. La Philosophie n'a besoin de couvrir la sienne d'aucun mystére pour la rendre respectable, elle n'inspira point ces prétendus Philosophes, dont il falloit étudier long-temps le langage avant que d'appercevoir les vérités qu'ils enseignoient.

C'est d'après elle que ce Génie créateur, à qui on a prodigué & enlevé successivement la gloire de l'être, a établi la méthode de raisonner, qui a dissipé la nuit d'ignorance dans la-

quelle nous marchions sans avancer & même en reculant : elle a été l'aurore du jour qui nous luit. Combien de phantômes & de préjugés qui avoient séduit & tyrannisé nos Péres, se sont évanouïs aux rayons de sa lumiére! En permettant d'avouer ce qu'on connoît, elle a défendu de prononcer sur ce qu'on ignore, éloignée de ceux qui doutent de tout, comme de ceux qui ne doutent de rien. La Philosophie regarde en pitié ces diverses Sectes qui ont partagé le monde; elle se croiroit offensée si on l'associoit aux extravagances de leurs systêmes & aux scénes ridicules qu'elles ont données. L'injustice la plus criante qu'on lui fasse, parce que c'est la plus opposée à ses principes, c'est de croire qu'elle favorise ces esprits forts, qu'on caractériseroit mieux en les nommant esprits foibles, qui font gloire de tout savoir, qui soumettent à leur examen ce qu'ils ne voyent ni ne peuvent voir, & qui du tribunal que l'orgueil leur érige, prononcent hardiment sur les objets les plus impénétrables à leurs lumiéres, qui croyent enfin que ce qu'ils ne peuvent pas comprendre ne peut pas exister. N'est-ce pas moi, leur dit la Philosophie, qui vous ai fait remonter jusqu'à une

cause

cause premiére, de laquelle tous les êtres dépendent comme de leur source? qui, en vous faisant ensuite descendre jusqu'à vous, ai établi cette disproportion infinie qui se trouve entr'elle & vous, disproportion qui vous ôte tout moyen de censurer sa conduite, de juger de ses décrets, d'examiner même son pouvoir? N'est-ce pas moi qui en vous démontrant l'impossibilité d'avoir des connoissances détaillées de son essence, vous ai borné à obéir à sa loi? qui, en vous découvrant votre foiblesse dans les choses naturelles, vous ai appris à ne pas vous mêler de discuter celles qui sont surnaturelles? N'est-ce pas moi enfin qui vous ai fait sentir la contradiction où vous tombiez, lorsque vous avez mieux aimé croire l'ame matérielle, la matiére capable de penser, que de croire l'union d'une puissance spirituelle avec une puissance matérielle? La Philosophie n'a qu'un systême, elle n'en a jamais admis d'autre, malgré la multitude de ceux qu'on lui a prêtés; elle veut voir ce qui est l'objet de sa lumiére, ce qui lui est proportionné; elle connoit sa portée, elle se défend d'aller plus loin.

Le voile qui cachoit le Saint des Saints aux Israélites, étoit une foible image de celui qui

cache l'Eternel & ses desseins; celui-là pouvoit être levé par l'audace & par la force; tous les efforts humains ne peuvent rien contre celui-ci. Un aveugle peut aspirer à voir le jour; Hommes, vous ne pouvez aspirer à voir la lumiére de Dieu. Sentez la foiblesse de vos yeux, mais n'essayez pas de la surmonter; une nuit plus noire encore vous priveroit du peu de jour dont la Philosophie vous fait jouïr, & vous jetteroit dans des égarements qui font la la honte de l'humanité; il faut entendre ceux qui, cessant de la suivre, se sont livrés à leur présomption, pour juger des erreurs où ils sont tombés.

Ces fameuses colonnes qui sembloient borner le monde, au-delà desquelles il étoit téméraire d'aller, se ressentoient de la Fable qui les avoit établies. La Philosophie a été la premiére à s'en mocquer; elle ne leur a laissé que le titre fastueux que leur héros leur avoit donné. Il n'en est pas ainsi des bornes qu'elle a fixées à l'esprit humain; elles sont fondées sur la nature même de l'esprit, qui est fini en tout, & que ses attributs, quels qu'ils soient, ne peuvent rendre capable de juger de l'infini.

Semblable à cette Reine que les prodiges de Sa-

Salomon attirérent de l'extrémité de l'Orient pour le voir, & qui au lieu d'éxaminer & de définir ce qu'elle voyoit, le trouva si supérieur à ses lumiéres, qu'elle se contenta de l'admirer: la Philosophie nous méne avec elle jusqu'à notre Auteur; elle admire ce qu'il lui a plû de nous réveler de son essence & de ses ouvrages, & ne se croit pas permis d'en raisonner. Il ne tient pas à elle que la face du monde ne soit changée, que, soumis au Souverain Etre, tous les hommes ne l'adorent, & que cessant de disputer sur des objets placés trop loin d'eux pour les connoître, ils n'employent le peu de temps qui leur est accordé à jouïr de ses bienfaits, & à en mériter de nouveaux par la sagesse de leurs mœurs.

On n'en rapporte pas assez la véritable régle à la Philosophie; sans elle les mœurs sont toujours incertaines, équivoques, plus susceptibles de la corruption que de cette fermeté qui les assure contre l'impétuosité des passions, le torrent de l'éxemple & les caprices de la mode, qui ose quelquefois porter son inconstance jusqu'à elles. On la croit bornée à la perfection de l'esprit, uniquement occupée des sciences, placée dans cette sphère spirituelle où elle dé-

cide en souveraine; on craint de la faire descendre jusques dans le cœur de l'homme, où elle se plait si fort à régner, où elle sait qu'est fixé le vrai bonheur, qu'elle cherche à procurer à tout ce qui respire.

Contemplons-la un moment dans ce sanctuaire; elle en écarte les vices, pour n'y laisser de place qu'aux vertus; elle y fait entrer avec elle l'amour de tout ce qui est bien, incompatible avec tout ce qui est mal; elle y enseigne aux hommes de ne pas faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit, qu'ils sont tous fréres, que l'inégalité, qui met tant de distance entre eux, n'est pas l'effet de la nature, qui est leur mére à tous, mais de la fortune aveugle, qu'on a rendue supérieure à elle, malgré ses injustices, qu'on encense de tant de maniéres, à qui on sacrifie sans cesse; elle y recommande la soumission à l'ordre, l'obéissance aux loix, la patience dans les maux, la modération dans les biens, cette probité indivisible dans son principe, qui ne souffre ni le plus ni le moins dans sa pratique, qui existeroit chez le Philosophe, comme dit Ciceron, quand elle seroit ignorée du Dieu même qui la commande.

Avec

Avec quelle persuasion elle proscrit l'Envie qui trouble l'ame, l'Intérêt qui la captive, la Malice qui la ronge, la Jalousie qui la déchire, l'Ambition qui la dévore, & tous ces vices tolérés qui dégradent si souvent les hommes, qui les associent aux animaux. Je crains de parler de toi, Fanatisme exécrable, qui commets des forfaits qu'on ne peut nommer, ennemi irréconciliable de l'humaine Philosophie, toi qui verses religieusement le sang le plus respectable, qui te reclames d'un nom qui devroit t'épouvanter & te détruire, qui t'autorises enfin d'une Religion qui abhorre le sang autant qu'elle t'abhorre toi-même; fui devant le glaive que la Philosophie tient dans la main, elle ne s'en est jamais armée que contre toi; que ne brille-t-il à tous les yeux pour les dessiller, & leur faire voir dans tout son jour l'horreur de ta conduite! Recourez à la Philosophie, ames foibles, victimes de l'illusion, devenues criminelles & scélerates ou prêtes à le devenir, faute d'être éclairées par elle; venez détester à ses pieds les crimes affreux dont vous vous êtes noircies, ou que vous êtes menacées de commettre; rendez aux Etats, qui ont le malheur de vous posséder, l'ordre & la paix, qui ne

ne peuvent ſubſiſter avec vos principes malheureux. Jettons un voile épais ſur cet horrible tableau, voyons plutôt la Philoſophie chercher à corriger dans les hommes juſqu'aux défauts & aux ridicules qui terniſſent quelquefois les vertus même; voyons-la percer juſqu'à l'extrémité de l'homme, annoncer par le maintien du corps, par la décence, la ſimplicité & l'honnêteté qui l'embelliſſent, ce qui ſe paſſe dans le cœur; déhors plus analogues à la Philoſophie qui les fonde, que la barbe & le manteau; l'air dédaigneux & la malpropreté affectée de ces Philoſophes inſenſés qui croyent en impoſer aux Peuples par leur contrariété avec les uſages reçus, dénaturant ainſi les maximes invariables de la Philoſophie, qui ne condamne que le mal.

Elle produit dans le cœur ce courage ſi néceſſaire dans le cours de la vie; elle en exclut la crainte aviliſſante par la vue même des dangers ſans nombre dont nous ſommes environnés, & que toutes les précautions humaines ne peuvent détourner toujours. Elle y établit cette tranquillité inaltérable, que les peines exercent & ne détruiſent pas; cette joye précieuſe, fruit d'une conſcience pure, le charme

me de ceux qui la possédent, la consolation de ceux sur qui elle répand ses plaisirs: elle est le principe de toutes ces vertus qui forment les Sociétés aimables qu'on croit si faussement méprisées par elle; la douceur qui tolére, la complaisance qui se prête, l'affabilité qui s'offre, l'amitié qui s'intéresse, la vérité qui se montre, la fidélité qui se tait, la candeur & l'ingénuité qui se déployent, l'esprit qui ne veut que plaire, les connoissances qui ne viennent que quand on les appelle.

C'est de cet assemblage de lumiéres & de mœurs qu'est formé le nom sublime de la Philosophie; refusons opiniatrément de le laisser porter à quiconque souille les lumiéres de l'esprit par les vices du cœur, ou dont les erreurs de l'esprit rendent les vertus du cœur dangereuses & capables d'égarements.

De ce composé merveilleux résulte enfin le bonheur si recherché de tous les hommes, qui n'est rare que parce qu'on le cherche mal, qu'on ne cherche mal que parce qu'on le cherche où il n'est pas & où il ne peut pas être. Il est surprenant que le bonheur étant le contentement de l'ame, comme on ne peut en douter, on se soit imaginé de le trouver ail-

leurs

leurs que chez elle, qu'il pouvoit être attaché à mille objets étrangers, qui après des fatigues inouïes n'ont laissé à ceux qui les suivoient que la honte ou le désespoir d'avoir été trompés.

Quelque systême qu'on embrasse, on doit se convaincre que le bonheur ne peut subsister avec un esprit erroné ou avec un cœur corrompu : son siége est dans l'ame ; cette ame ne peut être heureuse que par l'harmonie de l'esprit & du cœur qui la constituent, & que nous ne distinguons l'un de l'autre que rélativement aux diverses opérations de l'ame même : ces opérations sont de connoître & de vouloir ; elle connoît, par ce que nous appellons esprit ; elle veut, par ce que nous appellons cœur. Il est évident qu'elle ne peut connoître mal & vouloir bien, ou connoître bien & vouloir mal, sans être revoltée & sans souffrir. Ce n'est donc que par l'accord de connoître bien & de vouloir bien, qu'elle peut être heureuse : ce n'est donc que par le secours de la Philosophie, qui éclaire nos esprits & qui purifie nos cœurs, que nous pouvons jouir du bonheur.

Que n'y auroit-il pas à ajouter sur une vérité

rité si importante? Je me suis borné à établir des principes. Puisse la brièveté de ce discours ne faire rien perdre à la véritable Philosophie de l'estime qui lui est due, & insinuer à ceux qui marchent sous ses étendarts, à quel prix ils peuvent se dire ses disciples.



ARTICLE CINQUIEME.

DISCOURS

DE MR. SEGUIER. *

MESSIEURS,

QUand le célébre Académicien que vous regrettez fut admis dans votre illustre Compagnie, il attribua ce glorieux avantage à l'honneur qu'il avoit d'appartenir au grand Corneille. Mais si le hazard de la naissance l'attachoit par les liens du sang au pére du Théâtre, cet éclat héréditaire disparoissoit auprès des titres personnels qui l'avoient rendu digne de votre choix.

Combien suis-je plus obligé, MESSIEURS, de faire un aveu aussi modeste que le sien? Je dois au nom que je porte, l'honneur de m'asseoir aujourd'hui parmi vous; le souvenir du Chancelier Seguier vous a été transmis, il vit

* Prononcé le jour de sa réception à l'Académie Françoise, à la place de Mr. de *Fontenelle*. Ce Discours, & surtout la réponse de Mr. le *Duc de Nivernois*, nous paroissent deux chefs-d'œuvre d'Eloquence.

vit dans vos cœurs, vous avez voulu l'honorer dans un héritier de son nom, vous avez étendu sur moi les sentimens que vous lui conservez, & qu'il mérita, ils ont fait mon titre. Je me hâte de rendre à sa mémoire un hommage public, & dans les transports que vous aviez droit d'attendre de ma reconnoissance, c'est à moi seul, MESSIEURS, qu'il étoit permis de le nommer ici avant le Cardinal de Richelieu, ce génie profond & sublime, qui le premier rassembla les talens dispersés, à qui les Lettres doivent autant que cet Empire, dont le nom vit encore parmi vous avec une nouvelle splendeur dans un héros de sa race; le Chancelier Seguier ajouta à l'éloge de votre fondateur en l'imitant; il se crut heureux de seconder ses vues en concourant à la gloire des Muses, & de pouvoir, en mêlant son nom avec les vôtres, se promettre l'immortalité.

Eh! sur quoi pouvoit-il mieux fonder cette vaste & flateuse espérance, que sur une Compagnie éclairée, faite pour représenter l'esprit de la Nation, pour ajouter à son titre de Guerriére celui de Savante, pour la préserver de la barbarie, pour perpétuer son existence par les lumiéres, & tandis que d'autres Peuples au-

tre-

trefois éclairés comme elle, n'éxiſtent plus que dans les monumens qui nous reſtent de leur génie, lui garantir une immortalité réelle, en fixant dans ſon ſein l'empire du génie & de la raiſon

Un de ſes plus grands Rois, Louis XIV. Protecteur du mérite qu'il ſut connoître, mit le comble à la gloire de cet établiſſement, en lui imprimant la ſienne. Sous ſes regards créateurs, on vit ſe multiplier les génies : il a tranſmis ſa grande ame à notre Auguſte Monarque, & la même faveur a renouvellé parmi vous les prodiges. Pourquoi ne puis-je qu'admirer ? que votre choix ne peut-il créer en moi tout ce qui me manque pour le juſtifier ?

D'autres plus heureux ſont entrés dans ce Temple des Muſes, précédés par d'immortels écrits, nommés dès long-tems par la voix publique. Leurs talens ſupérieurs étoient venus, pour ainſi dire, reconnoître avant eux la place où ils devoient s'aſſeoir. Je parois devant vous, Messieurs, ſous les auſpices d'un nom qui vous eſt cher, mais auquel je n'ai rien ajouté; vous décernez à ma jeuneſſe le prix des travaux d'une plus longue carriére : vous avez violé pour moi cette loi ſévére & juſte, qui ne permet

met d'entrer ici que les lauriers à la main ; je me vois sous ceux qui vous couvrent, associé à vos honneurs sans l'être à votre renommée, & voici le premier moment où choisi par vous je commence à exciter l'envie.

Je sens à la fois le prix & le motif de vos bontés, MESSIEURS, aussi sages dans vos bienfaits, qu'éclairés dans vos récompenses ; c'est en m'honorant que vous avez voulu m'encourager ; vous avez senti combien dans le Sanctuaire de la Justice où je suis placé, j'ai besoin de cette éloquence mâle & victorieuse, digne interprète de la vertu & de la vérité ; combien le maintien des Loix & la défense des opprimés exige de moi cette raison persuasive ; cette énergie, cette force, cet esprit d'ordre & de sagesse qui se réfléchit dans vos Ouvrages ; & qu'en m'approchant de vous ; vous me ferez puiser dans sa source.

Mais à qui succédai-je, MESSIEURS ? A un de ces hommes rares, nés pour entraîner leur siècle, pour produire d'heureuses révolutions dans l'Empire des Lettres ; & dont le nom sert d'époque dans les annales de l'esprit humain ; à un génie vaste & lumineux, qui avoit embrassé & éclairé plusieurs genres, universel par

l'attrait de ses goûts, par l'étendue de ses idées ; & non par ambition ou par enthousiasme ; à un esprit facile qui avoit acquis & qui communiquoit, comme en se jouant, toutes les connoissances ; à un bel esprit philosophe, fait pour embellir la raison, & pour tenir d'une main légére la chaîne des Sciences & des vérités.

Il falloit, dit M. de Fontenelle, décomposer Leibnitz, pour le louer ; c'est un moyen que sans y penser, le Panégyriste préparoit dès-lors pour le louer lui-même. En effet que de différens mérites dans le même Ecrivain ! La Philosophie affranchie par Descartes des épines de l'école, restoit encore hérissée de ses propres ronces : M. de Fontenelle acheva de la dépouiller de ce langage abstrait, de ces surfaces énigmatiques, qui étoient un voile de plus pour ces mystéres, voile épais, imaginé par l'ignorance pour dérober l'absurdité des systêmes, ou par la vanité pour se reserver à elle seule la connoissance de la vérité. Il fit plus, il substitua les fleurs aux épines : c'est ainsi qu'il embellit Copernic & Descartes lui-même, dans la pluralité des Mondes, ouvrage adroitement superficiel, appât qu'il présenta à son siécle, pour ins-

inspirer le goût de la Philosophie. Eh, quelle magie de style ne falloit-il pas pour faire descendre les corps célestes sous les yeux du vulgaire, pour lui en développer toute l'économie d'une maniére si agréable, avec autant d'ordre qu'ils se meuvent, pour proportionner l'instruction à tous les esprits ! C'est un Orphée qui diminue sa voix dans un lieu resserré, qui ne permet point de plus grands éclats.

Il la déploye cette voix savante, propre à tous les tons, dans ces extraits raisonnés, dans ces profondes analyses, dans ces sublimes résultats de tant d'ouvrages de l'Académie des Sciences, lorsque semblable au destin de la Fable, qui ne rendoit ses Oracles que pour les Dieux, il ne parle que pour se faire entendre aux Savans.

Vos lumiéres m'ont déja précédé, MESSIEURS, elles supléent à ce que je ne puis exprimer pour son éloge : on regarda comme un prodige dans le même homme de parler à chaque Savant son langage, de passer si facilement d'une sphére à l'autre ; ne faudroit-il pas que le même prodige se renouvellât en moi, pour le louer d'une maniére digne de ses connoissances & des vôtres, pour effleurer au moins tout ce qu'il aprofondissoit ?

C'étoit au milieu de ces vastes spéculations que né pour l'agrément il en étendoit l'empire ; le même génie qui mesuroit les Cieux avec Galilée, qui calculoit l'infini avec Newton, ressuscitoit encore l'art de Théocrite, ou devenoit le rival de Quinault ; entraîné par la diversité de ses pensées, il évoquoit les morts célébres dans ces Dialogues Philosophiques, où il se plait à présenter les objets dans un jour inattendu, à ôter aux choses les idées accoutumées, non par un esprit dangereusement systématique, qui confondroit les principes avec les préjugés, mais pour nous montrer la folie des prétentions humaines, les méprises de la raison même, & nous apprendre à nous méfier d'une sagesse qui n'est si présomptueuse que parce qu'elle èst bornée.

Mais quels éloges rendre à M. de Fontenelle pour ces éloges si estimés, où non-seulement il sut vaincre le dégout de la malignité humaine pour les louanges d'autrui les plus justes, mais encore se faire de l'art de louer un caractére particulier, & un talent nouveau ; il me semble en ce moment les entendre en foule, tous ces morts fameux, me presser d'acquitter ici leur reconnoissance ; doués d'un dif-

férent mérite & d'une réputation inégale, ils furent portés presque tous au même degré de célébrité par l'éloquence & les lumiéres du Panégyriste, Orateur qui savoit d'autant mieux les louer, qu'il pouvoit être lui-même ou leur émule, ou leur juge.

Il fut le premier qui joignit à la Philosophie des sciences, cette Philosophie de raison supérieure encore au savoir, cette sage liberté de penser, qui d'un côté s'éléve au-dessus des erreurs communes, & de l'autre se renferme dans de justes bornes. Il eut assez de force pour s'affranchir des opinions peu fondées, & assez de sagesse pour en dégager les esprits, en évitant de les heurter de front, plus sûr de les gagner que de les subjuguer. C'est ainsi que dans l'histoire des Oracles il sépara peu à peu la vérité de la superstition; c'est ainsi qu'exempt de passion & d'enthousiasme, il jugea tous les anciens comme Descartes en avoit jugé un d'entre eux, posant les limites du respect qui leur étoit dû, ne reconnoissant d'autorité que le génie, de loi que le sentiment, ramenant les esprits à eux-mêmes, & les débarrassant du joug qui les étouffoit en les captivant. Rangé du parti des modernes, la plûpart ses contempo-

rains, il vit leur gloire ſans jalouſie, quelque près qu'il fût d'eux; il la défendit ſans vanité, quelqu'avantage qu'il aſſurât à leur parti: le mérite de ſes Ouvrages l'auroit encore fortifié contre l'antiquité, quand même il ſe feroit déclaré pour elle.

Attaché au Carteſianiſme par tout ce qu'il avoit cru trouver de vraiſemblable dans ce ſyſtême, & non par ſuperſtition ou par opiniâtreté, il ne refuſa point ſon admiration au grand Newton; il ne fut point au rang de ſes Sectateurs, mais il fut ſon plus illuſtre Panégyriſte.

Qui l'auroit cru, MESSIEURS? la critique qui ſe déchaîne ordinairement contre les Ecrivains célébres, ne lui lança que quelques traits. On put, il eſt vrai, lui reprocher dans pluſieurs de ſes écrits plus de brillant que de goût, plus d'art que de naturel, d'affecter, pour ainſi dire, une certaine galanterie d'eſprit, & même trop d'eſprit; exemple dangereux, en ce qu'il ſavoit plaire par tant d'autres faces, & peut-être par ſes défauts mêmes; mais la critique lui rendit cet hommage, de n'oſer le pourſuivre que dans ceux qui voulurent l'imiter. La ſupériorité de ſes talens couvrit tout: il put compter ſes ennemis & non

ſes admirateurs : l'envie le reſpecta, la renommée ne tint ſur lui qu'un langage ; il jouït de ſa réputation, il jouït de l'avenir même : il vit toute la poſtérité dans ſes contemporains.

Eh ! comment avec un mérite ſi éminent, échappa-t-il aux fureurs de l'envie ? Il dut cet heureux privilége à ſa Philoſophie, à ſa modération, au reſpect que ſes mœurs inſpirérent, à ce caractére doux & liant qui ne revoltoit point l'amour-propre d'autrui, à cet oubli volontaire de ſa ſupériorité, à la juſtice qu'il rendit au mérite : enfin il échappa à l'envie, parce que lui-même ne la connut point. Il vécut tranquille au milieu de ces querelles littéraires, où l'Auteur qu'on attaque expoſe autant ſa gloire en voulant la défendre, que le critique cherche à la ternir en l'attaquant : guerres honteuſes entre la malignité & l'amour propre, qui deshonorent les Lettres, le cœur & l'eſprit !

Le nom de M. de Fontenelle ne pouvoit être reſſerré dans les bornes de ſon pays ; la réputation des grands hommes part d'auprès d'eux, mais c'eſt au loin qu'elle paroit briller davantage ; elle ne parle jamais plus haut, que lorſqu'ils ne ſont point à portée de l'entendre ;

du même essor dont la gloire franchit les tems, elle franchit les lieux; elle n'est guéres immortelle qu'autant qu'elle est générale; son étendue est le sceau de sa durée. Tel fut le triomphe de M. de Fontenelle: les étrangers accouroient ici pour l'entendre, pour pouvoir dire au moins dans leur patrie, je l'ai vû. Un d'eux arrive à peine aux portes de cette Capitale, il le demande avec impatience au premier qu'il rencontre, persuadé qu'un homme connu aux extrémités du monde, ne pouvoit être ignoré d'aucun de ses concitoyens.

Honoré des bontés d'un grand Prince, qui doué comme lui d'un génie universel, étoit le juge le plus éclairé du mérite; admis, si l'on ose le dire, dans sa familiarité, il ne fit point servir à son ambition ou à sa fortune cet excès de faveur. Exempt de l'esprit d'intrigue, inaccessible aux mouvemens inquiets ou violens, ami du bien général, animé du désir de plaire, sachant jouir de tout & de lui-même; né plutôt pour la société que pour un commerce plus intime, elle s'enrichit de ce qu'il eût pu donner à des liaisons particuliéres, à ces panchans estimables, mais dangereux, passions des ames nées trop sensibles, sujettes à s'égarer,

rer, dès qu'elles ne sont plus surveillées par la raison.

Il eût été publiquement révéré à Sparte par son âge; ses talens eussent été négligés peut-être par ce peuple austère qui n'estimoit que la vertu; il fut respecté parmi nous dans tout le cours de sa vie, & à tous les titres.

La vieillesse, ce tems d'affoiblissement qui n'est ni la mort ni l'existence pour le reste des hommes, mérita d'être comptée dans sa vie. Le Ciel en lui accordant un esprit si étendu & de si longs jours sembla reculer pour lui toutes les bornes humaines, & n'enlever qu'à regret à la terre un Sage placé sous deux régnes, pour être à la fois la lumiére & l'ornement de deux siécles, pour pouvoir en comparer les merveilles sous deux Augustes Monarqnes, dont l'un fut la terreur de l'Europe, & l'autre en a été l'Arbitre; l'un passionné pour la gloire, l'autre se partageant entr'elle & l'humanité; l'un fameux par son courage dans les revers, l'autre par sa modération dans les triomphes; l'un justement surnommé LE GRAND, l'autre plus grand encore par le titre de BIEN-AIMÉ.

REPONSE

De Mr. LE DUC DE NIVERNOIS, au Discours de Mr. SEGUIER.

MONSIEUR,

VOtre entrée à l'Académie Françoise rappelle le souvenir de ce bel âge du monde, où la reconnoissance unissoit les hommes par des nœuds indissolubles, de ces tems où le droit sacré de l'hospitalité offroit aux Héros une Patrie partout où leurs ancêtres avoient répandu leurs bienfaits. Nous vous recevons aujourd'hui parmi nous, MONSIEUR, & notre empressement à vous posséder a dû attendre vos désirs; mais vous êtes Académicien né, pour ainsi dire, & vous auriez pû réclamer à titre de patrimoine la place que nous vous déférons en ce jour à tant d'autres titres: car il ne vous a pas suffi, MONSIEUR, d'être annoncé, désigné par la gloire de votre nom, vous avez voulu être précédé par votre réputation personnelle, & j'oserai presque m'en plaindre à vous au nom de l'Académie. Distingué comme vous l'êtes, par des talens rares dans l'exer-

l'exercice d'une Charge qui exige tant de talens, nous ne satisfaisons en vous adoptant que la justice: il ne reste rien pour la reconnoissance que nous devons à notre second Fondateur, & vous nous avez mis dans l'impuissance de nous acquitter envers lui, en nous imposant la nécessité de nous acquitter envers vous; il n'y a personne qui ne connoisse, & qui ne révére ces importantes fonctions du Ministére public que vous remplissez, MONSIEUR, avec tant d'éclat.

Etre en même tems la voix publique & la voix du Législateur, être le défenseur nécessaire de toutes les causes qui intéressent le Prince, & de toutes celles qui intéressent le Public, être l'organe toujours secourable de ceux à qui leur âge ou leur état ne permettent pas de se faire entendre au pied des tribunaux, être dans les affaires contentieuses le dépositaire, l'interprète, l'arbitre des preuves, des argumens, des moyens respectifs, & par-là prévenir souvent & faciliter toujours le jugement du Sénat respectable dont on s'attire la confiance; tels sont les droits qui caractérisent la charge d'Avocat Général, telles sont les fonctions de son ministére. L'imagination s'effraye,

& l'émulation ſe décourage en conſidérant toutes les qualités qu'un eſprit doit raſſembler pour fournir glorieuſement une ſi vaſte carriére: il faut une étendue qui ſuffiſe à la multitude toujours renaiſſante des affaires, une pénétration capable de les approfondir toutes, une perſpicacité qui atteigne juſqu'à la ſubſtance intime d'une affaire obſcure, pour en arracher les moyens déciſifs & victorieux qui auroient échapé à l'œil perçant de l'intérêt, aux parties elles-mêmes; il faut enfin réunir les ſentimens du citoyen, les vûes de l'homme d'Etat, l'érudition du Juriſconſulte, l'ordre & la netteté dans les idées qui caractériſent le grand Magiſtrat, l'éloquence vive & en même tems judicieuſe de l'Orateur le plus conſommé. L'art de bien dire, celui de bien écrire, celui de bien compoſer dont vous venez de faire, MONSIEUR, un ſi bel uſage, ne rempliroient qu'imparfaitement les devoirs d'un Avocat Général; forcé ſouvent par des circonſtances auſſi ſoudaines qu'imprévûes à être éloquent ſans préparation, avouez-le, MONSIEUR, vous avez beſoin de ce talent inné que la nature ſeule peut donner, & dont elle eſt ſi avare; vous avez beſoin de ce rare & admirable inſtinct du génie

nie qui entraîné par une inspiration toujours heureuse, saisit & embrasse à la fois le vrai, le beau, le sublime; vous avez besoin de cette énergie du style que l'étude ne donne point, qui semble participer de l'enthousiasme, & qui présentant les objets sous le point de vûe le plus frappant, pénétre rapidement l'auditeur du sentiment dont l'Orateur est pénétré.

Je n'en dirai pas davantage, que votre modestie se rassure, MONSIEUR; je la respecterai, & je laisse au Public le soin facile de trouver dans l'énumération des talens qui vous sont nécessaires, celle des talens que vous possédez. Cet éloge vraiment digne de vous, a déja prévenu celui que je pourrois faire, & telle est ma destinée aujourd'hui, qu'ayant à traiter des sujets qui seront à jamais célébres dans l'histoire de l'Académie, je ne puis rien dire qui n'ait été dit, je ne puis rien louer qui n'ait été loué, je ne puis que rappeller au Public ses propres idées, & ses propres sentimens.

En effet, si l'heureuse acquisition que nous faisons en vous adoptant, MONSIEUR, est un triomphe public, la perte que nous déplorons en même tems est une perte publique. Nous nous étions approprié le grand homme auquel

vous

vous ſuccédez : dans nos faſtes nous jouiſſions de ſa gloire, dans notre Société de ſes vertus ; il étoit fait pour être l'Oracle de nos Aſſemblées, il ſe contentoit d'en être l'ornement ; il aimoit à n'être qu'un d'entre nous, mais nous ne nous flatons pas qu'il fût notre bien propre & particulier ; il étoit le bien commun de l'humanité ; il appartenoit à quiconque aime les Lettres, les talens, & la Philoſophie ; il eſt pleuré, il ſera révéré par-tout où il y a des hommes qui penſent.

L'Antiquité vit toutes les Nations adorer l'aſtre qui féconde tous les climats, & dont les influences bienfaiſantes ſe répandent ſur toutes les productions de la Nature : ainſi tous les talens, toutes les ſciences reclament Monſieur de Fontenelle, & tous les temples de la Littérature conſacrent ſon culte. Sa réputation n'eſt pas la réputation d'un homme, elle eſt un glorieux amas de toutes les réputations poſſibles ; & on peut lui appliquer parfaitement la belle louange que mérita autrefois Caton le Cenſeur, en qui Tite-Live (*) admire cette rare & flexible fécondité qui fait embraſſer tous les genres,

(*) Tite-Live, lib. 39.

res, & qui fait réussir dans tous au point de paroître successivement né pour chacun en particulier ; & il semble qu'en formant le génie de M. de Fontenelle la Nature ait eu attention à le former tel pour les circonstances dans lesquelles ce grand homme devoit paroître. A son entrée dans la noble carriére des Lettres la lice étoit pleine d'Athlétes couronnés ; tous les prix étoient distribués, toutes les palmes étoient enlevées, il ne restoit à cueillir que celle de l'universalité. Monsieur de Fontenelle osa y aspirer, & il l'obtint. Semblable à ces chefs-d'œuvre d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il réunit l'élégance & la solidité, la sagesse & les graces, la bienséance & la hardiesse, l'abondance & l'économie ; il plait à tous les esprits, parce qu'il a tous les mérites ; chez lui le badinage le plus léger, & la Philosophie la plus profonde, les traits de la plaisanterie la plus enjouée, & ceux de la morale la plus intérieure, les graces de l'imagination, & les résultats de la réflexion, tous ces effets de causes presque contraires se trouvent quelquefois fondus ensemble, toujours placés l'un près de l'autre dans les oppositions les plus heureuses contrastées avec une intelligence inimitable.

Par-là dans ces admirables éloges qu'il a composés pour tant de grands hommes, non-seulement il s'incorpore tour à tour avec chacun d'eux, non-seulement il entre dans le secret de leurs études, de leurs procédés, de leurs découvertes, en sorte que suivant une de ses expressions, *on le voit devenir successivement tout ce qu'il a lû*, mais encore il embellit chaque matiére qu'il traite par les richesses de toutes les autres qu'il posséde. Il ne se contente pas d'être Métaphysicien avec Mallebranche, Physicien & Géométre avec Newton; Législateur avec le Czar Pierre, homme d'Etat avec M. d'Argenson; il est tout avec tous, il est tout en chaque occasion; il ressemble à ce métal précieux que la fonte de tous les métaux avoit formé. Leibnitz projettoit la création d'une langue universelle; & Monsieur de Fontenelle a regardé ce projet comme une belle chimére; il ne s'appercevoit pas qu'il étoit lui-même, si j'ose ainsi parler, l'exécution de cette idée; & comment s'en seroit-il apperçu? Cette langue qu'il parloit étoit sa langue naturelle, il ne l'avoit pas apprise, & elle ne s'enseigne pas.

Oserai-je parler, MESSIEURS, de cet Ouvrage immortel qui faisant l'histoire des sciences; &

& substituant souvent à leurs hiéroglyphes sacrés le langage commun, a si bien étendu leur empire en leur attirant le juste hommage de ceux mêmes qui ne les connoissent pas? De grands hommes qui m'écoutent (& que le sort plus juste auroit dû me permettre d'écouter) ces grands hommes dont la gloire a fourni de si beaux matériaux à celle de M. de Fontenelle, seroient seuls dignes de le célébrer, de l'apprécier en cette partie, & je dois craindre de profaner un sujet trop au-dessus de ma portée. Mais dans cet aveu sincére de mon incapacité, je puis me permettre les expressions de la reconnoissance, & je ne refuserai pas le plaisir de rendre graces au génie bienfaisant qui m'a mis en état d'entrevoir d'augustes mystères qu'une laborieuse initiation ne m'a pas dévoilés. Il a rempli l'intervalle, il a comblé l'abime qui séparoit les Philosophes & le vulgaire. La sagesse n'habite plus les déserts; on arrive à son temple en parcourant des chemins faciles où tous les esprits se tiennent par une chaîne non interrompue. Quel bienfait plus digne de la reconnoissance publique? Quel homme rendit jamais un plus grand service à l'humanité?

Le fameux Chancelier d'Angleterre connut

& attaqua les prestiges de la fausse Philosophie qui régnoit impérieusement de son tems; il pressentit, il devina qu'il existoit une méthode pour connoître, il en avertit son siécle, & mit les siécles suivans en état de la trouver. Descartes nâquit pour recueillir ce trait de lumiére; il apprit aux Savans à ignorer, aux Philosophes à douter, aux Physiciens à observer; & par-là il forma de vrais Savans, de vrais Philosophes, de vrais Physiciens. Il étendit la raison de tous ceux à qui il parla, mais il ne parla qu'à ceux qui étoient en état de l'entendre. Cette portion de la société que le vulgaire ignorant croit oisive, comme il croit les astres immobiles, parce que leur mouvement lui échape, les hommes studieux, les gens de Lettres profitérent seuls de la révolution causée par Descartes dans les connoissances humaines; il étoit reservé à M. de Fontenelle de généraliser l'ouvrage de Bacon & de Descartes, de familiariser le Public entier avec la Philosophie; de rendre la raison d'usage commun, de l'introduire, de l'établir dans tous les genres & dans tous les esprits.

L'exécution de cette grande entreprise demandoit bien de l'art & des talens. Les hommes

mes consentent à savoir, mais non pas à étudier. La multitude se refuse au travail, & il faut la conduire par des chemins semés de fleurs: c'est ce qu'a fait M. de Fontenelle, ne cessant jamais de plaire pour parvenir à instruire, & apprivoisant tous les hommes avec la raison, parce qu'il la montre toujours sous les traits de l'agrément.

C'est ainsi que la plus haute astronomie, c'est ainsi que l'érudition la plus profonde deviennent entre ses mains des matiéres de goût parées de toutes les graces qui captivent l'imagination. Les sublimes spéculations de Descartes sur le Systême planetaire ne paroissent qu'un badinage, qui développant au lecteur le plus superficiel toute la théorie des astres, le conduit sans effort jusqu'à cette vaste & brillante hypothése entrevûe par les anciens (*) de la multiplicité des mondes; les compilations laborieuses du docte Van-dale sur les prestiges imposteurs du Paganisme, ne sont plus qu'un précis élégant qui force l'inapplication

(*) Xenophane a enseigné que la Lune est habitée. *Cic. in Lucullo.* Démocrite a enseigné la multiplicité des Mondes. *Ibid. & de Nat. Deor. lib. 1.*

même à s'instruire, parce que l'instruction n'est jamais séparée du plaisir.

Ce soin de plaire en enseignant, n'étoit à vrai dire, qu'une restitution que M. de Fontenelle faisoit à la raison & au savoir, qui lui avoient tant de fois prêté leurs trésors pour en enrichir ses Ouvrages de pur agrément. Que ne peuvent Ovide & Lucien se voir revivre dans ses écrits! Le premier y reconnoitroit tout le brillant de son coloris, toute la délicatesse de son pinceau, toutes les finesses de sa touche; mais il s'étonneroit de se trouver encore moins peintre que philosophe. Le second reconnoîtroit tout le piquant de ses idées & de ses expressions; mais il s'étonneroit de se trouver toujours aussi riche, aussi varié que neuf & hardi; tous deux aimeroient à être Fontenelle.

Quelques fruits peut-être précoces de sa jeunesse littéraire ont paru peu dignes de tenir place dans le recueil des chefs-d'œuvre dont ils ont été suivis de près. Loin de nous une semblable pensée: rendons graces, soit à la modestie, soit à l'amour paternel de M. de Fontenelle; applaudissons avec reconnoissance à un sentiment qui l'empêchant d'effacer des

fastes

fastes de sa vie le peu de jours qui n'ont pas été marqués par des triomphes, a permis que les hommes vissent le Nil foible & naissant. C'est après lui que j'emprunte de Lucain (*) cette image, & je voudrois n'employer dans ce Discours que des expressions de M. de Fontenelle, ce seroit peut-être la seule maniére de le louer qui fût digne de lui.

Est-ce dans le sein de sa Patrie, est-ce à un tel homme qu'on a pû reprocher avec aigreur d'avoir pris parti en faveur de ses contemporains, de ses compatriotes, dans cette fameuse & éternelle dispute de la prééminence des siécles? Ce que Ciceron avoit dit à l'antiquité, on a osé faire un crime à M. de Fontenelle de le penser? Gardons-nous de cette témérité sacrilége, & si notre goût de prédilection pour l'énergie, le feu, la fécondité, le naturel des ouvrages anciens nous fait traiter d'erreur & de prévention dans M. de Fontenelle la préférence qu'il donnoit à l'élégante clarté, à la méthode lumineuse, à la fine précision, qui caractérisent les ouvrages modernes, respectons cette prévention, cette erreur, & re-

(*) *Non licuit populis parvum te, Nile, videre.* L. Ph. l. 10. ℣. 296. M. de Fontenelle, Eloge de *Newton*.

gardons-les comme un patriotisme, comme un zéle de nationalité littéraire. Eh! comment M. de Fontenelle se seroit-il dépouillé de ce sentiment dans les matiéres soumises au goût, lui qui l'a porté jusques dans les Mathématiques?

Je parle de cette ténacité infléxible avec laquelle il persévéra constamment dans le Cartésianisme. Accoutumé à croire le vuide & l'attraction bannis pour jamais de la Physique par le plus grand génie de la France, il ne put se résoudre à les y voir revenir sous les auspices du plus grand génie de l'Angleterre. Lent à s'assurer des vérités parce qu'il les examinoit, il n'aimoit pas qu'elles lui échapassent quand il croyoit s'en être assuré. Il doutoit longtems avant de voir, il ne revenoit pas au doute après avoir vû; mais en se fixant avec une espéce de religion aux principes de physique générale qu'il avoit adoptés, il vit sans aigreur le nouveau systême se répandre comme un torrent; il fit mieux que d'adopter le Newtonianisme, il imita la conduite de Newton, qui *auroit mieux aimé être inconnu, que de voir le calme de sa vie troublé par des orages littéraires.* C'est ainsi que M. de Fontenelle (*) nous peint le grand Newton

(*) Eloge de *Newton.*

Newton auſſi modéré que ſublime ; & tel a été M. de Fontenelle lui-même.

Attaqué plus d'une fois par des adverſaires redoutables, il eſſuya des critiques améres, piquantes, humiliantes même, ſi un tel homme pouvoit être humilié : aux traits les plus perçans & les plus envenimés, il n'oppoſa jamais que l'égide du ſilence, il ne montra ce qu'il penſoit des armes dont il étoit bleſſé, qu'en ne les employant jamais. Occupé par préférence à tout de ſoigner ſon propre bonheur, & de reſpecter le bonheur d'autrui, il ſe vit ſouvent contredit, & il s'abſtint toujours de contredire : il fut offenſé, & il n'offenſa jamais : il ſembloit qu'il fût impaſſible, & il porta la patience juſqu'à ſouffrir qu'on prit ſa patience même pour un orgueil déguiſé. On l'accuſa d'approuver pour qu'on l'approuvât ; de louer tout, afin que tous le louaſſent. On l'accuſa d'être doux, d'être indulgent, d'être ſage par vanité. Quel eſt donc cet amour-propre nouveau, dont le caractére eſt de ſervir l'amour propre d'autrui ? Quel eſt cet orgueil approbateur qui s'accorde toujours ſi bien avec l'orgueil des autres ? Et à quels traits reconnoîtra-t-on déſormais la bienfaiſance, la douceur & la raiſon ?

Tels furent les traits distinctifs du caractére de M. de Fontenelle : la nature lui avoit donné cet assemblage rare d'un caractére & d'un esprit assortis l'un pour l'autre. Les hommes pensent selon leur esprit, ils agissent selon leur caractére, & de la discordance trop commune de ces deux facultés naissent toutes ces inégalités, ces variations, ces contrarietés qui étonnent souvent le public. M. de Fontenelle n'offrit jamais ces spectacles honteux pour l'humanité & plus encore pour la Philosophie. Il avoit dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit ; la raison dominoit dans toute son existence, la raison régloit ses sentimens comme ses idées, & elle n'avoit pas plus de peine à régler les uns que les autres. C'est ainsi que la vie de ce grand homme aussi longue, & plus digne encore de l'être que celle de Démocrite (*), présente dans tout son cours le rare tableau de cette belle & constante uniformité qu'accompagne le bonheur ; il étoit cet heureux qu'il peint si bien dans un de ses Ouvrages, (†) reconnoissable entre tous les hommes à une espéce d'immobilité dans sa situation ; mais,

(*) Démocrite a vécu au moins cent ans.
(†) Traité du Bonheur.

mais, s'il eſt poſſible, M. de Fontenelle fit plus que d'être heureux; il accoutuma ſes contemporains à la vûe de ſon bonheur, il ſe le fit pardonner. On convint qu'il étoit heureux, & qu'il méritoit de l'être: & comment n'auroit-on pas été forcé d'applaudir au bonheur d'un homme toujours doux & conciliateur, lors même qu'il n'étoit pas impartial; un homme qui, fléxible à toutes les maniéres, obſervateur de tous les égards, reſpectant tous les devoirs, indulgent pour toutes les fautes, & inaltérable au milieu des offenſes, n'a jamais heurté ni ſes inférieurs, ni ſes égaux, ni ſes ſupérieurs, ni même ſes ennemis!

Je l'avouerai, MESSIEURS, & je crois que toute cette reſpectable Aſſemblée éprouvera le même ſentiment; je ne ſaurois ſans en rougir pour nôtre ſiécle, me rappeller que M. de Fontenelle eût des ennemis. Mais que dis-je, & de quoi peut-on s'étonner en ce genre? N'eſt-ce pas l'hiſtoire de tous les ſiécles du monde & de toutes les conditions humaines? Le banniſſement d'Ariſtides, la condamnation de Socrate, les fers de Galilée, & pour paſſer dans un autre ordre d'exemples, Marc-Auréle, Charles le Sage, Henri le Grand, ſans ceſſe inquié-

quiétés par des ſujets factieux, ou aſſaillis par des voiſins jaloux, quels monumens! quelles traces ineffaçables de l'injuſtice des hommes! Et ne voyons-nous pas notre Auguſte Protecteur, ce Roi ſans orgueil & ſans ambition, qui n'a jamais vaincu que pour pacifier, ne le voyons-nous pas aujourd'hui contraint à reprendre les armes qu'il s'étoit flaté de dépoſer pour jamais? Que lui ont ſervi ſa douceur, ſa modération, ſa patience? En le forçant à ſe défendre, on l'a accuſé d'être aggreſſeur. On a oſé lui ſuppoſer des vues d'uſurpation, des projets d'envahiſſement, tandis qu'on abuſoit de ſa réſerve à publier ſes droits les plus légitimes: on a oſé peindre comme un Conquérant perturbateur ce Prince que les conquêtes n'ont jamais enorgueilli. En vain la fortune a mis ſa modération à la plus forte épreuve par le ſuccès brillant d'une expédition qui ſera une merveille parmi les merveilles de ce ſiécle. Les ſtatues érigées au vaincu pour éterniſer l'honneur de la réſiſtance, déclarent aſſez la gloire du vainqueur, & le prix de la conquête. Reſervons à la majeſtueuſe ſimplicité de l'hiſtoire un événement trop ſupérieur aux éloges contemporains, puiſqu'il eſt digne de l'admiration de

de la poſtérité ; & contentons-nous d'applaudir à la ſageſſe d'un Roi que les victoires ne peuvent enyvrer, parce qu'il eſt toujours moins flaté de l'honneur d'avoir vaincu, qu'affligé de la néceſſité de vaincre : Un Roi que les triomphes ne rendeſt point heureux, parce qu'il ne ſauroit l'être quand il ne lui eſt pas permis de faire jouïr ſon peuple des douceurs de la paix. Si pour la conſerver il n'avoit fallu que le ſacrifice de ſa propre gloire, ce ſacrifice auroit peu coûté à ſon cœur : mais ſa gloire eſt celle de la Nation, le bonheur public y eſt attaché, & c'eſt par-là ſeulement qu'il en eſt jaloux. L'honneur de ce Pavillon reſpectable qui porte notre renommée juſqu'aux bornes de l'Univers, la ſécurité de cette navigation qui nous fait participer aux richeſſes des deux Mondes, la protection de ces Etabliſſemens qui fourniſſent à la navigation un aliment néceſſaire, voilà les ſeuls motifs qui le font nous appeller aux combats. Ce n'eſt pas un Pére qui arme ſes enfans pour ſa querelle, c'eſt un Pére qui ne s'arme que pour la querelle de ſes enfans. Je n'entreprendrai pas, MESSIEURS, je crois devoir m'abſtenir de faire ſon éloge ; le bonheur que j'ai d'être admis à l'approcher ſouvent, m'interdit une fonction dont

dont l'exercice me feroit ſi cher. Je ſens que je ne pourrois me livrer au ſentiment de mon cœur ſans me laiſſer ſoupçonner de flaterie; je ſai que je ne pourrois peindre tant de vertus ſans bleſſer celle qui reléve le prix de toutes les autres. Falloit-il, hélas! que pour déveloper en entier la grandeur de ſon ame, il nous en coutât les larmes les plus améres, les inquiétudes les plus cruelles! Que ne pouvons-nous ignorer, que ne puis-je oublier juſqu'où il ſait porter ces vertus preſque ſur-humaines qui ſe déployent dans les circonſtances les plus critiques & les plus accablantes pour l'humanité, le mépris du danger, le ſacrifice de ſoi-même, l'accord ſi difficile de la réſignation & de la ſenſibilité? Nous en ſommes l'objet permanent de cette ſenſibilité qui caractériſe le meilleur des Rois: Ce n'eſt pas un vain titre pour lui que le nom de Pére Commun, c'eſt l'expreſſion du ſentiment qui domine en lui; nous occupons dans ſon cœur la même place que ſes enfans; nos droits s'y confondent avec les leurs, & ils aiment à diſputer avec nous d'obéiſſance & de reſpect, comme ils nous permettent de diſputer avec eux d'amour & de filialité. Ainſi cette vaſte & heureuſe

reuſe Monarchie n'eſt qu'une famille immenſe, qui toujours réunie dans un ſentiment commun, n'a beſoin que de ſon union même pour être la Puiſſance la plus floriſſante & la plus reſpectée de l'Univers.



ARTICLE SIXIEME.

DISCOURS.

Combien un Empire ſe rend reſpectable par l'adoption des Arts étrangers. *

MESSIEURS,

ON peut le dire à l'honneur du ſiécle : le prix des Arts eſt fixé, & leur gloire affermie. Ils ſont tombés ces voiles injurieux dont l'ignorance avoit voulu couvrir leurs graces : ils ont diſparu, ces crimes imaginaires dont la ſuperſtition avoit tenté de flétrir leur innocence.

Qui ne ſent point aujourd'hui quel charme ils répandent ſur nos jours, combien ils ſont néceſſaires à notre bonheur ; ſoit que dans ces états [illegible]s en apparence, vénérables en effet,

---

* Cet excellent Diſcours compoſé à Paris par Mr. *de Mehegan*, fut recité à Copenhague par Mr. *De la Beaumelle*, le jour de l'ouverture des Leçons publiques de Langues & de Belles-Lettres Françoiſes. Nous donnerons dans le Volume ſuivant celui de Mr. *Mallet* pour la même occaſion, qui eſt bien de lui, & qui en eſt digne.

fet, ils nous donnent ces inventions précieuses qui adouciffent les peines de la vie, ou qui lui prêtent de fi heureux agrémens; foit que chargés d'une inutile abondance, ils volent aux extrémités de la terre, & rapportent les brillantes richeffes des Indes, ou les utiles productions des Poles: foit que fous un cifeau fin ils donnent la vie au marbre & la rendent aux Héros, ou que tenant un pinceau délicat, ils tracent ces grands mouvemens qui les agitoient: foit que fur les ailes du Génie, ils mefurent les vaftes Globes de cet immenfe Univers; ou que portant un œil hardi fur la Nature, ils lui arrachent fes plus intimes fecrets: foit que plus nobles encore, ils s'élévent jufqu'au fein de la Divinité, qu'ils dévelopent fes glorieux attributs, & annoncent fes loix avec majefté; ou qu'amis des hommes, ils préfentent la Vertu fous l'habit des Graces, & enchantent nos fens pour éclairer notre ame!

Graces aux lumiéres dont l'Europe brille de toutes parts, l'apologie des Beaux Arts eft inutile; & fi ce foin fut jamais fuperflu, c'eft fans doute dans cette augufte affemblée, où, de quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des Citoyens qui les aiment & qui

en ſont aimés ; dans une Cour où j'aperçois tant d'hommes moins diſtingués par les titres dont ils ſont revétus, que par les faveurs qu'ils leur accordent ou qu'ils en reçoivent ; devant un protecteur qui concilie, à un ſi ſublime degré, les dons aimables & les talens utiles ; ſous un Roi qui les cultive en Platon & qui les protége en Alexandre.

Je ne veux pas même célébrer l'éclat où le Dannemark les a portés, ni les génies qu'il a produits : carriére trop vaſte & dignement remplie avant moi, par tant d'hommes célébres.

C'eſt un nouvel hommage que je viens vous préſenter. Grand par lui-même, puiſſant par ſes propres forces, illuſtre par ſes propres richeſſes, cet Empire daigne appeller les Lettres de toutes les parties de l'Europe, recueillir les Talens, adopter les Arts qui ne ſont point nés dans ſon ſein. Voilà l'objet ſur lequel je m'arrête. C'eſt cette *Adoption* que je viens célébrer. C'eſt elle dont j'entreprens de déveloper les avantages, en examinant cette propoſition : *Combien un Empire ſe rend reſpectable par l'adoption des Arts étrangers.*

Eh ! quand cette vérité mérita-t-elle mieux d'être dévelopée que dans ce jour, où les bon-

tés

tés d'un grand Roi m'honorent d'un emploi dont m'excluoit ma foiblesse, que dans ce Palais que la faveur d'Auguste ouvre à des Muses étrangéres?

Voyons ce qui peut rendre un Empire respectable: c'est sans doute la Grandeur & du Prince & du Peuple. C'est de cet accord, c'est de cette harmonie, que résulte la gloire d'un Etat. Or, il me semble que l'Adoption des Arts procure ces deux avantages dans le degré le plus éminent; qu'elle dévelope avec le plus d'éclat la grandeur du Prince, & qu'elle éléve le Peuple au plus haut point de gloire.

Si, par un heureux hazard, des traits que je vai tracer, les uns conviennent au Prince dont les Arts m'ont fait sujet, les autres au Peuple dont les Arts m'ont fait le concitoyen; Vérité sainte, j'en atteste vos droits; vous le sçavez, jamais la basse flaterie ne souilla mon cœur. Vous le sçavez, je ne veux peindre qu'un grand Roi & un Peuple glorieux, & je ne songe à représenter ni Frederic, ni le Dannemark.

PREMIERE PARTIE.

Quand je parle de la Grandeur du Prince, je n'entens point cet éclat extérieur qui l'environne, cette pompe du Trône, ces limites re-

reculées d'un Empire, ce monde de ſujets qui tremblent ſous ſa puiſſance & qui en adorent les loix; en un mot, ce faſte impoſant, commun au Monarque éclairé & au Prince ſtupide, au Roi que l'on chérit, & au Tyran que l'on abhorre. Laiſſons le vulgaire n'apercevoir dans les Grands que les déhors qui les décorent & qui l'enchaînent. Malheur à moi, ſi j'arrachois de ſes yeux un bandeau ſi ſouvent néceſſaire, & ſi la terrible vérité lui préſentoit par mes mains un flambeau dont la lumiére pourroit devenir ailleurs ſi pernicieuſe & ſi funeſte.

Mais puiſque, grace à la Providence, la vertu pure ſe trouve ici réunie à la puiſſance, oſons invoquer la véritable grandeur, cette grandeur qui naît de l'ame du Souverain, cette grandeur ſur laquelle juge le Sage; le Sage qui fait quelquefois deſcendre du Trône les Deſpotes les plus redoutés, pour les confondre parmi leurs plus vils eſclaves, & qui place au-deſſus des têtes les plus revérées, les derniers en apparence, & les plus mépriſés des mortels.

Or tout le monde convient qu'une des épreuves où ſe manifeſte le plus cette véritable grandeur, c'eſt dans la protection que le Prince accor-

accorde aux Arts; & ſans citer ici mille noms illuſtres garants de cette vérité, un coup d'œil lui ſuffit.

En effet, quel que ſoit le Souverain, maître des loix ou exécuteur de leur pouvoir; libre de les créer & de les détruire, ou obligé d'en ſubir la rigoureuſe infléxibilité; pacifique ou guerrier, jaloux d'étendre les bornes de ſon Empire, ou content de les conſerver; ſoit que la ſaine politique, & l'humanité lui montrent ſes vrais intérets dans ceux de ſon peuple, ſoit que l'orgueil & l'erreur les en ſéparent; il lui eſt également néceſſaire de tendre aux Arts une main bienfaiſante; parce que, ſans eux ſes actions les plus brillantes périſſent englouties dans la nuit du tombeau; parce qu'avec eux, le plus foible exploit paſſe juſqu'à la poſtérité la plus reculée, & acquiert cette empreinte d'immortalité qui leur eſt propre.

Mais cette protection, pour montrer de la grandeur dans le Prince, doit avoir deux ſources, l'amour & les lumiéres. Car, Meſſieurs; quelle grandeur annonceroit un amour aveugle & ſans choix, plus nuiſible ſouvent par ſon imprudence qu'utile par ſes bienfaits? Il faut à la gloire des Arts une ame élevée qui les aime;

me : il faut à leurs progrès une ame éclairée qui les discerne & qui les place à propos. Et ce sont ces deux caractéres qui se dévelopent avec toute leur majesté, dans l'Adoption dont il s'agit.

Avouons-le, à la honte de l'humanité ; il est des hommes peu sensibles aux charmes des lettres ; semblables à ces malheureux que la Nature met au jour avec les organes extérieurs disposés pour apercevoir ses merveilles & pour en être frappés, mais qu'elle prive de cette délicate texture, nécessaire pour découvrir toute la splendeur, ou pour discerner toutes les finesses de ses ouvrages. Il en est cependant peu, sur qui les Arts n'ayent aucun pouvoir. Des hommes, même dans les états les plus grossiers, tout-à-fait insensibles aux Talens, sont de ces ames dont la Nature afflige rarement la société.

Mais que des hommes sur le Trône, des hommes qui sont nés parmi eux, dont ils ont couvert le berceau de leurs plus douces fleurs ; que de tels hommes ayent vû les Arts avec indifférence, qu'ils n'ayent pas senti les charmes dont les Lettres pouvoient dorer leurs jours ; c'est ce qu'on auroit peine à se persuader, si l'é-

l'équitable histoire ne nous présentoit de ces prodiges.

Ainsi un Prince qui protége les Arts dont il est entouré, montre à la vérité pour eux un amour respectable, mais qui n'a rien d'étonnant. Il cherche son bonheur, il suit la pente d'un instinct commun à tous les hommes: c'est une espéce de besoin qu'il satisfait sans effort. Tout ne concourt-il pas à lui arracher des faveurs?

Qu'un pére chérisse les êtres qui lui doivent le jour, qu'il les éléve avec tendresse, qu'il veille à leur bonheur avec complaisance; cet amour n'offre rien d'extraordinaire, parce qu'il est si naturel qu'il n'est pas libre, parce qu'il est si lié à notre existence que la réflexion ne peut pas même ravir une partie de la gloire à l'amour propre. C'est un panchant, ce sont des sentimens dont la Nature réclame tout l'honneur, & dont l'universalité diminue le mérite.

Mais, pour adopter les Arts étrangers, il faut un amour qui ait toute une autre vivacité. La facilité de les élever, la force si puissante de l'habitude, l'amour de la Patrie, les vœux de tout un Peuple, la gloire; tout ce qui engage le Souverain à seconder les efforts

 des

des Muſes qui s'élévent autour de ſon Trône, ſe tourne contre les talens qui naiſſent loin de ſon Empire.

Ce n'eſt plus dans le cercle étroit de ſes Etats, qu'il eſt obligé de les découvrir: l'Univers entier devient un champ où ſon œil ſçavant eſt forcé de chercher des plantes inconnues. C'eſt une carriére immenſe qui s'ouvre à ſes regards, qui s'étend ſous ſes pas. Il faut que ſon amour ſe porte dans les parties les plus éloignées, qu'il pénétre dans les régions les plus inconnues, pour reconnoître ceux qui ſont obſcurs, & pour démêler ceux qui languiſſent ſur le ſol qui les fit naître.

Et que de difficultés de la part des Arts mêmes! Amis de l'indépendance, que de recherches pour les attirer dans un nouvel eſclavage! Modeſtes, que de ſoins pour les découvrir! Fiers, que de ménagemens pour les tirer de l'indigence, en ménageant leur délicateſſe! Reconnoiſſans, que d'adreſſe pour leur perſuader d'être infidelles à leurs bienfaiteurs! Tendres, comment les ſéparer de leurs amis! comment les arracher au ſein qui les a nourris!

Mais combien l'habitude n'opoſe-t-elle pas d'obſtacles? Il faut s'élever au-deſſus de ce pré-
jugé

jugé destructeur qui nous fait envisager comme suffisant tout ce qui nous a précédés, comme admirable tout ce qui nous environne, comme dangereux tout ce qui ne ressemble point à nos premiéres impressions.

Il faut s'élever au-dessus de la prévention, qui ne voit les objets qu'à travers le verre infidéle de la partialité : il faut s'élever au-dessus de l'ignorance, qui ne les voit qu'à demi & difficilement. Il faut s'élever en quelque sorte au-dessus de la raison même, de cette raison froide, timide, que le présent séduit, que l'avenir effraye, qui ne sacrifie qu'à regret un foible avantage à une grande espérance, qui asservissant les humains au joug d'une imitation servile, & les exhortant à n'être pas plus sages que leurs péres, énerve l'imagination, & met le génie dans les fers.

L'amour de la Patrie armé de ces traits persuasifs dont il est si difficile de se défendre, vient combattre l'amour des Arts étrangers. Il faut reconnoître que sa Nation a manqué d'un mérite dont une Nation, peut-être ennemie, s'est vue décorée : il faut rendre hommage au génie d'un Peuple rival : il faut convenir d'une espéce d'infériorité de talens. L'orgueil rejette

ces humiliantes idées. Et quels cris n'oppose-t-il pas de la part des sujets, aux vœux les plus empressés de l'amour du Prince !

L'Autorité s'effraye ; accoutumée à voir tout plier sous ses loix, elle se représente l'adoption des Arts étrangers, comme une infraction téméraire, comme un attentat à ses droits.

La Superstition plus facile à s'allarmer, plus puissante encore, toujours blessée des moindres rayons du vrai, craint ces lumiéres qui découvriroient l'imposture de ses oracles, & qui montreroient un fantôme dans l'idole encensée.

La fausse sagesse, armée indistinctement contre toutes les nouveautés, séme sourdement des jugemens défavorables. Les uns traitent les desseins du Prince, de brillantes chiméres ; les autres marchent au devant de l'exécution, & l'accusent de tyrannie. Le Prêtre fait parler la Religion, le Ministre ses intérêts, le Peuple ses préjugés, Tous leur ignorance.

La gloire enfin, ce tyran des grands cœurs, vient avec tous ses attraits s'opposer au projet du Souverain. Si ses voisins entrent dans la solidité de ses plans, leur jalousie répand de sinistres soupçons, imagine des accusations dangereuses, les ligue contre l'agrandissement d'u-

ne

ne puiſſance rivale. Si la confiance aveugle, les rapports de partialité, l'ignorance du véritable état des choſes, leur en donne une idée déſavantageuſe; ils le regardent comme un eſprit faux, comme un ambitieux ſans conduite, comme un allié peu ſolide. Qu'on aime les Arts, quand on a le courage de renoncer pour eux à la jouiſſance actuelle de ſa gloire! que dis-je? quelquefois au plaiſir ſi flatteur de faire le bonheur de tous ſes ſujets?

Repréſentez-vous, Meſſieurs, un Prince méditant ces grands changemens que produit dans un pays l'introduction des Arts étrangers, & prêt à frapper ces grands coups qui rendent un Empire ſi différent de lui-même. Il voit le bien de quelques particuliers ſacrifié au bien général; & il eſt humain. Il travaille à faire des heureux, & il fait des mécontens. Il pourroit être toujours les délices de ſon Peuple, & il ſe dépouille pour un temps de ce titre ſi cher. Il s'attire même la haine de pluſieurs de ſes ſujets, & il ſe ſent le Pére de tous. Quel zéle ne faut-il point pour élever un Titus au-deſſus de ces dégouts, & l'affermir dans le deſſein de triompher de tels obſtacles!

Vous déveloperai-je ici le ſpectacle d'un grand

grand Empereur, d'un génie plus grand encore, tantôt ſur un des Trônes les plus redoutables du monde, tantôt la hache à la main, ſur un chantier de Hollande, également reſpectable ſur l'un & ſur l'autre? Vous peindrai-je cet ardent amour des Arts dont il étoit animé, & tous les travaux qu'il entreprit pour les introduire dans ſa Nation? Qui ne ſçait les difficultés qu'il eut à vaincre, les fatigues qu'il eut à eſſuyer, les ſéditions qu'il eut à étouffer, combien de veilles & de douleurs lui couta ce grand ouvrage! Il ſacrifie tout à cet objet, & ſe mettant au-deſſus de l'eſtime publique, ſupérieur à une gloire paſſagére, il s'éléve au-deſſus de tout éloge. Les noms de la plupart des Rois qui ſe ſont bornés à protéger les Arts nés dans leur Empire, ont échapé à la Muſe qui tranſmet à la poſtérité les grands noms, confondus avec ceux du Peuple, des Rois fainéans. Le nom de PIERRE vivra toujours, auſſi immortel que les Arts qu'il a protégés; l'Empire qu'il a créé ne pourra faire un pas vers ſa gloire qu'il n'en réjailliſſe une partie ſur ce Prince. Les talens qu'il y a conduits ne feront aucun progrès qu'ils n'en rapportent l'hommage à ſa grande ame; & ce régne, l'admiration de

de tous les âges, sera l'éternelle preuve que l'adoption des Arts est en même temps le fondement de la gloire d'un Prince, & la preuve la plus forte de son amour pour eux. Elle est encore la marque la plus infaillible de ses lumiéres.

Ne dissimulons point ce qui tourne à la gloire des lettres : il faut l'avouer ; il est des hommes qui les chérissent & qui ne les connoissent pas. Ce sont des aveugles qui n'aiment la lumiére, que parce qu'on leur en a loué les bienfaits, prêts à prendre quelque pâles rayons pour la vive clarté de l'astre qui nous éclaire.

De tels hommes, même dans le rang des particuliers, nuisent souvent aux talens. Le faux goût, plus dangereux que l'ignorance, est le fruit ordinaire de cet amour aveugle.

Mais c'est le comble du malheur, si ces infortunés occupent les places éminentes d'où se répandent les bienfaits, d'où se lancent les foudres. L'espérance & la crainte font que tout se tourne à leur gré. Des Artistes grossiers charmés de la foiblesse du Protecteur, offrent avec confiance leurs ouvrages informes. Les récompenses qu'ils obtiennent engagent mille autres à les imiter. Le faux domine, le mauvais goût étend son empire, le

véri-

véritable beau est méconnu ou redouté; & les Arts en soupirant éteignent dans l'obscurité un flambeau qui ne serviroit qu'à allumer sur eux des tonnerres.

Que sera-ce si la fortune place sur le Trône de tels Protecteurs? Tout sera perdu. Les Arts seront récompensés sans choix, & les vrais talens absolument découragés par cette confusion, succomberont infailliblement sous les coups de la jalouse ignorance.

Ces malheurs sont pourtant moins à craindre pour les Arts du Pays. Il ne faut pas à un Prince de grandes lumiéres pour connoître les talens qui germent à l'ombre de son Trône. Dès l'enfance on lui apprit à les discerner. Il a dans sa Cour des yeux éclairés qui peuvent le guider. Les Artistes d'ailleurs, nés sous sa domination, s'offrent de toutes parts à ses graces, & préviennent ses faveurs. Quelquefois l'Envie appellera contre eux les orages; mais s'ils ont des tempêtes, ils ont des ports assurés. Ils vivent au milieu de ceux qui les soutiennent, qui s'intéressent à leur gloire, & qui combattent pour elle.

Mais s'il s'agit d'appeller les Arts étrangers, il faut une toute autre portion de lumiéres. Il

est

est bien plus difficile de les *choisir*, plus difficile de les *engager*, plus difficile de les *placer*, plus difficile de les *soutenir*.

Et d'abord pour le choix, quel vaste champ s'offre aux lumiéres du Souverain? Quel discernement ne lui faut-il pas! Que de qualités ne lui sont pas nécessaires! Ce tact fin que la réfléxion donne moins que le sentiment, & dont la perfection est le fruit de l'un & de l'autre; ce goût naturel, qui avertit subitement des qualités de l'objet; ce coup d'œil qui en saisit tout-à-coup les suites les plus éloignées: tout cela doit être ici porté au degré le plus éminent. Il faut dans cette immense distance, apercevoir les choses dans toute leur étendue & dans tout leur détail. Il faut malgré les illusions qu'enfante l'éloignement, une justesse qui en triomphe, & qui laisse agir cette délicate sagacité nécessaire pour discerner les meilleurs modéles, dans la foule des bons qui se présentent.

Car ne pensez pas, que tous les Arts conviennent indifféremment à toutes sortes de Constitutions, & dans toutes sortes de circonstances. Il en est qui amolliroient une République formée sur un certain plan, & qu'on doit pros-

crire

crire à l'exemple du légiflateur de Lacédémone. Il en eft qui propres à un gouvernement Démocratique, uferoient le reffort d'une Monarchie, & fapperoient les fondemens d'un Etat foumis au pouvoir arbitraire. Il en eft qui choqueroient des préjugés qu'il faut refpecter, parce qu'on ne peut les remplacer que par des vérités pires que les préjugés mêmes. Il en eft de tellement liés au Phyfique du climat, que faits pour une Nation, ils ne peuvent s'affortir au génie d'une autre.

Pour faire un choix fi important, il faut que le Protecteur, placé entre les Arts & le bien public, étende fes vues fur l'avenir, & que fa fageffe aille au devant du fuccès. Il ne lui fuffit pas de connoître la nature de fon Gouvernement, il doit l'avoir approfondie, en avoir examiné tout le détail, en avoir pénétré toutes les parties. Il doit avoir confidéré tous les rapports que les Arts ont entre eux, tous ceux qu'ils ont avec les mœurs, les loix, les coutumes, le climat; tous ceux qu'ils ont avec les établiffemens de fes voifins; en un mot tous les rapports qu'ils ont avec l'ordre des chofes fur lefquelles il les établit. Travail immenfe, qui n'eft cependant que l'ébauche de l'ouvrage.

Il

Il s'agit à présent d'engager les Arts étrangers, c'est-à-dire, de les arracher à leur Patrie, pour les amener dans une nouvelle.

Vous le sçavez, Messieurs, l'amour de la Patrie est un des panchans les plus naturels aux hommes : il leur semble qu'il n'est point de plus heureuse Région que celle où ils ont pris naissance. En sortent-ils ? Ils soupirent. L'ont-ils quittée ? le regret les y rappelle. Infortunés Lapons, sous un Ciel nébuleux, dans vos tanniéres affreuses, vous remerciez la Nature de ses bienfaits ; & la mort vous paroit préférable à l'horreur de quitter vos horribles déserts, & vos plages glacées.

Nous aimons toujours ce qui a frappé nos yeux dès l'enfance. D'ailleurs, nous craignons naturellement un pays dont nous ignorons les mœurs, dont nous n'avons point sucé les principes. Enfin, quand on est prêt à quitter la terre où l'on a reçu le jour, que l'on sent combien on y est attaché ! Le sang, l'habitude, le plaisir d'être honorés de ceux qui nous ont connus dès notre enfance, la douceur de paroître couverts de gloire aux yeux des compatriotes avec qui nous avons passé les plus beaux de nos jours, que de liens pour nous fixer !

Il faut qu'un Prince brise ces chaînes, & qu'à ces motifs si puissans il oppose des motifs plus puissans encore. Qu'on ne pense pas que la voye des bienfaits suffise. Il est peu de véritables Artistes qui ne soient esclaves que d'un vil intérêt. Les Arts veulent ordinairement d'autres attraits. Il germe au fond du cœur de leurs favoris une fierté inséparable de la sublimité des talens. Ils haïront les graces d'un arrogant dispensateur. Ils aimeront mieux, mille fois, se contenter de la récompense qu'ils trouvent dans leurs travaux mêmes. Elle ne leur manque jamais. La Nature la leur donne toujours dans ce beau feu qui les enflamme, aux moments où le génie prend l'essor; dans ces plaisirs si vifs, si délicieux, qui naissent dans l'ame à la vue d'un beau trait, qui la ravissent hors d'elle-même à l'aspect d'un ouvrage fini.

Pour les gagner, on doit les tenter par des appas dignes d'eux. C'est l'amour propre & l'estime qu'ils exigent, moins jaloux des richesses que des honneurs, plus flattés quelquefois d'un coup d'œil, que du présent le plus pompeux. Il faut que le Protecteur descende jusqu'à eux, ou plutôt qu'il les éléve jusqu'à lui par son affabilité; qu'il sçache ménager un amour pro-

pre

pre délicat, qui les force à devenir ses sujets par la bonté dont il reléve ses dons. Charmés d'une estime éclairée, & dédaigneux pour une admiration aveugle, ils demandent de ces éloges fins qui portent sur une vérité, de ces éloges que Louis le Grand sçavoit si bien donner, lui qui disoit à un Poëte de son régne : *Je suis content de vous, je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué. Souvenez-vous que j'ai une heure par semaine à vous donner.*

Voila l'adresse nécessaire pour engager les Arts. Mais quel discernement n'exige pas le mérite de les placer à propos ?

Dans le pays où naissent les Arts, ils se ployent d'eux-mêmes aux mœurs des habitans. Ils sont relatifs aux loix, ou ils s'y assortissent ; ils tiennent aux principes, ou ils les perfectionnent. La nécessité les crée, la nécessité les employe. Les talens créateurs ne s'exercent le plus souvent que sur des objets d'une utilité prochaine, & l'inventeur a sous les yeux le cadre, où il doit placer son ouvrage. Semblables à ces pierres qui s'élevoient en ordre sur les murs de Thébes, aux accords de la lyre d'Amphion, ils se rangent naturellement pour les besoins & les plaisirs du peuple qui les voit

naître, & prennent un eſſor rapide vers le but auquel ils ſont deſtinés. Ce ſont des plantes qui croiſſent dans le pays; & la prévoyance de la nature ne laiſſe preſque rien à faire à l'adreſſe du cultivateur.

Le ſort des Arts adoptés eſt moins heureux. Ce ſont des fleurs qu'il faut tirer de l'étranger à grands fraix, & expoſer aux rayons d'un Soleil bienfaiſant. Combien d'eſſais, que de travaux perdus avant que de trouver le ſol qui leur eſt propre, le degré de chaleur qu'il faut leur donner, ou leur conſerver; ſoit, pour les ranimer, quand ils n'offrent qu'une tige languiſſante, ou que leurs rameaux dépériſſent faute de ces ſucs qui y portent la ſubſtance & la vie; ſoit pour écarter les épines qui pourroient les étouffer dans leur naiſſance ou les retarder dans leur accroiſſement; ſoit pour empêcher que leur qualité ne s'altére, ou pour les garantir du vent brulant du Midi, ou du souffle glacé des Aquilons. C'eſt dans cette partie que le génie du Protecteur brille dans tout ſon éclat. Sa grande ame domine là ſur la théorie des Arts, & lui forme un nouvel Empire où l'on ne commande que par les lumiéres.

Il en eſt qui employés de telle maniére ſont dé-

défectueux, & tournés de telle autre cessent de l'être. Il en est dont il faut modérer les effors, parce qu'en simplifiant trop le travail, ils apporteroient la misére. Il en est qui, admirables dans la spéculation, ne peuvent être ramenés à la pratique sans des précautions extraordinaires, parce qu'ils frappent sur des abus liés avec des usages vénérables. Il en est qui semblent méprisables d'abord, dont il faut attendre les progrès, & qui peuvent alors devenir les sources des plus grands biens; semblables à ces fleuves foibles dans leur source, mais dont les eaux grossissent à mesure qu'elles s'en éloignent, & qui avant que d'en porter le tribut à la mer arrosent mille régions, & fertilisent les plus arides campagnes.

Quelle étendue de connoissance ne demande point la nécessité de statuer sur tant d'objets, d'entrer dans tant de détails, pour en régler avec justesse les innombrables combinaisons!

Vous présentez, me dira-t-on, le tableau d'un Etre chimérique. Un Prince doit-il, peut-il même avoir une connoissance exacte de tous les Arts? Voulez-vous qu'il ressemble à cet homme unique que toutes les Académies renferment dans leur sein, & qui renferme dans son sein les richesses de toutes les Académies?

 Non,

Non, Meſſieurs, & je ſerois un injuſte appréciateur des forces de l'eſprit humain, ſi j'éxigeois d'un Prince qui a tant de devoirs à remplir, diſtrait d'ailleurs par tant d'occupations, les mêmes connoiſſances dont une longue étude a enrichi un ſeul homme, qui tenant au ſiécle paſſé & à celui-ci, & réuniſſant les caractéres diſtinctifs de l'un & de l'autre, ſemble nous avertir qu'il faut à la nature pluſieurs ſiécles pour en produire un ſemblable. Mais ne peut-on pas exiger d'un Prince qu'il ſuive le modéle que Fréderic a tracé, que réuniſſant comme lui le goût des plaiſirs, des affaires, & des Arts, il ſçache comme lui connoître le mérite par-tout, ſentir le vrai dans tous les genres, & animant tous les Arts, ne point dédaigner d'être quelquefois curieux avec les Géometres, obſervateur avec les Aſtronomes, induſtrieux avec les Méchaniciens, hardi avec les Philoſophes, ſublime & juſte avec les Génies ?

Les Arts étrangers ſont choiſis, invités, placés : il reſte encore une partie eſſentielle : il faut les conſerver & les ſoutenir. On les voit entrer avec un œil jaloux. L'envie augmente par leurs progrès. Talens ! ſi vous étiez unis,

vous

vous feriez les maîtres du Monde. Il eſt des rivaux généreux : mais le plus grand nombre eſt de ces lâches, qui, nés pour la médiocrité, ne voyent dans un émule qu'un ennemi, dans un étranger qui les efface qu'un uſurpateur qui les déſeſpére.

On cherchera à diminuer le prix de l'adoptif, auprès du Souverain. On lui donnera quelques louanges vagues, pour acquerir le droit de lui en refuſer d'eſſentielles. On taira ſes ſuccès : on ne parlera que de ſes revers. Il faut que le protecteur prévienne tous ces malheurs, ou l'en dédommage ; & que, comme un autre Hercule, il terraſſe les Hydres renaiſſantes, prêtes à le dévorer.

On tramera des complots : ſa ſageſſe doit les éclairer. On attaquera ſourdement par des embuches : ſa pénétration doit les diſſiper. On flétrira par la calomnie : ſa fermeté doit la confondre. On ternira l'éclat par des ſatyres ſanglantes : ſa bonté doit conſoler par des récompenſes glorieuſes.

Doutez-vous, Meſſieurs, que de tels ſoins exigent la plus grande ame ? Penſez-vous qu'ils ne ſoient pas l'infaillible ſceau de ſes lumiéres ? Laiſſons nos idées. Ouvrons les annales du

Monde. Chaque page nous montre l'adoption des Arts comme le partage des plus grands Princes. Voyez Alexandre, cette ame si élevée, ce génie si perçant : quoique né dans la patrie des Arts, instruit de ce qu'ils ont de plus fin par le plus grand maître du Monde, il ne dédaigne point de s'éclaircir encore sur les rives de l'Inde, il invite auprès de lui les Philosophes du Gange, & ne rougit point de mêler à sa Cour ces Sages Barbares avec les Sages du Licée. Les Ptolomées appellent de la Gréce en Egypte tous les Arts : ils cherchent des vérités dans le cahos des fables de Memphis : ils vont en puiser sur les bords du Jourdain. Les deux premiers Césars font oublier le sang qu'a couté leur injustice, & consolent les Romains de leurs fers, en plaçant leur Trône au milieu des talens qu'ils appellent des extrémités du Monde. Les Antonins pensent qu'il manqueroit quelque chose à la gloire de l'Aigle Romaine, s'il manquoit aux citoyens de Rome quelque talent que possédat une autre contrée. Julien vole sur les bords de l'Euphrate, & ne croit point, dit-il, acheter trop cher une vérité de plus, par un voyage de mille lieues. Charlemagne place à côté des lys, les sciences de l'Irlan-

lande, (*) & les Arts de l'Italie. Léon recueille les Arts fugitifs de Bisance, il les console sur les rives du Tibre, & rend par eux aux murs que ce fleuve arrose, une partie de l'éclat que l'exil des Lettres leur avoit ôté. Christine, cette Princesse née avec tous les gouts, rassemble dans la Suede toutes les lumiéres de la Philosophie dans la personne du Prince des Philosophes, & transplante dans le Nord tous les Arts du Midi. Et vous, François, vous chérissez encore la mémoire de ce Prince le pére des Muses & l'éléve de Mars, qui en recueillant les premiers débris des Arts persécutés par le stupide Musulman, vous annonça l'aurore du beau jour qui vous luit. Louis, cette ame dont on a dit qu'elle donnoit aux plus petits objets l'empreinte de sa grandeur, enléve Bernini & Cassini à l'Italie, Homberg à l'Allemagne, Vanrobais à la Hollande; & ses sujets s'enrichissent sous son régne des dépouilles de toutes les Nations. Que ne m'est-il permis de vous citer, vous l'honneur du Nord, si vous n'en vouliez point être l'effroi? Pourquoi les justes larmes d'une Princesse que la France adore,

(*) Tous les sçavans nommés alors *Scots*, étoient Irlandois.

re, viennent-elles arrêter mes pinceaux? Pourquoi empêchent-elles ma main de bruler ici un encens que les Arts doivent à votre amour & à vos lumiéres?

Oui, Messieurs, les régnes les plus glorieux sont tous marqués par ces heureux larcins. Les plus grands Monarques ne sont pas ceux dont la valeur a fait le plus de conquêtes, mais ceux dont le génie a fait les conquêtes les plus solides en étendant l'Empire des Arts. Heureux les Peuples gouvernés par un tel Maître! Ils s'élévent au plus haut degré de puissance & de gloire.

SECONDE PARTIE.

Si l'adoption des Arts, en élevant le Prince, abbaissoit le sujet, si elle séparoit de la gloire du Trône le bonheur du Peuple; content de donner en secret des éloges au génie du Souverain, j'en déplorerois les funestes abus, & je n'employerois pas à louer de fausses vertus, une voix que j'ai consacrée à de véritables.

Mais, Messieurs, les Arts sont trop amis des hommes, pour qu'on en redoute de pareils malheurs. Bien loin de partager les intérêts du Monarque & du Peuple, ils les unissent par les nœuds les plus étroits. Ils bannissent ces détes-

détestables maximes qui supposent que le bien public & le bien des particuliers sont des êtres différens. En adoucissant les mœurs & en éclairant les esprits, ils comblent l'espace qui divisoit celui qui commande & celui qui obéit, & ils raprochent leur gloire que l'erreur avoit désunie.

En parlant de la gloire, je n'entens point une gloire d'où n'émanent aucuns avantages. Je parle d'une gloire solide, qui liée avec l'utilité publique, suppose, dans le sein de l'Empire, plus de lumiéres & plus de bonheur; & au dehors, une puissance plus éclatante & mieux affermie.

Je dis d'abord que les Arts adoptés augmentent les lumiéres. Chaque Peuple a un certain nombre de connoissances & de talens. La Nature verse à peu près partout ses bienfaits avec compensation. Mére à la fois de tous les humains, elle leur dispense ses dons avec une prudente mesure, & elle les régle dans les divers climats, sur leurs besoins les plus pressans. Mais ces dons épars sur toute la terre, il faut les rassembler; les Arts semblables aux graces qui aiment à se tenir toujours par la main, se séparent avec regret & avec perte, s'u-

s'unissent avec plaisir & avec avantage. Toujours prêts à se prêter de mutuels secours, les uns aident les autres, & fournissent à leurs rivaux de nouveaux moyens pour chasser les ténébres du pays qui les reçoit : comme on voit dans ces endroits vastes & obscurs un seul flambeau découvrir à peine les plus grands objets ; si vous en assemblez plusieurs, la clarté augmentée par cette réunion, rend sensibles les objets les plus petits & les plus éloignés. Or voilà le magnifique présent de l'adoption.

L'art Patriote s'éléve à de nouveaux progrès par l'émulation que fait naître l'Etranger ; & l'Etranger s'anime à de nouveaux succès par les progrès du Patriote. L'un & l'autre se corrigent réciproquement leurs défauts : ce sont des concurrens qui ne se pardonnent rien, & qui profitent également à cette rigueur. Une louable ambition s'empare des esprits. D'un côté, l'Artiste du pays engagé par la jalousie à de plus grands travaux, s'occupe nuit & jour à se maintenir dans la possession de l'Empire que ses talens lui ont acquis sur l'estime publique, & à combattre par des chefs-d'œuvre le panchant d'un peuple favorable aux nouveautés : à son ardeur, vous diriez qu'il croit perdre tout ce

qu'acquiert celui qui partage les suffrages. D'un autre côté, l'Etranger, obligé par son peu d'appui à des efforts toujours plus grands, travaille sans cesse à vaincre à force d'éclat les obstacles qui s'élévent en foule contre lui. C'est un aveu tacite d'égalité, qu'il faut arracher à l'ambition. C'est un tribut d'admiration qu'il faut lever sur ceux mêmes qui sont déja en possession de le recevoir du public. C'est un nouveau droit qu'il faut se faire à des biens auxquels la naissance n'avoit point donné de part; & cela dans une terre étrangére, sans amis qui aplaudissent au succès, sans parens qui consolent dans les disgraces, sans autre ressource que ses talens, & souvent sans autre protecteur qu'un mérite envié.

Des deux côtés, tous les jours nouveaux efforts, & tous les jours nouveaux progrès. C'est de ces guerres innocentes dont la politique corrige le principe, que les Arts acquiérent une nouvelle force: c'est de leurs victoires, & de leurs défaites mêmes, qu'ils tirent un nouveau lustre: c'est enfin de ce conflict, que sortent ces feux qui rendent seuls une Nation plus éclairée. J'ajoute encore qu'ils la rendent plus heureuse.

Il n'eſt point de mortels qui puiſſent ſe ſuffire : il eſt peu de pays qui puiſſent ſe paſſer du ſecours des autres. La Nature en diviſant les Peuples par des mers, les a réunis par des beſoins.

Qu'une Nation, orgueilleuſe de ſa fécondité, ſe renferme en elle-même, ſe borne à ſes fruits, dédaigne tout ce qu'elle n'a pas vû naître ; elle reſtera dans une funeſte foibleſſe ; elle deviendra à la longue un corps languiſſant, qui n'aura de force que pour faire tous les jours de nouveaux pas vers ſa ruine. L'induſtrie tombera, & l'indigence cauſée par cette inaction, fera bientôt naître une dépopulation fatale. Car qui ſe reſoudra à porter les chaînes de l'himen ſi légéres dans la proſpérité, ſi peſantes dans la miſére ? Qui voudra donner la vie à des enfans, auxquels on n'aura d'autre héritage à tranſmettre, que la pauvreté, &, ce qui ſera le comble du malheur, une pauvreté orgueilleuſe ? Quel exemple ne pourroit-on point citer ici d'un Empire du Midi ? Mais, grace au Souverain qui y régne, le vice ſe répare ; & c'eſt par l'adoption des Arts étrangers. Eux ſeuls pouvoient en effet rallumer un flambeau prêt à s'éteindre, ranimer un ſouffle de vie tout prêt à s'exhaler.

Mais

Mais qu'un Empire ſentant ce qui lui manque, s'empreſſe de l'acquerir; que, ſemblable à cet inſecte ingénieux qui compoſe ſon miel du ſuc de toutes les fleurs, il dérobe à chaque Nation ce qu'elle a de plus utile; je vois l'induſtrie, ce grand objet de la politique, mettre en œuvre les fruits de la terre, convertir en or les productions les plus viles, faire de l'Art même de la frivolité, une ſource de richeſſes. Je vois le peuple actif qui l'habite, groſſir tous les jours par le concours des étrangers qui vont en foule peupler un Etat où ce titre n'eſt point un vice, où fleurit le commerce, où régnent les agrémens, où ſe multiplient les reſſources. Fortunés habitans des bords du Zuiderzée, j'en atteſte votre bonheur. Comment vos affreux marécages ſont-ils devenus des plaines fertiles, vos Bourgades des Villes floriſſantes, vos chaumiéres des Palais pompeux, vos Barques de pêcheurs des Flottes redoutables, qui couvrent les Mers, & rapportent dans vos ſuperbes ports les richeſſes de l'un & de l'autre Monde? Vous avez fait ces miracles en appellant les Arts des extrémités de l'Univers, en ouvrant un azile à tout mérite fugitif, à tous talens étrangers. Ban-

Banniſſez-les ; vous faites évanouïr cette félicité domeſtique. Mais quel coup au dehors ne portez-vous point à votre puiſſance ?

Qu'on ne diſe point que la fortune des Etats eſt aveugle : la balance panche toujours à la longue du côté de la ſageſſe ; & cette ſageſſe conſiſte ſurtout à réunir toutes les parties du corps que l'on gouverne, afin de les faire agir de concert ; & à mettre plus d'habileté dans la redoutable profeſſion de la guerre.

Or qu'eſt-ce qui eſt plus propre à ce double avantage que l'adoption des Arts ?

Un Etat qui ne communique point avec ſes voiſins, ne communique guéres avec lui-même. Le même eſprit qui l'éloigne des Arts étrangers, l'éloigne de la culture des Arts nés dans une autre Province. Les Provinces ſe regardent mutuellement comme étrangéres, & s'entretiennent dans une eſpéce d'indépendance réciproque ; de-là la déſunion, & conſéquemment l'affoibliſſement des forces de l'Etat.

L'adoption des Arts excitant l'émulation, & réveillant l'idée du commerce, anime par-là l'échange mutuel des patriotes. Toutes les différentes parties d'un Empire ſe réuniſſent ainſi dans un ſeul point ; tous les rayons aboutiſſent

au

au centre : toutes les forces se combinent pour le bien public ; & un clin d'œil du Chef fait mouvoir ce grand corps, & déploye toutes ses forces : comme on voit cette ingénieuse machine qui seule remplit les fonctions de vingt métiers divers, & dont la main d'un enfant fait jouer tous les ressorts.

Et toi, Art sublime des Vaubans & des Folards, Art destructeur & conservateur tout à la fois, quels avantages ne tires-tu pas de l'adoption ? Qu'une Nation découvre quelque machine plus meurtriére, qu'elle trouve quelque méthode plus parfaite, c'est-à-dire plus terrible ; si le peuple voisin ne dérobe ces funestes secrets, s'il ne se hâte d'imiter ce sanglant ouvrage, l'équilibre est perdu, & il va bientôt devenir la proie de ses rivaux, accablé par cet Art qu'il aura méconnu ou dédaigné.

Comment Rome parvint-elle à cette puissance qui embrassa tout l'Univers ? par l'adoption de tous les Arts qui pouvoient perfectionner ses manœuvres. Sous les Rois, sous les Consuls, sous les Césars, libre ou esclave, elle marche du même pas : c'est toujours la même attention à chercher dans ses amis, à ravir à ses ennemis, ce qu'ils ont de plus parfait. Ses loix sont

ſont informes : elle eſt jalouſe d'en donner à toute la Terre : elle ne rougit point d'en aller demander à Athénes ; & ces loix perfectionnées par des découvertes qu'ils puiſent dans la Toſcane, & dans mille peuples vaincus, deviennent celles de l'Univers. Carthage puiſſante ſur la mer, inſulte à leurs bâtimens groſſiers : un vaiſſeau de cette République jetté ſur les côtes, devient un modéle ſur lequel ils travaillent, & l'année d'après ils ont une Marine qui triomphe ſur toutes les mers. Ils combattent contre Pirrhus, ils lui dérobent l'Art des campemens. Ils prennent de la Macédoine la force de la Phalange, & des Theſſaliens l'art de la faire mouvoir. Ici c'eſt une épée plus légére, là c'eſt un bouclier qui les couvre mieux ; partout ce ſont des évolutions plus rapides, des manœuvres plus ſures, des armes plus redoutables dont ils enlévent le ſecret à leurs rivaux.

Voulez-vous des exemples plus récens ? Portez vos regards ſur l'Europe dans ſa ſituation préſente. Voyez-la, autrefois agitée par les fureurs de la ſuperſtition, aujourd'hui pacifiée par l'amour de la tolérance : autrefois, bornée aux Arts méchaniques, aujourd'hui dévelo-

pant

sant les plus délicats, & s'élevant aux plus sublimes: autrefois, dans cet état de langueur où est le corps humain lorsqu'une funeste léthargie arrête le sang, ou que la pesante vieillesse le glace dans les veines ; aujourd'hui dans cette sérénité qui annonce les charmes de la santé, & la vigueur de la jeunesse: autrefois féroce dans ses mœurs, perfide dans ses traités, barbare dans ses guerres, horrible dans ses succès ; aujourd'hui polie jusques dans ses vices, humaine jusques dans les combats, généreuse dans les plus sanglantes victoires: autrefois divisée, déchirée, désunie dans ses parties ; aujourd'hui réunie toute entiére, par les intérêts de la politique & du commerce. On diroit que l'Europe est une grande Ville dont tous les habitans sont concitoyens, & que c'est un seul esprit qui anime ce vaste corps.

Arts bienfaisans! Arts divins! C'est à votre adoption que sont dûs ces prodiges ; c'est votre union qui a formé la chaîne qui unit les divers Empires de cette belle partie du monde ; sans vous, elle éprouveroit toutes les insultes que l'ignorance fait essuyer dans les trois autres à la nature humaine : sans vous, elle retomberoit dans les malheurs de ces siécles té-

nébreux où vous étiez ensevelis dans le tombeau des Grecs & des Romains. Sans vous l'Européan seroit réduit à la condition de l'Américain sauvage, infortuné non par la faute de la nature qui l'a placé dans de si heureux climats, mais parce qu'il n'a pas sçu allier ses Arts avec ceux de ses voisins, parce qu'il n'a point fait le commerce des esprits.

Ce commerce, aucun peuple ne l'a fait plus glorieusement que vous, Messieurs. Tant de beaux établissemens formés sur des modéles que vos voisins vous ont fournis, tant de modéles de beaux établissemens fournis à vos voisins, attestent & votre industrie pour créer les Arts, & votre panchant à les adopter.

On voit parmi vous tous les dons du génie excités par des récompenses, les manufactures encouragées, le commerce animé; une Université florissante, une milice nombreuse & disciplinée, une Marine si respectable qu'elle fait de cette Nation la troisiéme Reine de la mer. Une société de Sçavants & d'Artistes s'occupe avec succès à égaler les plus illustres Sociétés Litteraires. La carriére de la Gloire est ouverte à tous les talens; & vous regardez comme vos compatriotes, tous les étrangers qui méritent vos suffrages.

Et

Et combien de grands hommes en tout genre & dans tous les tems a produits cet Empire ! Quel mérite, quels talens a-t-il à envier aux autres Nations ? Qu'elles montrent fastueusement leurs illustres, vous leur opposerez les vôtres : aux Descartes, les Ticho Brahé ; aux de Thou, les Huifeld ; aux Cassini, les Romer ; aux Meri, aux Boerhaave, les Bartholins, les Wormius ; aux Condés, les Rantzau ; aux Ruyter, les Juels, les Sehestted ; aux Richelieu, aux Colbert, ces deux fameux Ministres d'un génie juste & hardi, profonds dans la connoissance des hommes, consommés dans la politique, qui depuis... Mais alors ils étoient vertueux.

Et combien d'autres qui nous éclairent aujourd'hui ? Artistes, Magistrats, Guerriers ! pardonnez si je ne rappelle point ici vos noms illustres. Ma foible voix pourroit-elle vous payer le juste tribut que vous doivent les Arts, & la Patrie ?

Peu contens de votre propre gloire, vous avez cherché à en augmenter le fonds. Assez riches par vous-mêmes, vous n'avez pas dédaigné de vous approprier les richesses de vos voisins. Vous n'avez pas rougi de devoir à la Fran-

ce la Placette, à la Hollande Meursius, à la Franconie Schulin. Muses! Jettez des fleurs sur le tombeau de ce vertueux Ministre qui travailla si longtems au bonheur de cet Empire. Ombre illustre! si les regrets des vivans peuvent passer chez les morts, que tes Manes doivent être sensibies aux pleurs de ton Roi!

Mais, Messieurs, vous avez voulu vous acquitter de ce que vous deviez aux Nations les plus puissantes. Quels présens n'avez-vous point fait à l'Europe! Quel est le pays où vos talens n'ayent point pénétré! Vous avez donné les Rantzau à la France, les Trolles à la Suéde, les Adeller à l'Italie, un modéle de Gouvernement aux peuples les plus florissans d'aujourd'hui.

Et permettez-moi, Messieurs, de vous montrer deux de vos compatriotes, dont la France a adopté de nos jours les lumiéres & récompensé le Génie. L'un, ornement de la plus sçavante Académie du monde, observateur curieux à qui rien n'échappe, occupé à faire de nouvelles découvertes dans la science la plus sure & la plus utile, veille sur les plantes du jardin le plus curieux de l'Europe. L'autre, employé aux opérations les plus épineuses, élevé

aux

aux plus brillans honneurs, attaquoit, emportoit des villes imprenables. L'un éclaire la France, l'autre la défendoit. Le premier lui conserve cette supériorité qu'elle a acquise dans la connoissance du corps humain; le second, l'ami, l'éléve, le rival d'Alcide, la consoloit de la perte de son invincible Saxon. Dans Winslou, la Gaule Payenne eût vu le Dieu de la santé; dans Lowendahl, le Dieu de la guerre.

Quel présent vous fait ma patrie? Sa reconnoissance se borne à des applaudissemens. En effet qu'ai-je à vous offrir? Des traités de politique où l'on trouve quelques pensées profondes; des sistêmes de morale où l'on voit quelque sentiment heureux; des ouvrages de goût où l'on rencontre quelques idées fines & vraies; des poëmes où l'on trouve quelques maximes & quelques descriptions brillantes; trésors précieux à la vérité pour un esprit délicat, mais dont le Dieu du goût vous enrichit dès l'enfance.

Mais, Messieurs, si je ne vous apporte ni talens, ni lumiéres, du moins je puis vous offrir le désir le plus vif de m'instruire parmi vous, l'ardeur la plus forte pour justifier l'adoption dont vous m'honorez; & surtout, ce

qui sera sans doute le titre le plus précieux auprès de vous, l'admiration la plus sincére pour les vertus du Héros qui vous gouverne.

Que les Arts s'empressent à l'envi de le couronner. Que les talens se disputent l'honneur de l'immortaliser. Que l'harmonie consacre dans de sublimes accens ses bienfaits & votre amour. Que le pinceau de Zeuxis exprime sur la toile cette douceur qui nous charme. Que le ciseau des Praxitèles reproduise dans vos places cette dignité qui nous enchante. Que la Poésie cueille pour lui ses plus brillantes fleurs. Que l'éloquence fasse éclater pour lui ses traits les plus sublimes. Que l'Histoire retrace à vos derniers neveux sa sagesse, sa justice, sa clémence, sa tendresse pour son Peuple. Arts patriotes! Arts étrangers! unissez-vous pour la gloire de votre Auguste Protecteur. Beaux Arts! je vous invoque tous. En célébrant Frédéric, vous célébrez la vertu.

Pour moi je ne mêlerai point ma voix à vos concerts. Content de vous admirer, je dirai naïvement ce que nos François m'ont fait répéter tant de fois: je dirai: Il est dans le Nord un mortel né dans la Grandeur & que l'humanité caractérise; placé dans le plus haut

haut rang, & qui ſent toutes les douceurs de l'amitié: il eſt un Roi dans l'âge des égaremens, & fidéle aux loix de la vertu; dans l'âge des plaiſirs, & qui n'en a d'autre que celui de faire des heureux; dans l'âge de l'ambition, & qui n'en connoit d'autre que celle d'étendre ſon Empire ſur les cœurs.



ARTICLE SEPTIEME.

DIALOGUE.

BRUTUS ET CESAR AUX CHAMPS ELYSÉ'ES.

CÉSAR.

AH ! mon fils, je te retrouve. Les Dieux en m'accordant l'Elysée, m'ont assuré que je ne jouïrois du bonheur qu'après m'être reconcilié avec toi ; & ils ont trop bien rempli leur promesse. Sans sentir absolument des remords, le trouble & l'inquiétude me suivent par-tout. J'ose à peine contempler les habitans de ces lieux ; & plus d'une fois ils ont fui ma présence. Ah ! *Brutus*, vien calmer mon ame agitée. Je te pardonne ta vertu barbare ; j'oublie que tu as été mon assassin, permets-moi d'être ton ami.

BRUTUS.

Ainsi, Grands Dieux, vous êtes à la fin justes ! Ainsi vous éclipsez la félicité de l'homme qui a fait des infortunés .... *César*, tu ne peux être

être heureux ici qu'avec moi, mais j'y ferois très malheureux avec l'oppresseur de ma patrie. Je demanderai aux Dieux le Tartare, plutôt que de souffrir ta société. J'y porterai mon bonheur, car j'y porterai ma conscience.

CÉSAR.

Quoi, *César* est mort, & ta haine vit encore! Je t'ai sauvé deux fois le jour que tu m'as ravi, & c'est moi qui te demande en vain que tu oublies ton crime!

BRUTUS.

C'est bien à toi de parler de crime, cruel! Penses-tu que le sang de tes concitoyens que tu fis couler, ait dû rendre le tien sacré?

CÉSAR.

Ecoute. J'ai sauvé cette Rome que tu chéris tant. Elle n'avoit pas moins à craindre des Helvétiens que des Cimbres; j'ai rechassé ces Helvétiens; j'ai ajouté les Gaules à son Empire; & tous ces services de citoyen doivent bien me faire pardonner d'avoir été un Héros.

BRUTUS.

Non, il eût mieux valu à Rome d'être ravagée par les Barbares qu'asservie par ses enfans;

fans ; & que lui importoit d'être maîtresse du Monde, si elle souffroit un Tyran ?

CÉSAR.

Moi, un Tyran ? *César* qui pardonna à ses ennemis, qui pleura sur la cendre de Pompée, qui vous associa tous aux fruits de la victoire, & qui pouvant en jouïr dans sa patrie, alloit en Orient exposer ses jours pour venger votre gloire ?

BRUTUS.

Va, je ne te pardonne pas tes vertus ; elles nous ont ravi les notres ; c'est parce que tu as affecté de la clémence, que nous avons souffert l'esclavage. Si tu avois été un barbare, peut-être eussions-nous été des hommes.

CÉSAR.

Il n'est donc pas possible que tu te repentes de ma mort ; eh bien, tu crois *César* un oppresseur, tu ne le croiras pas un fourbe ; je te jure par les ondes du Stix que tu ès mon fils.

BRUTUS.

Je ne sçai si tu m'as donné un corps ; c'est un reproche qui m'a été fait : mais *Caton* m'a donné une ame, c'est mon vrai pére. Tu l'as forcé à mourir, lui & les meilleurs citoyens de

de la République; étoit-ce trop de ton ſang pour appaiſer leurs manes?

CÉSAR.

Ah, mon fils! les droits de la nature ſont avant ceux de la patrie; il y a eu des Péres, avant qu'il y eût des Etats.

BRUTUS.

Brutus mon ayeul n'en jugeoit pas ainſi: il fit mourir ſon fils qui avoit inutilement attenté à la liberté de Rome; devois-je t'épargner toi qui l'avois ravie? Tu te dis mon Pére, & Rome n'étoit-elle pas ma Mére? Ne voyois-je pas mes fréres dans mes concitoyens? Et parce que *Servilie* a pu être une adultére, devois-je renoncer à être le bienfaiteur d'un million d'hommes?

CÉSAR.

Non, les Romains n'étoient pas tes fréres; je n'aurois eu garde d'attenter ſur un peuple de *Brutus*; mais je vis, & tu dus voir comme moi, que Rome étoit accablée du poids de ſa liberté, & de ſa grandeur; que les Grands aſpiroient tous à l'aſſervir, les citoyens à la vendre, les légions à la piller. N'étoit-ce pas lui rendre ſervice que de lui ravir des droits qui faiſoient

ſoient ſon malheur & celui du monde ?

BRUTUS.

Il eſt bien pardonnable de douter longtems, quand il s'agit de s'aſſurer de la honte de ſa patrie. Les fureurs impunies de *Marius* & de *Sylla* m'avoient déja appris que Rome n'étoit guére, ainſi qu'à ſa naiſſance, qu'un repaire d'eſclaves & de brigands: cependant il lui reſtoit encore des hommes; on avoit réſiſté à *Catilina*; *Caton* & *Caſſius* vivoient; & j'eſpérois, en t'arrachant l'ame, ranimer mes citoyens abattus.

CÉSAR.

L'événement a dû au moins te détromper; car j'ai appris les guerres civiles qui ont ſuivi ma mort, & en particulier le ſuccès de la bataille de *Philippes*.

BRUTUS.

Oui, j'y fus vaincu par deux traitres, ou ſortis de ton ſang, ou formés à ton école. Mais n'importe, j'avois appris à tous les Républicains que les Tyrans peuvent être invincibles, & ne ſont jamais immortels.

CÉSAR.

Ah! *Brutus*, je te le répéte, Rome étoit trop dépravée pour conſerver ſa liberté. J'aurois

fois reformé la licence, & reprimé la rapacité des Publicains; le joug des Provinces allégé les eût attachées à notre Empire; Rome eût joui en paix du fruit des vertus de ses Péres.

BRUTUS.

Oui, elle devoit infailliblement subir l'esclavage, & malgré cela, malheur à celui qui oseroit l'y réduire. Un Etat libre n'est jamais si corrompu, qu'il ne se corrompe cent fois plus sous un Maitre. Vous autres Tyrans, punissez les crimes, qui demandent une audace que vous redoutez; & vous fomentez les vices qui amollissent les courages, & vous laissent la liberté d'être barbares tout seuls. Oseras-tu dire que ce fût par amour pour ta patrie, que tu répandis le sang de ses enfans en Italie, en Gréce, dans l'Afrique & l'Espagne?

CÉSAR.

Non, mais crois-tu que j'eusse été un barbare? Et si Rome devoit souffrir un Maître, qui méritoit mieux de l'être que moi?

BRUTUS.

Je veux que tu n'eusses pas abusé de ta puissance; mais je t'ai déja dit que la douceur des premiers oppresseurs d'un peuple produit autant de

de mal que de bien ; elle l'apprivoise avec la servitude, elle le dispense d'avoir de la vertu ; car s'il en avoit, il voudroit être libre ; elle le façonne si bien au joug, qu'il n'a plus la force de le secouer, à quelque point qu'il s'appesantisse. Les *Gélons* sont cause qu'on obéit aux *Hiéronymes*.

CÉSAR.

Etoit-ce décourager la vertu, que récompenser si noblement la tienne & celle de *Cassius* ? Je vous donnai des gouvernemens, ou plutot je vous mis en état de me tuer impunément.

BRUTUS.

Que te devons-nous, *César*, si la République nous eût donné les places que tu nous reproches ? Vous êtes singuliers, vous autres Princes des peuples ; vous ne pouvez vous passer de Représentans & de Ministres, & vous ne laissez pas d'accorder comme une grace, ce que vous seriez forcés de donner, si notre basse avidité n'empêchoit toujours que vous sentissiez combien nous vous sommes nécessaires. Mais ce ne fut point mon cas ; je ne te demandai rien, *César*, ni la vie, ni ce qu'on en appel-

le

le les grandeurs. Tu me les accordas volontairement; & s'il y a quelqu'un de nous redevable à l'autre, c'est assurément toi; quel honneur ne faisions-nous pas à ton administration?

CÉSAR.

Oui, tu as raison, mon cher *Brutus*. Un voile épais tombe de mes yeux. Je comprens qu'un citoyen est plus qu'un Héros, & que je devois respecter la liberté de Rome, tant qu'il lui restoit un *Caton*, ou un *Brutus*. Je te pardonne de bon cœur ma mort; que faut-il que je fasse pour que vous cessiez de me détester?

BRUTUS.

Il te suffit de détester ta conduite: c'est elle, & non *César*, que nous abhorrions. Nous te reprochions & le mal que tu faisois, & le bien que tu pouvois faire; mais tu redeviens grand à mes yeux en maudissant ta grandeur passée; je m'honorerois du nom de ton fils, si toutes ces distinctions ne s'évanouïssoient en ces lieux. Mais vien réjouïr *Caton* par tes remords, & formons avec lui un *Triumvirat* de vertus & d'amour, plus glorieux mille fois que celui d'ambition & de tyrannie que tu formas jadis avec *Crassus* & *Pompée*.

GENEVE.

AR-

ARTICLE HUITIEME.

LA VIE, LA MORT, ET L'IMMORTALITÉ.

Complainte.

PREMIÉRE NUIT. *

SOmmeil, Baume délicieux, agréable restaurateur de la nature épuisée! .... Hélas! Tel que l'homme, il ne recherche que les favoris de la fortune; il oublie les malheureux! Sur les aîles de la mollesse il fuit rapidement le triste séjour de la misére, & ne se repose point sur des paupiéres arrosées de larmes.

Je sors, selon ma coutume, d'un sommeil court & agité! Heureux ceux qui ne se réveillent plus! Mais le seroient-ils si les songes entrent dans les tombeaux! Je m'éveille, j'échape à une

* Le Docteur YOUNG a donné un Recueil de Poësies, intitulé *Pensées Nocturnes*. Quelque bonne que soit la traduction de cette premiére Piéce, il faut convenir qu'il est impossible de rendre en François l'énergie des pensées & des expressions de l'Original. Nous prions le Traducteur de ne pas se laisser décourager par cette difficulté.

à une mer orageuse de songes tumultueux ; mon esprit, prêt à faire naufrage, flottoit égaré sur les vagues d'un malheur imaginaire, après avoir perdu la raison, son gouvernail ; il l'a retrouvé ; mais ce n'est qu'un échange de tourmens contre des tourmens plus cruels. Le jour est trop court pour mon angoisse! La nuit, parvenue au centre de son ténébreux domaine, est un brillant soleil auprès des sombres couleurs de mon destin!

Nuit, Déesse noire! De ton trône d'ébéne où repose ta lugubre majesté, tu étens ton sceptre de plomb sur le monde endormi! Quel morne silence! Quelles profondes ténébres! Les yeux & les oreilles ne reçoivent aucune impression! La création dort; on diroit que le pouls universel de la vie est suspendu, & que la Nature fait une pause: pause effrayante, présage de sa fin; puisse-t-il s'accomplir! Baisse la toile, Destin! Je ne puis plus rien perdre.

Silence, Obscurité, respectables sœurs! Filles jumelles de l'antique nuit, vous qui élevez nos foibles pensées à la réfléxion, & de là à une volonté ferme, (fondement de la vraye majesté de l'homme) prêtez-moi votre secours!

Je vous remercierai dans le tombeau, oui, dans le tombeau, votre empire! Ce corps doit être ſacrifié ſur vos horribles autels! Mais qu'êtes-vous? O Toi, qui chaſſas la premiére nuit, lorſque les étoiles du matin treſſaillirent de joye à la vue de notre globe naiſſant; Toi, qui des ténébres épaiſſes tiras cette étincelle, le Soleil; allume la ſageſſe dans mon ame qui ſe refugie vers toi, ſa confiance & ſon tréſor, comme l'avare vers ſon or, tandis que le reſte du monde ſommeille. Qu'un rayon de ta pitié perce au travers de cette obſcurité de la nature & de l'ame; qu'il m'éclaire! qu'il me conſole! Guide mon eſprit (un eſprit qui voudroit s'arracher à ſa miſére;) condui-le parmi les différentes ſcénes de la vie & de la mort! Inſpire-lui les ſublimes vérités que chaque ſcéne lui préſente! Dirige ma conduite auſſi-bien que mes chants! Enſeigne à ma raiſon la raiſon, & à ma volonté, à faire le meilleur choix. Soutien ma ferme réſolution de m'unir à la ſageſſe, & de lui payer de longs arrérages. Que la coupe de ta vengeance ne ſoit pas répandue inutilement ſur cette tête coupable!

Une heure ſonne. Nous n'apercevons le tems que par ſa perte. L'homme eſt donc ſage de

lui

lui prêter une langue. Je suis frapé de ce son *respectable*, * comme de la voix d'un Ange. Si j'entends bien, c'est la cloche funebre des heures qui viennent d'expirer. Où sont-elles? Avec celles qui ont précédé le déluge. C'est le signal d'un prompt départ. Ah combien il me reste encore à faire! Mes craintes & mes espérances s'arrêtent; elles se portent au-delà des bornes étroites de cette vie; sur quoi? sur un abyme sans fond, la redoutable Eternité! l'Eternité, qui surement m'appartiendra! A qui? à moi, dont l'existence précaire n'est que d'une heure.

Que l'homme est pauvre! Qu'il est riche! Que de petitesse! Que de grandeur! Quel mélange étonnant! Que celui qui l'a formé est admirable! Quelle réunion surprenante d'extrêmes opposés! Merveilleux composé de natures différentes, Mélange de mondes divers, Anneau remarquable dans la chaine des Etres, l'homme tient le milieu entre le néant & la Divinité. Rayon céleste, souillé, englouti, & toujours divin! Miniature imparfaite de la premiére Grandeur! Héritier de gloire! Foible en-

* Anglois, *Solemn.*

enfant de la poussiére! Immortel abandonné! Insecte infini! un Ver, un Dieu! Je frémis à ma vuë, je me perds en moi-même. Ma pensée, étrangére chez elle, se proméne étonnée, & s'admire elle-même. Ma raison extravague! L'homme est un miracle pour l'homme! Misérable dans ses triomphes même! Que de joye, que d'angoisse! Alternativement ravi & allarmé! Qu'est-ce qui peut assurer ma vie? qu'est-ce qui peut la détruire? Le bras d'un Ange ne pourroit me garantir du tombeau: une légion d'Anges ne pourroit m'y tenir enfermé!

Ceci n'est pas une simple conjecture; les preuves sortent de toute part. Lors même que le sommeil étend son empire sur tous mes membres, & que mon ame entrainée par les fougues de l'imagination parcourt des prairies enchantées; ou, dans sa mélancholie, se proméne dans l'obscurité des forêts désertes par des routes jusqu'alors inconnues; ou, précipitée du haut d'un roc escarpé, se tire avec effort d'une bourbe épaisse; ou, voltige sur l'aile des vents, entourée de fantomes bizares tracés par une imagination égarée; toujours, son vol infatigable, dans ses écarts même, prouve qu'elle est d'une essence plus pure que la terre qu'el-

le

le foule aux pieds; que c'eſt un eſprit actif, aërien, ſublime, libre, qui ne ſe laiſſe pas entrainer dans la chûte de ſon compagnon terreſtre. La Nuit ſilentieuſe publie l'immortalité de mon ame & m'annonce un jour éternel! Le Ciel fait tout ſervir au bien de l'homme: le ſtupide ſommeil nous inſtruit; les ſonges légers ne folatrent pas inutilement.

Pourquoi donc pleurer la perte de ceux qui ne ſont pas perdus? Pourquoi mes triſtes penſées erreroient-elles autour de leur tombe dans une affliction incrédule? Quoi, il y auroit là un Ange! Un feu éthérien ſeroit aſſoupi dans la pouſſiére! Non! ils vivent! Ils vivent d'une véritable vie, qui n'étoit pas encore commencée ſur la terre, qui n'étoit pas connuë; & d'un œil de tendreſſe ils laiſſent tomber un regard d'une commiſération céleſte ſur moi qu'ils comptent avec bien plus de raiſon parmi les morts. Oui, la terre eſt le vrai déſert, la vraye ſolitude. Combien le tombeau eſt-il vivant & peuplé! C'eſt ici l'antre mélancholique de la création, la vallée de la mort, l'obſcurité des funébres Cyprès, le pays des illuſions & des ombres vaines! Tout, tout, ſur la terre eſt ombre; au-delà, tout eſt réalité! La folie

ſeule croit le contraire.... Quelle ſolidité, où il n'y aura plus de changement !

Ce n'eſt ici que le commencement de notre exiſtence, le foible crépuſcule de nos jours, la pâle lueur d'un feu naiſſant, une avenuë; le théatre de la vie nous eſt encore fermé; la mort, la puiſſante mort, peut ſeule lever ce puiſſant verrou, écarter ce groſſier obſtacle d'argile, & nous donner, à nous Embryons, la liberté d'exiſter. Le futur Embryon, qui n'eſt pas encore capable de voir la lumiére, qui ſommeille dans le pére qui le produira, n'eſt pas plus éloigné de la vie réelle. Nous ſommes condamnés à demeurer Embryons, juſques à ce que nous ayons briſé notre envelope, déchiré ce voile d'azur, pour nous élancer dans la vie, dans la vie des Dieux ! O raviſſement ! Dans la vie des Dieux, qui doit-être celle de l'homme !

Cependant, Homme, Homme inſenſé ! tu enterres ici toutes tes penſées, tu enſevelis ici tes céleſtes eſpérances, ſans pouſſer un ſeul ſoupir ! La Terre, ta priſon, eſt le centre de tous tes déſirs; le Ciel ne leur avoit donné des ailes que pour s'élever vers l'infini & te porter dans ce ſéjour, où, à côté du trône de Dieu, les Séraphins cueillent l'immortalité ſur le

le divin arbre de vie. Quels torrens de déli-ces coulent, pour les Justes, dans ces demeu-res célestes, où les âges ne sont plus d'un mo-ment; où le tems, la douleur, les hazards & la mort ne sont plus ! Un passage de soixante ans suffiroit-il pour bannir de notre esprit l'i-dée de l'Eternité, pour étouffer dans la pous-siére une ame immortelle ?... Une ame im-mortelle, qui consume tout son feu, qui épuise toute sa vigueur dans une laborieuse oisiveté; qui, ravie ou allarmée, toujours agitée suivant que les événemens la flattent ou la menacent, ressemble à l'Océan, qui souléveroit ses flots pour emporter * une plume, ou noyer une mouche.

Mais sur qui tombent ces reproches ? Ils me terrassent moi-même ! Mon cœur & le monde n'ont-ils pas été un seul être ? Mon ame ab-jecte ne s'est-elle pas garottée de ses propres chaines ? Tel qu'un ver, je m'étois envelopé dans un tissu de foibles & de molles pensées, ourdi par une imagination rampante, jusque là que ma raison obscurcie étoit livrée aux douces illusions d'un plaisir éternel sur la ter-

* Anglois, *to Waft*. Il n'y a point de mot François.

re, & n'essayoit plus de déployer ses ailes pour s'élever dans les cieux.

Oui, les visions de la nuit peuvent nous être utiles; mais les rêves du jour nous sont funestes. A combien de choses impossibles n'ai-je point songé? (le sommeil pouvoit-il faire rien de plus?) A des plaisirs continuels sur un théatre de vicissitudes; à des joyes constantes sur des vagues agitées; à un Soleil toujours brillant au milieu des noires tempêtes de la vie. Quelle nombreuse cohorte de plaisirs venoit se montrer à mon esprit, dans mes rêveries! Quelle perspective infinie de joyes toujours renaissantes! Jusqu'au moment où l'idée de la mort, dont l'insatiable langue de fer demande chaque jour des millions d'êtres pour sa nourriture, me tirant en sursaut de mon sommeil, je me trouvai ruiné. Où sont maintenant ces superbes décorations que mon imagination avoit forgées? Les ruines d'une cabane cimentées d'un fragile limon, sont, en comparaison, des palais de Roi: le fil d'araignée le plus délié est une corde épaisse, un cable, comparé au lien subtil qui attache l'homme au bonheur terrestre; un souffle, & il n'est plus.

O Etat fortuné que celui d'une joye permanente,

nente, pleine ſans meſure, éternelle ſans bornes! Un bonheur ſans fin eſt un vrai bonheur. Si dans les tranſports d'un raviſſement continuel, vous aviez une fin à craindre, cette affreuſe idée abſorberoit toute votre joye, & obſcurciroit le ſéjour de la lumiére. Vous repoſez en ſureté au-deſſus de ces ſphéres roulantes, qui, par la fatale influence de leur *danſe confuſe*, * aſſujettiſſent les choſes d'ici-bas à une triſte viciſſitude. Ici chaque inſtant améne quelque révolution, & rarement en bien; le meilleur même de tous les changemens eſt moins durable que les événemens les plus ordinaires du deſtin. Chaque moment a ſa faulx, & (rival du *Tems* qui arrache les Royaumes juſqu'à la racine) la portant dans la ſphére étroite de nos plaiſirs domeſtiques, il tranche les plus belles fleurs de la félicité terreſtre.

Bonheur, Félicité terreſtre! Mots vuides & orgueilleux! Léze-majeſté déguiſée contre les décrets divins! Uſurpation téméraire ſur les droits du Ciel! J'embraſſai ces fantomes, je ne trouvai que du vent! O Mort, grand proprietaire de toutes choſes! Tu peux fouler à tes pieds

* Expreſſions de l'Original.

pieds les Empires, & éteindre les étoiles : le Soleil ne luit que par ta permiſſion ; un jour, tu l'arracheras de ſa ſphére : Maitreſſe d'un ſi riche butin, comment t'es-tu attachée à vuider ton carquois contre un but ſi peu élevé ? Pourquoi me faire eſſuyer une haine particuliére ? Inſatiable meurtriére ! une victime ne te ſuffiſoit-elle pas ? Ta fléche vola trois fois, & trois fois ma tranquillité fut immolée. La Lune n'acheva pas trois fois ſon cours pendant que j'éprouvai ta fureur.... * Je vois s'évanouïr ma félicité, produite par une politeſſe paſſagére, un ſourire de la fortune ; au lieu d'être fondée ſur la vertu, qui fait ſon bonheur, & qui, telle que le Soleil, brille par elle-même.

Quelle ſituation, quelle heure, quel lieu que je choiſiſſe, mon ame eſt vuide de plaiſir. Ma penſée, trop active pour mon repos, ma penſée, au travers de la porte dérobée d'un tems qui depuis longtems n'eſt plus, ſe gliſſe, dans le ſilence de la nuit, comme un aſſaſſin, & s'égare en parcourant un paſſé agréable ; par une curioſité fatale, elle va à la recherche de la miſére ; elle ne trouve plus qu'un déſert ; elle

* A propos de la Lune, l'Auteur avoit placé ici une fade Apoſtrophe, que nous n'avons pas traduite.

elle ne rencontre que les ombres de mes anciens plaiſirs. Je regrette les avantages de mon premier état ; je gémis ſur les fleurs fanées des douceurs que j'éprouvai autrefois : ces plaiſirs, qui me furent ſi chers, me font trembler ; chaque joye me perce le cœur. Mais pourquoi me plaindre, ou, me plaindre ſeul ? Le Soleil n'éclaire-t-il que moi ? Suis-je le ſeul homme ? Tous les autres ſont-ils des Anges ? Je pleure pour des millions ; c'eſt la deſtinée univerſelle. Sous différentes formes, le Deſtin fait partager à tous les êtres nés de femme les douleurs de l'enfantement de leurs méres. Nous ſommes auſſi ſurement héritiers qu'enfans du tourment.

La guerre, la famine, la peſte, les volcans, les tempêtes, les incendies, les diſſentions civiles, la tyrannie, dont le cœur eſt armé d'une triple cuiraſſe de fer, aſſiégent le genre humain. Ici, l'image de Dieu, enfermée dans des mines, privée du jour, oublie qu'un Soleil fut créé. Là, des êtres auſſi immortels que leurs ſuperbes maitres, enchainés pour la vie à une rame meurtriſſante, labourent les ondes dans les ſaiſons les plus rigoureuſes, & moiſſonnent le déſeſpoir. D'autres énervés ſous les armes & mutilés dans les combats, pour des maitres bar-

barbares, ſont forcés, lorſque le tyran ou ſes favoris les y condamnent, de mendier, avec les triſtes reſtes de leur corps, un pain de miſére, dans ces mêmes pays ſauvés par leur valeur. L'indigence & les maladies incurables, cruelles compagnes, ſaiſiſſent impitoyablement, avec une fureur réunie, une foule de malheureux ſans eſpérance, & font du tombeau un refuge. Combien de morts les plaintifs hopitaux ne vomiſſent-ils pas? Combien de malheureux ſoupirent après la triſte conſolation d'y être reçus! Combien, qui autrefois dans le ſein de l'abondance, implorent aujourd'hui la froide main de la charité, & ce qui révolte, l'implorent en vain. O vous, lâches enfans de la volupté, qui maudiſſez les viſites que la mode preſcrit, rendez-en ici, & repoſez vous de vos débauches. Donnez à ces malheureux quelque portion de votre ſuperflu, & vous délivrez de la tyrannie du dégout: mais, telle eſt votre impudence, que vous rougiſſez de ce qui eſt bien!

Heureux, ſi les maux ne tomboient que ſur des hommes de ce genre! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous en défendre. La chaſte tempérance eſt attaquée par des maladies; l'innocence eſt punie; le trouble & les allarmes pourſuivent les amis de la paix dans

les ombres les plus épaiſſes. Souvent la prévoyance de l'homme le perd, & il eſt écraſé ſous la chute de ſon boulevard. Le bonheur même ne tient pas ce qu'il annonce; l'accompliſſement de nos déſirs ne les remplit pas. Les choſes que nous ſouhaitions avec le plus d'ardeur comme propres à nous rendre heureux, nous éloignent ſouvent du bonheur. On trouve des difficultés dans le chemin de la nature le plus uni. Les amis les plus fidéles troublent par mégarde notre repos. Que de calamités ſans malheur! que d'hoſtilités ſans ennemis! Et les ennemis manquent-ils aux juſtes ſur la terre? Mais le catalogue des miſéres humaines ſeroit infini, & nous manquerions plutôt de ſoupirs que de ſujets de ſoupirer.

L'homme ne poſſéde qu'une très petite partie de la terre; le reſte n'eſt que déſerts, rocs, ſolitudes, mers glacées, ſables brulans, où l'on ne trouve que des ſauvages, des poiſons, des ronces & la mort. Telle eſt la carte mélancholique de la terre! mais, ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt la vraie carte de l'homme! Les plaiſirs de ſes ſuperbes maitres ſont auſſi renfermés dans des bornes fort étroites, en comparaiſon du vaſte empire de la miſére, où ré-

régnent les troubles orageux, où retentissent les gémissemens, où les passions venimeuses rongent & dévorent, où les fléaux de l'intempérance attaquent le principe de la vie, où enfin le destin menaçant ouvre sa large gueule pour nous engloutir.

Qui suis-je donc pour me plaindre moi? Dans l'enfance & dans la vieillesse, les autres ne sont-ils pas notre unique ressource? C'est la premiére & la derniére leçon que la nature donne à l'homme, pour lui aprendre à être bienfaisant. Le cœur qui n'est que pour *lui* souffre une juste peine. Une plus noble tristesse nous éléve dans le tems même qu'elle nous abat; & le sentiment intérieur de la vertu adoucit nôtre peine. La prudence & la vertu m'enseignent à donner une seconde issue à ces pensées affligeantes; on affoiblit le torrent des douleurs en le divisant. Reçoi donc, ô Monde, les larmes que je te dois! Quel triste aspect la félicité humaine n'offre-t-elle point à un homme dont les pensées pénétrent au-delà d'une heure! O toi, qui que tu sois, dont le cœur est dans la joye, veux-tu que je te félicite de ton sort? Oui, tu le veux; ton orgueil me le demande. Mais que ton orgueil excuse, ce que ta nature exige,

exige, les avis ſalutaires d'un ami. Heureux infortuné ! c'eſt ton aveuglement qui te rend ſi content. La folie te ſéduit par des careſſes qui ſemblent n'être pas d'un moment. Tu ſouris ? c'eſt à tes dépens. Tes plaiſirs ſont le ſignal de tes chagrins. Semblable à un Créancier ſévére, plus le malheur attend, plus il demande ; ton bonheur précédent ſera une verge avec laquelle il te rendra plus ſenſible à ſes coups, & redoublera ton tourment.

Lorenzo, la fortune te flatte. Ton cœur s'égaye au chant de la Siréne. Ton bonheur m'eſt cher ; ne m'accuſe pas d'être fâcheux. Je ne veux pas détruire tes plaiſirs, mais te les aſſurer. Ne croi pas que la crainte ne ſoit conſacrée qu'aux tempêtes ; défie-toi du ſourire de la Fortune. Sans doute, le Ciel eſt à craindre dans ſa colére, mais il ne l'eſt pas moins dans ſes faveurs. Ses faveurs ici-bas ſont plutôt des épreuves que des récompenſes ; loin de diminuer nos ſoins, elles nous appellent à de nouveaux devoirs ; elles devroient autant nous allarmer que les calamités ; elles devroient nous porter à la recherche de leurs cauſes & de leurs ſuites, nous faire juger de nous avec plus de défiance, & nous faire trembler, lorſque nous

les

les pésons à la balance de notre mérite ; elles devroient diriger les mouvemens de nos passions, & régler nos joyes, de peur que nous ne les étouffions par trop de sensibilité, & que leurs douceurs perverties ne nous affligent plus que la simple misére. Lorsque nos joyes se tournent contre nous, semblables à un parti ennemi dans une guerre civile, ou à des amis aigris par le ressentiment, leur fureur répand le plus noir venin sur notre repos. Défie-toi de tout ce qu'on appelle *bonheur* sur la terre ; défie-toi de toute joye, excepté de ces joyes qui ne doivent jamais finir. Quiconque ne bâtit pas sur un fondement immortel, condamne ses plaisirs à la mort, quelque affection qu'il ait pour eux.

Tous mes plaisirs sont morts avec toi, *Philandre* ! Ton dernier soupir rompit le charme ; la terre *désenchantée* perdit tout son éclat. Où sont maintenant ces brillantes tours, ces montagnes d'or ? Je ne vois qu'un désert aride, qu'une sombre vallée de larmes. Le grand enchanteur est mort ! Quel changement d'un jour à un autre ! Tu touchois à tes plus belles espérances, à ce prix depuis long-tems mérité ! De quelles vives couleurs l'ambition peignoit tes jouës enflammées ! Sublime ambition, qui n'as-

n'aspiroit qu'à la gloire que donne la vertu ! La mort, telle qu'un mineur rusé, travailloit dans le secret, & se mocquoit de tes brillans projets ; elle fit signe au ver de ronger cette rose éclatante, qui ne se flétrit qu'au moment de sa chûte. Un instant, & on ne la vit plus !

Lorenzo, la prévoyance de l'homme n'est pas toujours sage. La sagesse se change souvent en folie, à l'instant même que la raison enfante avec peine des idées qui la charment. Que nos yeux sont foibles ! Nous ne voyons que le moment présent ; celui qui va suivre est couvert de nuages aussi épais que ceux qui nous cachent le dernier jour. Nôtre pénétration, nos prédictions sont inutiles. Le tems nous est distribué par parties ; & avant que chacune se mêle au sable coulant de la vie, liée par un serment inviolable du destin, elle doit nous cacher dans un profond silence, *Où commence l'Éternité !*

Suivant les loix de la nature, tout ce qui peut arriver, peut arriver à l'instant même ; il n'est aucune heure qui ait un privilége à cet égard. Peut-il s'élever de pensée plus hardie dans le cœur de l'homme, que de compter sur

le lendemain? Où eſt le *lendemain*? Dans un autre monde; oui, & cela pour un grand nombre d'hommes; mais en eſt-il un ſeul qui ſoit ſûr du lendemain? Cependant nous bâtiſſons nos eſpérances ſur ce *peut-être*, ſur ce *hazard*, ſi fameux par ſes menſonges, comme ſur un roc de diamant. Nous formons projets ſur projets, & nous mourons tout occupés des *avenir* de cette vie.

Philandre lui-même n'avoit pas préparé ſon tombeau; il n'avoit point été averti qu'il touchoit à ſa fin. Que de gens dont la chute eſt auſſi ſoudaine, quoiqu'ils ayent été avertis intérieurement depuis bien des années! Gardez-vous, *Lorenzo*, du plus grand malheur qui puiſſe arriver à l'homme, gardez-vous d'être ſurpris par une mort lente. Que cette ſurpriſe imprévuë eſt terrible! Sois ſage aujourd'hui; inſenſé celui qui renvoye! Le jour paſſé prétextera l'exemple du jour précédent, & ainſi de ſuite; la vie finira ſans qu'on ait été ſage. Les délais nous dérobent notre tems, une année après une année, juſques à ce que tout le tems s'étant écoulé, la grande affaire de l'Eternité ſoit laiſſée à la diſcrétion d'un *moment!* Le croiroit-on, ſi on ne le voyoit pas tous les

jours?

jours? N'eſt-il pas même plus incroyable que cela ſoit ſi commun?

Parmi les erreurs ſurprénantes de l'homme, celle-ci ne tient-elle pas le premier rang? Nous ſommes ſur le point de vivre; & nous reſtons éternellement à la porte, pour ainſi dire, de nôtre véritable naiſſance. Tous ſe flattent qu'ils ceſſeront d'être enfans; & ſur cette eſpérance leur vanité emprunte des éloges, ou s'en donne à elle-même; ils s'applaudiſſent du mérite qu'ils auront un jour. Que la vie qu'ils ne méneront jamais ſera excellente! ... Le tems qui eſt entre leurs mains eſt ſacrifié à la folie; ils deſtinent à la ſageſſe celui qui eſt entre les mains du *Dèſtin!* Ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de ſe propoſer pour but, eſt renvoyé. La folie rit toujours de la folie; à peine la Sageſſe humaine peut-elle rien faire de plus. L'homme inſenſé renvoye toujours, & cela, dans tous les points de ſa vie. Jeunes, nous nous endormons dans une parfaite ſécurité, nous nous croyons heureux; ſeulement, en enfans bien nés, nous ſouhaitons que nos péres ayent été plus ſages que nous ne ſommes. A trente ans l'homme ſoupçonne ſa folie; il la connoit à quarante;

& il reforme ſon plan. A cinquante, il condamne ſes honteux délais; il ſent qu'il faut prendre des réſolutions; il en prend; il en prend encore ... & il meurt le *même*.

Pourquoi l'homme agit-il ainſi? Parce qu'il ſe croit immortel. Chaque homme regarde tous les autres hommes comme mortels; il n'excepte que lui ſeul; à moins que quelque coup terrible ne jette dans ſon cœur une frayeur ſubite; mais cette impreſſion ſe diſſipe à l'inſtant, ſemblable à celle de l'aile d'un oiſeau dans l'air, ou d'une rame dans l'onde. Ces penſées de la mort ſont oubliées ainſi que les larmes que la nature nous fait verſer ſur le tombeau de nos amis... Quoi, je pourrois t'oublier, *Philandre?* Je ne puis l'imaginer. Mon cœur eſt dans l'angoiſſe! Quand pour ſoulager ma douleur on prolongeroit la nuit la plus longue, elle ſeroit encore trop courte, & l'Alouette entendroit mes plaintes nocturnes.

Le brillant ramage de l'Alouette appelle l'aurore. Le cœur percé de la plus vive douleur, je m'efforce comme toi, douce *Philomèle*, d'égayer par un chant ſoutenu la triſte obſcurité. J'invite les étoiles à m'écouter; mais elles ſont ſourdes à mes chants, elles ne *ſe* plai-

plaisent qu'au tien. Mais n'en sois pas vaine! Il en est d'autres que moi dont la voix est plus agréable que la tienne; elle enchante les siécles les plus éloignés! Combien de fois, dans les ténébres, n'ai-je pas répété aux heures silentieuses les accens de leurs divins transports, pour calmer mes douleurs, & distraire mon cœur du sujet de ses plaintes! Leurs transports m'agitent, mais je ne puis bruler du même feu. Me trouvant dans les ténébres, quoique je ne sois pas aveugle, comme vous, divin *Homère*, sublime *Milton*, pourquoi ne puis-je me monter sur votre ton, ou sur celui de ce Poëte * qui a fait de notre nation la patrie d'*Homére*. *Pope* a chanté l'*homme*; je chante l'homme immortel! Souvent mes chants franchissent les bornes de la vie. L'immortalité seule a des charmes pour moi! Pourquoi ce divin Poëte n'a-t-il pas poursuivi son sujet? Que ne s'est-il plus avancé dans le chemin, qui de l'obscu-

* *Pope* a traduit en vers Anglois l'Iliade d'*Homére*, & sa Traduction ne le céde point à l'original. Il a fait aussi un Poëme sur l'*Homme*.

rité conduit à la lumiére! Que n'a t-il plané dans ce lieu élevé! Porté sur ses ailes de flammes, que n'a-t-il atteint ces hauteurs d'où je me précipite, pour chanter l'homme immortel! Que le monde auroit été heureux! A quel péril ne m'auroit-il pas enlevé!



A R-

ARTICLE NEUVIEME.

LE POUVOIR DE L'ELOQUENCE.

Poëme. A M..... *

C*Hrysostome* nouveau, dont la bouche éloquente
Prête aux arrêts du Ciel une force puissante,
Toi de qui les discours, pleins d'un charme vainqueur,
Vont convaincre l'esprit pour attendrir le cœur,
Toi qui forces l'impie à quitter sa carriére,
En semant sur ses pas des traces de lumiére;
. . . daigne à mes yeux déployer tes trésors,
Et de ton Art sacré m'aprendre les ressorts.

Par quels attraits divins d'une humaine éloquence
Peut-on des cœurs altiers fléchir la résistance?
Pour soumettre l'esprit au seul art du discours,
Quels ressorts employer? quels secrets? quels détours?
Je laisse à ta raison de creuser ce mistére,
Je dois sur tous ces points t'admirer, & me taire.

Des divins Orateurs telle est l'autorité;
Leur pouvoir par les lieux n'est jamais limité,
Et tandis que des Rois l'Empire se resserre,
Leur Sceptre, orné de fleurs, couvre toute la terre.

O 4 Quand

* *Par Mr.* Garcin *Etudiant en Théologie à Neufchâtel. Il a très bien décrit le pouvoir d'un Art qu'il posséde lui même à un grand point: Il est aussi bon Orateur que bon Poëte.*

Quand Démosthène en feu, la haine dans le cœur,
Détruit la faction de Philippe vainqueur,
Quand ranimant des siens la liberté mourante
Il soutient de l'Etat la force chancelante,
Quel fut le plus puissant du Monarque ou de lui?
Lequel fut de son peuple ou la gloire ou l'apui?
De quelques noms divers que l'Histoire les nomme,
Démosthéne étoit Roi, Philippe n'étoit qu'homme.

Eloquence, Art divin, cent fois par tes bienfaits,
Du sein de la révolte on vit naitre la paix.
Dans tes mains la discorde, au milieu des allarmes,
Cent fois en frémissant a vû briser ses armes.
Rome, quel monstre affreux s'éléve dans ton sein!
Son cœur roule en silence un horrible dessein.
Du fier Catilina, de sa troupe homicide
La noire ambition arme le bras perfide:
Tous ont avec serment signé l'arrêt fatal,
Qui doit faire de Rome un tombeau général.
Quel Dieu protégera cette Cité chérie?
Demain pour les Romains il n'est plus de patrie.
L'Univers va subir la loi des Conjurés,
Et tous les Sénateurs par le fer massacrés
Vont de leurs corps sanglans rougir les flots du Tibre;
Ciceron voit le mal, il parle, Rome est libre.

Mais quelle auguste main par d'invisibles traits
Semble de l'éloquence annoblir les attraits?
C'est la Religion, dont la clarté fidéle
La présente aux humains plus touchante & plus belle.
Sous ce simple apareil qu'elle étale d'apas!
Les plus féroces cœurs ne lui résistent pas.
Du Moteur éternel de tout ce qui respire
Dans Athéne idolatre elle établit l'Empire.
Le Mensonge autrefois dans son temple introduit

Y laissoit de l'erreur régner l'épaisse nuit;
Sur son Autel impur l'Opinion assise,
Y fouloit à ses pieds la Vérité soumise;
L'odieux Préjugé, que l'âge rend plus fort,
De son glaive de sang en défendoit l'abord.
Chaque sage à son gré se compose un sistême;
Zénon ne reconnoit d'autre Dieu que lui-même,
Epicure le plonge au milieu des plaisirs;
Ainsi chaque homme en Dieux érige ses désirs.
Paul paroit. Au milieu d'une ville infidéle,
Il sent son cœur aigri s'armer d'un nouveau zèle:
» Citoyens malheureux, quelle aveugle fureur
» Vous a tous entrainés dans ce gouffre d'erreur?
» Est-ce là cette ville où régne la sagesse?
» Est-ce à ces Dieux impurs que vôtre cœur s'adresse?
» Insensés! détruisez ces ouvrages honteux,
» Renversez de vos mains ces objets de vos vœux.
» Ce Dieu que vos esprits n'ont encor pu connaître,
» C'est l'Etre tout puissant qui vous a donné l'etre;
» L'Eternel est son nom: son bras fit l'Univers;
» Toûjours sur vos besoins il tient ses yeux ouverts.
» Cessez de limiter ses attributs suprêmes,
» Son Trône est sur la Terre, au Ciel & dans vous-mêmes.
Par ces mâles discours l'esprit est entrainé,
Epicure frémit, Zénon est consterné,
Et le peuple confus, sans chercher de réponse,
Adore & craint le Dieu que sa bouche prononce.

Les temps n'ont point changé; la nature en son cours
De l'éloquence encor a rendu les beaux jours:
Longtems, je l'avourai, la source en fut perduë;
A ses attraits sans fard l'Orateur substitue
D'un langage affecté le jargon précieux,
D'ornemens puérils l'amas fastidieux.

Mais ce faux goût détruit, enfin l'on vit en France
Renaître de cet art l'éclat & la puissance :
Ainsi quand les frimats, enfans des Aquilons,
N'impriment plus la mort au sein de nos vallons,
Quand après un long deuil, l'immortelle nature
Reprend du Dieu du jour ses fleurs & sa parure ;
Elle semble annoncer de plus touchans plaisirs,
Et des plus doux bienfaits couronnant nos désirs,
Etaler à nos yeux plus de magnificence
Telle en ce siécle heureux a brillé l'éloquence.

O toi, divin mortel, * dont sa sublime voix
Instruisit, tour à tour, les peuples & les Rois,
Toi qui sçus réunir, successeur des Grégoires,
Aux Mitres des Prélats les lauriers oratoires,
Reçois un foible encens dont ton nom fait le prix,
Et qu'allume en mon cœur le feu de tes écrits.

Loin du bruit de la Cour, dans une humble retraite,
Né pour être du Ciel le fidèle interprète,
Massillon préparoit son cœur & sa raison.
Il connut des grandeurs l'attrait & le poison,
De la prospérité la chimére profonde,
Le néant de la gloire & des plaisirs du monde.
Plein du feu qui l'anime, il entre dans ce lieu
Où le monde a souvent l'encens qu'on doit à Dieu ;
Où souvent loin d'aider à fuir le précipice,
On embellit de fleurs l'affreux sentier du vice ;
Où les Rois adorés, illustres malheureux,
Avalent des flatteurs le venin dangereux.
Théatre d'intéret, scéne où l'orgueil étale

De

* Massillon, *plus grand Orateur, suivant nous, que* Bourdaloue.

De la gloire du Ciel une gloire rivale.
Maſſillon de cet art ignore les reſſorts;
Le Ciel ſur ſa belle ame épuiſe ſes tréſors;
L'auguſte vérité dans ſon cœur ſe retire,
La perſuaſion ſur ſes lévres reſpire;
Des traits de la vertu ſes diſcours imprimés,
Semblent porter au Ciel nos cœurs qu'elle a charmés,
Et nous y ménageant mille heureuſes retraites,
En peindre les plaiſirs & les douceurs parfaites.

Qu'avec force du vice il repouſſe les traits!
Sans compter les grands noms, il péſe les forfaits.
Guidé par le flambeau que prête l'Evangile,
Il pénétre du cœur le plus ſecret azile;
Ce flambeau redoutable en ſes mains agité,
D'une effroyable horreur glace l'impiété,
Et changeant ſa lumiére en mille éclats de foudre,
De l'incrédulité reduit le maſque en poudre.
Maſſillon au devoir rapelle le pécheur,
Sa voix inſtruit le ſimple, étonne la grandeur,
Fait trembler la richeſſe, attendrit la puiſſance,
Conſole l'infortune, adoucit l'indigence:
On eſt touché, vaincu. Le Seigneur eſt vengé,
La raiſon eſt ſoumiſe, & le cœur eſt changé.

Mais cet homme n'eſt plus: mille fleurs arrachées,
Autour de ſon tombeau languiſſent deſſéchées,
L'éloquence abattue en vêtemens de deuil,
Cherche à s'enſevelir dans le même cercueil....
Des portes du trépas quelle voix la rapelle?
Vient-on joindre l'inſulte à ſa douleur mortelle?
... A ce nom ſeul ſes yeux s'ouvrent enfin;
A ſes jours de douleur ſuccéde un jour ſerein,
Son front s'orne de fleurs, tous ſes traits s'embelliſſent.

J'en atteste ces murs, ces murs où retentissent
De ta sublime voix les sons harmonieux,
Qui de ce tas de bouë élévent l'ame aux Cieux.
Avec moins d'apareil, ta main nous la présente;
Mais pour être plus simple est-elle moins touchante?
Non: s'il faut mesurer son prix à ses bienfaits,
Sa modeste beauté ne périra jamais.



ARTICLE DIXIEME.

LE CHRISTIANISME.

ODE. *

CHef-d'œuvre de la main propice
D'un Dieu dont la puissance égale la bonté,
L'homme créé dans la justice,
Fut fait pour la félicité.
Roi de ses passions, épris du bien suprême,
Il goûtoit des plaisirs avoüés du Ciel même;
Heureux sans crime & sans effort,
Paisible sectateur d'une Vertu facile,
Au sein de l'innocence il trouvoit un azile
Contre la douleur & la mort.

* * *

Mais que vois-je! ingrat, infidelle,
Quand tu combles ses vœux, il viole ta loi,
Grand Dieu! la poussiére rebelle
Ose s'élever contre toi.
Cet affreux attentat soûleve la nature;
La foudre va partir pour venger ton injure;
Non, c'est te venger à demi.
L'homme a pu t'offenser: Que l'insensé périsse!
Mais ce n'est, Dieu puissant! qu'après un long suplice,
Que doit périr ton ennemi.

* * *

Ses

* *Par Mr. de* la Beaumelle.

Ses triſtes enfans avec l'être
Reçoivent de ſes maux le levain dangereux;
Coupables avant que de naître,
En naiſſant ils ſont malheureux.
Le Feu diſpute à l'Eau, l'Air diſpute à la Terre
L'avantage fatal de leur faire la guerre;
Ciel irrité, ſuſpen tes coups;
Livre à leurs paſſions ces objets de ta haine;
Leurs fougues ſont pour eux la plus cruelle peine
Que puiſſe inventer ton courroux.

* * *

Quel ſpectacle affreux m'épouvante!
Quels monſtres furieux ſont ſortis des Enfers!
La Vertu fuit pâle & tremblante;
Le crime inonde l'Univers.
L'adultére, le vol, le meurtre, le parjure,
Des forfaits dont le nom fait rougir la nature....
Leur aſpect me glace d'effroi.
Partout de l'Equité qui gémit enchainée,
Triomphe impudemment la licence effrénée:
Les mortels n'ont plus d'autre Loi.

* * *

Par des châtimens mémorables
Tu te venges, grand Dieu! mais tu frapes en vain;
Chaque inſtant de nouveaux coupables
Bravent la foudre dans ta main.
L'homme au crime enhardi ne craint plus ta juſtice.
Seigneur! que ta bonté l'arrache à ſa malice!
De tes feux daigne l'enflammer!
Du céleſte ſéjour hâte toi de deſcendre!
Vien; parais à ſes yeux! Pourra-t-il ſe défendre
De t'obéïr & de t'aimer?

* * *

Ce

C'en est fait : mes vœux s'accomplissent.
Le Ciel s'ouvre : la Terre enfante son Sauveur.
Les Enfers vainement frémissent,
Leur proïe échape à leur fureur.
Je te vois confonduë, orgueilleuse sagesse !
Le Fils du Tout-puissant, sous l'humaine foiblesse !
Il naît, il vit dans le mépris.
Est ce assez ? Tu vas voir un plus grand sacrifice :
Le bonheur des mortels dépend de son suplice ;
Il va l'acheter à ce prix.

* * *

Ce noir attentat t'épouvante,
Soleil ! en l'éclairant tu crains de te souiller !
De ta lumiére étincellante
Il t'aprend à te dépouiller.
Des Cieux saisis d'horreur l'harmonie est troublée,
Par d'affreux tremblemens la Terre est ébranlée,
Les rochers entr'ouvrent leur sein.
Jesus meurt : l'homme altier ose le méconnaître ;
Mais l'Univers en deuil dédommage son Maître
Des mépris de l'orgueil humain.

* * *

Il meurt : mais la mort terrassée
Bientôt de ses liens le voit sortir vainqueur ;
Sa gloire à nos yeux éclipsée
Reprend sa premiére splendeur.
Dans les Cieux, triomphant, il se fraïe une voïe :
Mais quels nouvaux transports de terreur & de joïe !
Quel bruit ! quels feux mistérieux !
Ses enfans sont saisis d'une yvresse divine ;
L'Esprit saint les remplit, l'Esprit saint les domine ;
En a-t-il fait autant de Dieux ?

* * *

Quelle

Quelle Doctrine, quels Oracles,
Vont être par leur bouche en tous lieux annoncés?
Leurs mains prodiguent les miracles,
Les peuples courent empressés.
Une foule attentive autour d'eux se rassemble;
Quel respect! quel silence! ils parlent, l'erreur tremble,
Leur voix enfante les Chrêtiens.
Tombez, Dieux impuissans, vile & frêle matiére!
Grand Dieu! que leurs autels soient réduits en poussiére,
Qu'en tous lieux s'élévent les tiens!

* * *

Tout prend une face nouvelle.
A des hommes impurs, injustes, inhumains,
Succède une race fidelle,
Une nation d'hommes saints.
Maîtres de leurs panchans, vainqueurs de tous les vices,
Triomphans des tourmens, triomphans des délices...
Mon œil les admire étonné.
Portique! ton Héros ne fut qu'un vain fantôme;
C'est dans le Chrêtien seul, que tu peux trouver l'homme
Tel que tu l'as imaginé.

* * *

Ici quelles tragiques scénes!
En faveur de ses Dieux je vois armer l'erreur;
Partout je vois charger de chaines
Les victimes de sa fureur.
Partout le fer barbare à mes yeux étincelle;
Des fidéles proscrits partout le sang ruisselle;
Au glaive ils courent se livrer.
Dieu! quelle fermeté! mais quels tourmens horribles!
On croit vous faire grace, Athletes invincibles,
Lorsqu'on vous permet d'expirer.

* * *

Leur

Leur sang versé devient fertile;
Leur cendre reproduit un peuple de Héros.
Un Chrêtien meurt, il en naît mille,
Leur nombre lasse les bourreaux.
Grand Dieu! ta main féconde en merveilles subites,
De leurs persécuteurs leur fait des Prosélites.
Le mensonge fuit consterné.
Déjà même éclairé de ta vive lumiére,
César a sous ton joug courbé sa tête altiére;
Je vois un Chrétien couronné.

* * *

Enfin, tranquille & triomphante,
La Vérité se montre aux dociles mortels:
Des fers, plus purs & plus brillante,
Elle passe sur les autels.
Le thrône est devenu l'apui du sanctuaire,
Et la Religion, en son sein salutaire
Réunit cent peuples divers.
Ton oracle est certain, Seigneur! le dernier âge
La verra de l'enfer bravant la vaine rage,
Durer autant que l'Univers.

* * *



ARTICLE ONZIEME.

ELEGIE A EGLE.*

EGlé, c'en eſt donc fait, tu ne veux plus entendre
La voix & les ſoupirs de l'amant le plus tendre ;
Tu rejettes ſon cœur, tu mépriſes ſes feux,
L'hommage qu'il t'en fait te devient odieux.
L'amour ne ſe plait-il qu'à voir couler mes larmes !
Eſt-ce au ſein du plaiſir qu'habitent les allarmes ?
Helas ! barbare Eglé, je te dois mes malheurs :
A tes genoux Lycas, qu'aveugloient ſes erreurs,
Se faiſoit de ces riens, qui ſont tout quand on aime,
Sa gloire, ſon bonheur, ſa volupté ſuprême.
J'adorois tes vertus bien plus que tes apas,
Je te voyois par-tout, même où tu n'étois pas :
Dans le ſein du ſommeil, au lever de l'aurore,
Je répétois cent fois, chère Eglé, je t'adore ;
Quand j'étois près de toi, tu flatois mon eſpoir,
Mes baiſers, mes tranſports paroiſſoient t'émouvoir.
A mon amour ſans art je croyois tout poſſible ;
J'eſpérois que ton cœur pourroit être ſenſible ;
Je me flatois qu'enfin, épris des mêmes feux,
Certain de mes ſermens, il combleroit mes vœux ;
Séduit par ta candeur, ébloui par ma flame,
J'ai crû lire mon ſort dans le fond de ton ame :
J'ai dit, je ſuis aimé ; je l'ai dit quand tes yeux
M'a-

* Par M. L. C. T. D. C.

M'abreuvoient d'un poiſon d'autant plus dangereux,
(Ils me trompoient hélas avec tant de fineſſe !)
Que j'y crus malgré toi, lire un peu de foibleſſe.

Principe du bonheur, ſource des doux plaiſirs,
O Loi ! qui dans nos cœurs entretiens les deſirs,
Sans qui l'amour languit ou devient une yvreſſe,
Sentiment, Dieu du monde, ame de la tendreſſe;
Comment un cœur peut-il, s'il ne t'éprouve pas,
Se ſervir de tes traits & feindre tes appas ?
Lorſqu'Eglé me trompa, j'ai cru te voir en elle;
Et quand je lui jurois une flamme éternelle,
Un rival plus heureux occupoit ſes deſirs,
Et l'ingrate en ſecret rioit de mes ſoupirs !
Eglé doit triompher du cœur le plus volage;
Eſprit, graces, talens, l'amour eſt ſon image.
Que tes mépris cruels empoiſonnent mes jours !
Eglé, je t'aime encore, & t'aimerai toujours.
Inſenſé ! qu'ai-je dit ? Quoi j'aimerois encore...
Eh qui ? grands Dieux ! un cœur qui peut-être m'abhorre;
Qui flatte mon eſpoir, jouit de mon erreur,
Aſſez traitre, en un mot, pour jouer la candeur !
C'en eſt fait.... Dieu de ſang, Dieu cruel de la guerre,
Dieu que déteſte Eglé, vien, deſcen ſur la terre,
Vien tirer le François d'un indigne repos,
Et que l'amour pâliſſe en voyant tes drapeaux.
Tu pars... Vénus ſoupire, & ſon fils eſt en larmes;
Nos cœurs ont treſſailli; l'honneur fourbit nos armes;
Ces globes meurtriers que la flamme conduit
Précipitent l'Anglois dans une obſcure nuit.
Qu'Erynnis ſecondant ma fureur, & ta rage,
Sorte encor des Enfers pour exciter l'orage;
De l'aveugle Albion embraſe les vaiſſeaux;

Que ta foudre en grondant les ſuive ſous les flots;
L'intrépide Germain a quitté ſes montagnes;
Ses nombreux bataillons inondent les campagnes;
Tout s'arme, qu'ai-je à craindre? Eglé ne m'aime pas;
Qui craint d'être haï doit chérir le trépas.
Soufle dans tous les cœurs la fureur & la haine;
Dans l'horreur des combats je briſerai ma chaine;
Je porterai par-tout dans mon cœur ulcéré,
L'image d'un rival à mes vœux préféré.
Cet aiguillon plus fort que celui de la gloire,
Sur mes ſens à la fin obtiendra la victoire.
Mais où m'emporte hélas! cette aveugle fureur?
L'amour ſera-t-il moins dans le fond de mon cœur?
Il me ſuivra par-tout; l'amour eſt une flamme
Qui ſe nourrit en nous, qui dévore notre ame.
Eglé! couvert de ſang, au milieu des combats,
J'affronterai la mort, rempli de tes appas.
A l'honneur, à l'amour je devrai mon courage,
Trop heureux ſi ton cœur peut en être le gage!
Je veux par mes vertus te ſoumettre à ſa loi,
Etre eſtimé de tous, le ſeul digne de toi.



A R-

ARTICLE DOUZIEME.

PIGMALION. *

ELéve d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore:
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'artiste en la formant se rapelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art, dit-il, a rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plait! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légére!
Que j'exprime avec vérité
Toutes les graces de Glycére!
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il proméne sa vue.
L'amour propre & la volupté
Le raménent sans cesse aux pieds de la statue.

* *Par Mr. le Marquis de St.* Lambert.

En vain pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchante,
Il s'excite au travail, mais sa main languissante
S'arrête, tombe, & laisse échaper son ciseau.
Il quitte la statue, il revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle est encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage!
Je l'instruirois à faire usage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être;
Il devroit son bonheur à mon art, à mes feux.
Avec l'art d'en jouïr il me devroit son être,
Il ignoreroit tout, mais son cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoitre.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répan la flamme la plus pure.
D'une beauté nouvelle enrichi la nature;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore,
Il croit avoir senti de foibles mouvements;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore:
Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante;
De transports plus fougueux cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante,
Sous les doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée;
Elle répond, dit-il, à mon emportement.
Par le plaisir la statue animée
Ouvre les yeux, & voit le jour & son amant.
Elle éprouve sans le connoitre
Une aveugle félicité.

Son

Son cœur naiſſant eſt emporté
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des deſirs.
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
Ah! c'en eſt fait, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême.
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Le Ciel a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous m'aimez, & j'aime.



NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. OBservations sur l'histoire & sur les preuves de la Résurrection de Jésus-Christ, traduites de l'Anglois de Mr. le Chev. *Gilbert West*, sur la 4e. édition. 1 vol. in 12. Paris chez *Tilliard*. Il y a longtems que le Public attendoit la traduction de cet excellent ouvrage, qui est divisé en 3. parties. Dans la 1re on examine les faits rapportés par les Evangelistes, qui concernent la Résurrection de Jésus-Christ. Dans la 2e. on prouve, que les Apôtres eurent de ce fait une certitude entiére. Dans la 3e. on expose deux des motifs qui nous forcent à n'avoir aucun doute sur cet événement important.

II. Dissertation sur l'état du Commerce en France, depuis *Hugues Capet* jusqu'à *François* I. Par Mr. *Clicquot Blervaches*, *Amiens*, chez *Godart*. Dans cette Dissertation, qui a remporté le prix par le jugement de l'Acad. d'Amiens, l'Auteur décrit les commencemens, ou ce qu'il appelle l'enfance du commerce en France, les obstacles qu'il rencontra, &c. Les faits, les reflexions, le stile, intéressent également dans cette Dissertation.

III. Histoire naturelle, générale & particuliére, avec la Description du Cabinet du Roi. T. 6e. Il s'agit dans ce nouveau Volume, du *Chat*, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lievre* & du *Lapin*. On connoit le mérite des Auteurs, Mrs. de *Buffon* & d'*Aubenton*.

IV. L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens. 9. Vol. in 12. Cette nouvelle Edition est revuë, corrigée & augmentée d'une table des matiéres.

V. Histoire générale des Voyages T. 13me. Ce Volume, très-intéressant, contient la découverte du Pérou, la conquête qui en fut faite par trois Espagnols qui s'étoient établis à Panama, la fin tragique d'*Atahualipa* dernier Empereur du Pérou, &c.

VI.

VI. Vie d'Erasme, dans laquelle on trouvera l'histoire de plusieurs hommes célébres avec lesquels il a été en liaison; l'analyse critique de ses ouvrages, & l'examen impartial de ses sentimens sur la Religion. Par Mr. de *Burigny*. Paris, chez *De Bure* l'ainé.

VII. Commentaires sur la défense des places d'Æneas le Tacticien, le plus ancien des Auteurs militaires; avec quelques notes &c. Par M. le Comte de *Beausobre*. *Paris* chez *Pissot*. On aprend dans cet ouvrage, traduit du Grec, quelle étoit la maniére de défendre les places, il y a plus de deux mille ans.

VIII. L'Ecole de l'Amitié. *Amsterdam*. Roman estimé.

IX. Observations périodiques sur la Physique, l'Histoire naturelle & les Arts. Par Mr. *Toussaint* de l'Acad. Royale de Prusse. *Paris* chez *Lambert*. Ce Journal sera un régistre fidèle de toutes les nouvelles idées philosophiques, nationales & étrangéres; on y raprochera les vuës de toutes les Sçavans de l'Europe, on les réduira, & on en présentera un plan abrégé. Il en paroitra deux volumes in 4to. par année. Le prix de la souscription est de 36. livres de France. Le nom de l'Auteur invite à souscrire.

X. Vie de Louis Balbe-Berton de Crillon surnommé le *Brave*, & Mémoires des régnes de Henri II. François II. Charles IX. Henri III. & Henri IV. pour servir à l'histoire de son tems. *Paris* chez *Pissot*. Très-curieuse.

XI. Etat politique actuel de l'Angleterre, ou, Lettres sur les Ecrits publics de la Nation Angloise rélativement aux circonstances présentes. *Paris* chez les freres *Etienne*. Dans le cours de 2. mois l'Auteur donne 3. volumes in 12 sur le sujet qu'annonce le titre; il en a déja paru quelques-uns.

XII. Histoire universelle, sacrée & profane. Par M. *Hardion* de l'Acad. Françoise. 8. Vol. Paris, chez *Guil. Desprez*. Cette Histoire Univ. est, suivant nous, la meilleure qui ait encore été faite.

XIII. Examen du Fatalisme, 3. Vol. *Paris*, chez *Didot* & *Barrois*. Dans le 1er. Vol. de cet excellent Ouvrage l'Auteur examine l'origine & les progrès du *Fatalisme*. Dans le 2e. & le 3e. il refute les principaux sistêmes des Fatalistes, *Spinosa* &c.

XIV. Remarques diverses sur la prononciation & sur l'Or-

l'Ortographe par M.... *Paris*, chez *Prault* fils. C'eſt le meilleur ouvrage en ce genre qui ait encore paru.

XV. La Religion révélée, défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée. Par le R. P. *le Balleur*. *Paris* chez *Lambert*. Dans la 1re partie l'Auteur attaque les Epicuriens, les Spinoſiſtes & les nouveaux Materialiſtes. Dans la 2de il établit la néceſſité d'une Religion révélée, & il prouve que celle de J. C. en renferme tous les caractères.

XVI. Précis des expériences qui ont été faites par ordre du Roi à Trianon, ſur la cauſe de la corruption des bleds, & ſur les moyens de la prévenir; à la ſuite duquel eſt une inſtruction propre à guider les laboureurs dans la maniére dont ils doivent préparer le grain avant de le ſemer. *Paris* chez *Briaſſon*.

XVII. Deſcription hiſtorique de l'Empire Ruſſien. 2. Vol. in 12. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. C'eſt une traduction mal faite d'un Ouvrage Allemand fort eſtimé pour la fidélité des faits, de Mr. le *Baron de Strahlenberg*, Officier Suédois, qui a été pendant pluſieurs années priſonnier de guerre en Ruſſie.

XVIII. Nouvelle Conſtruction de Ruches de bois, avec la maniére d'y gouverner les abeilles, inventée par Mr. *Patteau* premier Commis du Bureau des vivres de la Généralité de Metz, & l'hiſtoire naturelle de ces inſectes. Le tout arrangé & mis en ordre par M... avec des figures en taille-douce. A *Metz*, chez Joſeph *Collignon*, & à *Paris* chez *Hériſſant*. Le but de l'Auteur eſt de rendre les abeilles généralement communes, d'un produit aſſuré, continuel, & de beaucoup ſupérieur à celui des ruches ordinaires. Sa méthode paroît excellente.

XIX. Tableau de l'Empire Ottoman. 1. Vol. in 12. *Paris*, chez *Ducheſne*. On y trouve tout ce qui concerne la Religion, la milice, le gouvernement civil des Turcs & les grandes charges & dignités de l'Empire.

XX. Examen de pluſieurs parties de la Chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir raport. 2. Vol. *Paris* chez la veuve de *Laguette*. Ce livre contient des recherches ſur les playes d'armes à feu, d'excellens mémoires ſur l'amputation, & un examen analytique de pluſieurs nouvelles méthodes pour amputer les membres.

XXI.

XXI. Traité des maladies occasionnées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité, & autres intempéries de l'air, avec la méthode pour les guérir, fondée sur l'expérience & sur des observations comparées. Par Mr. *Raulin* D. en Med. T. 1. *Paris*, chez la veuve de *Laguette*.

XXII. Histoire générale des Provinces Unies. Par Mrs. *D*... & *S*... de la Societé Royale de Londres. 3. Vol. in 4to. *Paris* chez *P. G. Simon*.

XXIII. Dévelopement & défense du systême de la Noblesse commerçante. Par M. l'Abbé *Coyer*. *Paris*, chez *Duchesne*. C'est une réponse aux objections qui avoient été faites à l'Auteur contre son systême, & c'est, suivant nous, une réponse sans replique.

XXIV. Analyse Historique des Principes du Droit François, en un Vol. in 12. *Paris*, chez *Prault* pere. Cet ouvrage est divisé en 3. parties. Dans la premiére, l'Auteur considére d'abord toutes les personnes indistinctement, ensuite toutes les differences qu'elles ont entr'elles, comme la Patrie, l'Etat, &c. Dans la 2de. il examine la nature des biens, leurs différences, &c. Dans la 3me. il traite des obligations, des conventions d'où elles dérivent, &c.

XXV. Second Mémoire sur la Théorie de la Marine, ou Réflexions sur l'ouvrage de Mr. *Bouguer* de l'Acad. R. des Sciences, sur la construction, la mâture & la manœuvre des Vaisseaux. In 4to. *Paris*, chez *Guerin*.

XXVI. Histoire générale des Guerres divisée en 3. Epoques. La 1re. depuis le Déluge jusqu'à l'Ere Chrétienne. La 2de depuis l'Ere Chrétienne jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient. La 3me. depuis la chute de l'Empire d'Orient jusqu'à l'année 1748. Avec une dissertation sur chaque Peuple, concernant son origine, la situation du pays, ses loix, ses mœurs, ses révolutions &c. T. 1. Par Mr. le Chev. d'*Arcq*. *Paris*, chez *Lambert*. Le titre seul de cet ouvrage en annonce l'importance. Ce premier Volume contient l'Histoire de la grande Arménie, celle des deux petites Arménies, & celle de la Cappadoce; il fait attendre avec impatience les suivans.

XXVII. L'Esprit de l'Abbé *Des Fontaines*, ou Ré-

fle-

flexions sur differens genres de Science & de Litterature; avec des jugemens sur quelques Auteurs & sur quelques Ouvrages tant anciens que modernes. 4. Vol. in-12. *Paris* chez *Du Chesne*. Cet ouvrage est divisé en 4. parties. Dans la 1re l'Auteur a rassemblé les Reflexions diverses de l'Abbé D. F. sur les Sciences & les Arts. Dans la 2de. il raporte ses Jugemens sur le caractère de plusieurs Auteurs anciens & modernes. Dans la 3me. ses décisions sur tous les ouvrages dont il a parlé. La 4me. renferme des pensées détachées sur differens sujets, qui se trouvent dans les Ecrits de l'Abbé D. F. Le tout est precédé d'une histoire abrégée de la vie de cet illustre Critique.

XXVIII. Nouvelles observations sur les différentes Méthodes de prêcher, avec un Recueil de tous les Prédicateurs qui ont prêché l'Avent & le Carême devant Leurs Majestés Louis XIV. & Louis XV., qui ne se trouve nulle-part. *Lyon*, chez *Bruyset Ponthus*. 1757. Trois parties. Dans la premiére, il s'agit des différentes méthodes de prêcher qu'on a suivi depuis le commencement du 17. Siécle jusqu'à present. Dans la 2de. on traite des Homélies, des Prones, des Conférences &c. Dans la 3me. on donne des régles sur l'Eloquence Chrétienne. Ce sujet mériteroit d'être traité d'une maniére moins superficielle.

ANGLETERRE.

I. AN Argument in defense &c. Argument en faveur du Christianisme, tiré des concessions des plus anciens adversaires Juifs & Payens, Philosophes & Historiens. Par Mr. *Sharpe*. *Londres*, chez *Millar*. On montre dans la 1re. partie de cet ouvrage la difference de l'incrédulité dans les premiers siècles & dans le notre. La 2de est une apologie de quelques-uns des Péres de l'Eglise. Elles sont l'une & l'autre très-interessantes.

II. Maxims, Caracters, &c. Maximes, Caractéres & Reflexions Critiques & Morales. *Londres*, chez *Tonson*. Il y a dans cet Ouvrage, imité de *la Bruyere*, plusieurs portraits très-bien tracés.

III. The Doctrine of endles torments &c. Disserta-

tation sur l'éterniré des peines. Par Mr. *Maud. Londres*, chez *Whiston*. L'Auteur s'est donné une peine infinie pour prouver que les tourmens de la vie avenir seront éternels; je ne sçai si ses preuves paroitront bien satisfaisantes.

IV. A Letter to a Student &c. Lettre addressée à un jeune homme qui fait ses études de Théologie dans une Université étrangére. *Londres*. Nous conseillons à tous les Etudians en Théologie qui savent l'Anglois, la lecture de cette Lettre, qui est bien écrite & bien pensée.

V. An authentic and faithfal history &c. Histoire autentique & fidelle du fameux Pirate *Tulagée Angria*, &c. *Londres*, chez *Cooke*.

VI. *The Grand Objections to Inoculation considered*. Examen des principales objections contre l'Inoculation. 8. *Londres* chez *Cooke*. L'Auteur s'attache particuliérement à prouver par des faits, que les Inoculés ne risquent pas de prendre les autres maladies auxquelles pouvoient être sujets ceux dont on a tiré la matiére varioleuse.

VII. *An Analysis of the Laws of England*, Analyse des Loix de la Grande-Bretagne. 8. *Londres*. On prétend dans cet Ouvrage que le droit de l'Angleterre émane directement de sa Constitution; & que si la Constitution de son Gouvernement est la meilleure de l'Europe, ses Loix doivent être les meilleures.

VIII. *Select Cases* &c. Consultes de Médecine sur différens cas choisis, par feu Jean *Woodward*, D. en Med.; publiées par le Dr. Pierre *Templeman*. *Londre* chez *Davis*.

IX. A Compendium of Authentic &c. Recueil de Voyages amusans & de Relations authentiques, mises dans un ordre chronologique, avec une description exacte des Coutumes, Mœurs &c. de toutes les Nations du Monde connu, en 7. Vol. *Londres* chez *Dodsley*. Ce sont les Voyages de *Christophe Colomb*, de *Vasco-Gama* &c. En fait d'ouvrages de ce genre, nous n'en connoissons aucun qui soit plus intéressant que celui ci.

X. The History of Great Britain. Vol. 2d. Histoire de la Grande Bretagne T. 2. Par David *Hume*, Ecuier. *Londres*. Ce 2d. Vol. contient le tems de la République sous *Cromwel* & les Regnes de *Charles* II. & de

Ja-

Jaques II. L'Ouvrage de Mr. *Hume* nous paroît un modele pour ceux qui veulent écrire l'Histoire. Rien de mieux tracé que le portrait de Cromwel & de Charles II.

XI. The Wisdom of the supreme Being. La sagesse de l'Etre suprême. Poëme. Par George *Bally*.

XII. An easy Introduction to Practical Gunnery &c. Introduction à l'art de jetter les Bombes. Par Fr. *Holliday*. *Londres*, chez *Innys*.

XIII. Four Dissertations &c. Quatre Dissertations sur l'histoire naturelle de la *Religion*; les *Passions*; la *Tragédie*, & le *Goût*. Par David *Hume*. 12. *Londres*, chez *Millar*.

XIV. A Letter from à Physician &c. Lettre d'un Médecin à un de ses Amis, sur l'Inoculation. 8vo. *Londres* chez *Mendowrs*. L'Auteur, Mr. Dan. *Cox*, après avoir donné les raisons en faveur de l'Inoculation, démontre que cette pratique n'a rien de contraire à ce que l'homme doit à Dieu & à la Societé.

ITALIE.

I. D*issertazioni e Lezioni* &c. Dissertations & Leçons sur l'Ecriture Ste. Par le Pére *Alphonse Nicolai*. T. 1. *Florence* chez *Viviani*. Tout ce qui a été dit de plus remarquable, pour ou contre le Livre de la Genése, est confirmé ou refuté dans cet ouvrage du Pére *Nicolaï*.

II. *Riflessioni* &c. Réflexions de Physique & de Médecine, par Alex. *Catani*. *Naples*, chez *Dominique Manfridi*. Il s'agit dans cette brochure d'un spécifique contre la rage; c'est la poudre de cantarides mêlée avec le poivre.

ALLEMAGNE.

I. SChertzhafte Epische Poësien &c. Poësies Epiques & Badines, par Mr. Zacharie. *Brunswic*. Ces Poësies sont fort estimées en Allemagne, & méritent de l'être.

II. Histoire de l'Academie R. des Sciences & Belles Lettres de Prusse, Année 1754. Tom. X. *Berlin*. Ce Volume contient une Dissertation sur *les differens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées*, par Mr. de *Maupertuis*. Deux Discours; l'un, sur *l'étendue de l'imagination*, par Mr. *Formey*; l'autre, sur *l'expédition de Cyrus contre les Perses*, par Mr. *Pelloutier* &c.

III.

III. Cogitationes vel Meditationes de causis Terræ motuum. Pensées sur les causes des Tremblemens de Terre. Par Nr. *Kruger*, in 4to. *Halle*. L'Auteur attribue les tremblemens de Terre à des tempêtes souterraines occasionnées par l'Electricité.

HOLLANDE.

I. LE Monde, par Adam Fitz Adam; ou Feuilles Periodiques sur les Mœurs du tems, traduites de l'Anglois. 2. Vol. chez *Luzac* à *Leyde*. Ces feuilles Periodiques sont les plus estimées de toutes celles qui paroissent à *Londres*. Il y en a plusieurs qui auroient très-bien figuré dans le *Spectateur Anglois*.

II. *Le Philosophe Chrétien*, par Mr. *Formey*. Tom. 4me. à *Leyde* chez Elie *Luzac*. Ce 4me. Volume, qui ne le céde en rien aux trois premiers, traite de la Naissance de Jésus-Christ, des principales circonstances de sa vie, &c. On espére que ce Vol. ne sera pas le dernier.

SUISSE.

TRaduction en vers Italiens de l'*Essay sur l'homme* de *Pope*, par Mr. *Castillon* Prof. à Utrecht. *Zurich* chez *Orell* & Comp. Cet ouvrage s'imprime par souscription; il est précédé d'une Préface & de la vie de *Pope*. L'Auteur y a joint quelques Poësies Italiennes de sa façon.

GENEVE.

ON réitere ici l'avis que l'on a donné ailleurs, concernant les *Mémoires & Lettres de Me. de Maintenon*, en faveur de ceux qui voudront acquérir les Exemplaires en papier fin, dont le nombre fixé une fois rempli, on ne sera plus admis à souscrire que pour les exemplaires de papier inférieur. On a pris des mesures pour accélérer l'Edition, qui sera revuë & corrigée sur la derniére publiée par l'Auteur, avec des changemens & améliorations qui ne peuvent que la rendre préférable aux précédentes. C'est de quoi pourra se convaincre quiconque voudra se donner la peine d'en faire la comparaison. Le prix de Souscription est de 15. livres de France, en payant la moitié d'avance suivant le Projet, chez les freres *Philibert* à *Geneve*.

* * *

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Art. & du Tome X.



